

RHYTHM & BLUES PANORAMA

otis redding sam and dave arthur conley eddie floyd
wendy rene the mar-keys booker t. rufus thomas

33 TOURS 30 CM STAX 3006 DISTRIBUTION CED

WILSON PICKETT

land of 1000 dances mustang sally ohh poo pah doo
i'm drifting sunny you're so fine something you got
new-orleans mercy, mercy barefootin' danger zone
time is on my side everybody needs somebody to love

33 TOURS 30 CM ATLANTIC 820102 "MULTIPHONIE" DISTRIBUTION BARCLAY

ARETHA FRANKLIN

1 never loved a man don't let me lose this dream
do right woman, do right man baby, baby, baby

45 TOURS EP M ATLANTIC 750022 DISTRIBUTION BARCLAY

THE BUFFALO SPRINGFIELD

for what it's worth burned
everybody's wrong pay the price



45 TOURS EP M ATCO DISTRIBUTION CED



Belgique 30 F. Suisse 3 F. THEODORE

rock & folk

POP MUSIC 67 NUMERO 6 AVRIL 2,50 F



PSYCHEDELIC?



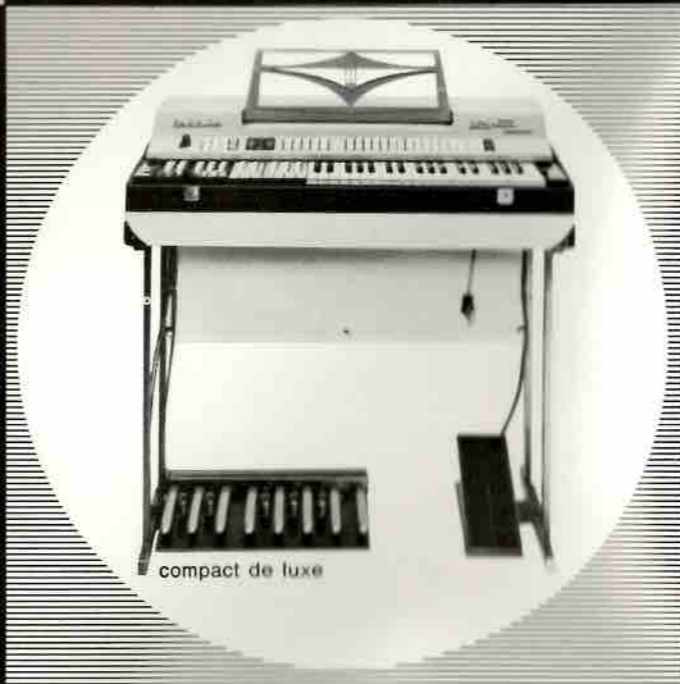
mini-compact



hagstrom 12 EXP



hagstrom-viking



compact de luxe

terrible!

farfisa

hagstrom

professionnels ou amateurs,
l'orgue électronique portatif farfisa
vous assure la réputation de la
plus importante marque mondiale,
par ses ventes,
sa gamme d'instruments,
ses prix de 3 105 à 5 190 f,
garantie totale
crédit longue durée.

guitare électrique :
la meilleure
expression musicale
de la qualité suédoise,
choix des matières premières,
 finition,
présentation,
garantie totale
crédit longue durée.

en vous recommandant de cette revue : documentation complète et gratuite sur simple demande.

g. becker 54, rue des petites écuries, paris 10^e - tél. : 770.17.18

**les jolies
choses
se renouvellent**

Les Pretty Things constituent l'une des formations britanniques les plus populaires sur le continent européen. Qu'on les aime ou non, ils ne laissent personne indifférent. Pour ma part, je « prends mon pied » en les écoutant, n'en déplaise à beaucoup ! Les Things débutèrent il y a déjà six ans à la fameuse Caverne de Liverpool. Depuis, ils ont parcouru beaucoup de chemin et jouissent désormais d'une réputation internationale. Des créations comme « Don't bring me down », « Honey I need », « Midnight to six man » et « Come see me » ont fait d'eux de grandes vedettes. Sur scène, c'est la démence : « Nous chantons ce que nous ressentons, dit leur chanteur, nous jouons de la musique telle que nous l'aimons, rien n'est étudié. Nos passages sur scène sont avant tout visuels : à quoi cela nous servirait-il de copier à 100 % nos disques ? Certains artistes veulent chanter, jouer le même morceau chaque soir de la même manière, pour eux c'est automatique. Ils n'ont plus de « feeling », ils viennent remplir un contrat et je trouve cela regrettable. Nous, au contraire, nous admettons ne pas être de parfaits musiciens, mais lorsque le contact avec le public est établi, lorsque nous entrons dans une sorte d'état second, alors les Pretty Things ont accompli ce qu'ils désiraient : jouer en liberté pour le plaisir de tous ». Personnellement, considérant que la musique doit toujours être liée aux sentiments et aux sensations présentes, je ne peux que les en féliciter.

Les Pretty sont désormais quatre. « Brian Peddleton, notre ancien guitariste rythmique, vient de quitter le groupe, poursuit leur imprésario. Sa mauvaise santé l'a obligé à abandonner la musique ». Les membres qui restent sont donc : Phil May, chanteur-harmoniciste, 22 ans, qui forma les Things avec le soliste alors qu'ils étaient encore étudiants à la « Sidcup Art School ». Phil est un excellent peintre dont les tableaux sont souvent exposés. Très bavard, il lui arrive parfois de parler pendant des heures et des heures de ses idoles : Francis Bacon, Bob Dylan et Jeanne Moreau. Dick Taylor, le soliste, 24 ans, est la gentillesse même. Il fit partie des Rolling Stones avant de fonder les Pretty Things. La photographie est son principal violon d'Ingres lorsqu'il ne joue pas. John Stax, le bassiste, 22 ans, reste la plupart du temps dans son coin avec sa femme. C'est le seul élément marié du groupe. Ses principales activités hors de la scène consistent à aller au cinéma pour voir des films d'horreur et à écouter ses chanteurs préférés Bob Dylan et Little Richard. Skip Allen, le batteur, 19 ans, remplaça Viv Prince il y a un an et demi dans la formation.



C'est un dingue d'Art Blakey, de Donovan, de Julie Christie et des voitures de sport. Skip est en outre le grand gourmand des Things : Il n'hésita pas un soir à terminer mon assiette. Sur scène, Phil et Skip se remuent terriblement tandis que Dick et John restent flegmatiques. Phil est sans doute l'un des chanteurs de rock au meilleur jeu de scène actuellement. Avec Skip, il fait un petit numéro assez sensationnel, très vivant. A chaque fois qu'ils viennent à Paris, les Pretty Things descendent dans un hôtel de Saint-Germain. « Nous adorons ce quartier, confirme Dick, et nous avons à présent l'impression d'y être un peu chez nous. » Ils apprécient beaucoup les jeunes Françaises, particulièrement celles qui portent des mini-jupes, et disent que les Beatles sont à la tête même de l'évolution de la pop music : « Seuls, eux sont capables de se séparer pendant plusieurs semaines, dit Skip, puis de se retrouver afin de mettre en boîte de nouvelles créations. En fait, nous aussi nous avons eu beaucoup de chance, car notre maison de disques nous a laissé beaucoup de temps pour préparer notre prochain 33 t (dont sera issu un simple) pour lequel, dans certaines chansons, nous serons accompagnés par des cordes et des cuivres. Le résultat en surprendra beaucoup et devrait nous permettre de remonter en Angleterre où trop de gens clament un peu partout que nous sommes finis. » Le morceau qui sera vraisemblablement édité en 45 t

par Jacques Barsamian, Philippe Koechlin, Philippe Rault, Jean Tronchet, Jacques Vassal.

s'intitule « Children » et je souhaite de tout cœur que ce soit un nouveau tube pour nos amis les Pretty Things. Ces deux disques paraîtront certainement dans le courant du mois d'avril en Grande-Bretagne. En attendant, les Pretty Things se produisent un peu partout en Europe occidentale : « Le mois dernier, continue Skip, nous étions en Hollande. Là-bas, à chaque fois que nous y retournons, nous attirons plusieurs milliers de spectateurs dans les galas que nous faisons. Les filles deviennent dingues en nous voyant, nous provoquons de véritables hystéries collectives ! En avril, nous irons au Portugal, en Espagne et en Allemagne. Mais nous aimerions aussi revenir dans quelques mois en France pour jouer cette fois-ci en province car le public parisien risque de se lasser de nous voir trop souvent. La Belgique et la Suisse nous tenteraient également... ». Leur dernier super 45 t français, « Progress », que Fontana a édité il y a quelques semaines, est pour eux une transition. « Nous n'en abandonnons pas pour cela le vieux blues, me dit Phil, nous restons de fervents admirateurs d'Otis Rush, Howlin' Wolf, Bo

Diddley, Jimmy Reed... Nous continuons à inter-prêter leurs chansons dans les clubs, témoins « Mama, keep your big mouth shut », « The moon is rising », « Road runner » qui figurent encore à notre répertoire. Nous aimons aussi les pionniers : par exemple, « Photograph » qui figurera sur notre album est du typique Chuck Berry. Cette chanson, comme toutes les autres de ce 33 t, a été écrite par Dick et moi-même. Espérons que la presse musicale anglaise et les disc-jockeys voudront bien nous écouter, diffuser nos disques, nous redonner une seconde chance en somme. » Espérons-le, car je trouve ridicule le préjugé qu'ont souvent les gens du « métier » à l'égard des Pretty Things et de leur sincérité pourtant évidente. Comme le dit encore Phil :

« Lorsque je chante « Midnight to six man », c'est pour combattre ces gens que l'on rencontre entre minuit et six heures du matin dans les cabarets ; ceux qui, ayant plus ou moins bu, sont prêts à faire n'importe quoi pour toi puis qui te reconnaissent à peine lorsque tu les croises dans la rue en plein jour. Je bannis cette forme d'hypocrisie. Lorsque j'étais plus jeune, je ne me débrouillais pas mal au tennis jusqu'au jour où l'on m'a refusé l'entrée du court, lors de la finale des championnats universitaires, parce que j'avais les cheveux trop longs. Tu ne trouves pas cela ridicule ? » En effet, peut-on juger de la valeur d'un être suivant la longueur de ses cheveux, de ses habits ? « On a dit aussi que nous étions sales pour-

suit-il, eh bien, je peux t'affirmer que chacun de nous prend une douche tous les jours. » Les Pretty Things ramènent la conversation à la musique : « Nous pensons, disent-ils, qu'il est très difficile de prédire ce qui va marcher en 1967, quoique dès à présent nous missions beaucoup sur le Jimi Hendrix Experience et les Pink Floyd. Côté mode masculine, depuis que les Beatles en ont, tout le monde porte des moustaches. Quoi qu'il soit difficile d'avoir des amis dans ce métier, nous voyons souvent les membres des autres groupes dans les boîtes et dans des surbouts. Il faudra que tu viennes avec nous la prochaine fois que tu seras de passage à Londres ». Entendu, rendez-vous donc dans quelques semaines. J. B.

mittell à l'olympia

Eddy Mitchell est maintenant fait pour tous les publics. Saura-t-on s'en apercevoir ? Les égarés qui vinrent à l'Olympia du 2 au 15 mars voir Pascal Danel s'enliser devant le Kilimandjaro n'allèrent souvent pas beaucoup plus loin. Mitchell, c'est pourtant le rock à la portée de tous. Partagé entre le public des fans de la première heure et les habitués du music-hall, le père Eddy sait en donner aux purs comme aux caves. Encore faudrait-il, pour ces derniers, un peu d'imagination. D'abord, Eddy Mitchell travaille sur des compositions originales avec de bonnes paroles. C'est un effort d'autant plus louable qu'il réussit régulièrement à faire mouche avec son matériel Made in France : on se garde, en général, de trop souligner cette opiniâtreté, ça ferait de la peine aux petits copains. Ensuite, il a un personnage, une voix. Un peu un Tom Jones bien de chez nous. Ensuite, il sait chanter en rythme, j'entends par là qu'il se passe maintenant des hoquets et des rototos qui symbolisaient trop facilement le swing il y a quelques années. Enfin, il a un jeu de scène qui régale. Mais ça va vite. Sur des thèmes comme « Au temps des Romains », « Société Anonyme » ou l'« Épopée du rock », il compose une série d'attitudes et de mimiques, d'images, qui se succèdent très vite et où, toujours triomphant l'humour et le sens du gag. Là, on sent le passionné de cinéma, de Jerry Lewis à Frankenstein. Tant d'assurance et de personnalité ne s'acquiescent pas du jour au lendemain.

Que les amateurs d'Eddy se réjouissent : à l'époque où les Stones et les Beatles triomphent (qui s'en plaindraient d'ailleurs ?), Mitchell a su rester fidèle à lui-même, à ce qui était sa voie, tout en perfectionnant sa technique et en évoluant intelligemment. D'accord, il n'est pas « mignon ». Tant mieux, ça change. Ph. K.

...et donovan également

Il est rare dans le domaine de la « pop music » d'assister à un récital complet tel que le Musicorama du 1^{er} mars. La vedette : Donovan. Pendant deux fois quarante minutes, il a su garder l'attention et susciter l'enthousiasme chez un public qui n'est pas spécialement gentil avec la chanson poétique, les ballades et, disons-le, le folksong en général. Au fait, peut-on qualifier Donovan de folk-singer ? Il avait répondu par l'affirmative, il y a trois mois, à cette question ; néanmoins ses compositions actuelles apparaissent beaucoup plus comme un compromis entre la musique ancienne et le jazz que comme une recherche à l'intérieur de la chanson folklorique. Et le tour de force que Don a accompli le soir du 1^{er} mars, c'est

d'avoir amené sur la scène de l'Olympia trois violons, un violoncelle, une flûte et un clavecin ! Ce qui est par ailleurs très rassurant, c'est que le public ne fut pas un instant houleux ou mécontent, mais que, bien au contraire, il apprécia chaudement cette audace ; il est rassurant aussi de constater l'évolution qui s'est opérée parmi les amateurs de « pop music » ; imaginez le même public et le même répertoire il y a trois ans, Don n'aurait pas terminé sa première chanson !!! Les morceaux interprétés furent uniquement ceux créés depuis un an, « Legend of a girl child Linda », « Season of the witch », « Guinevere » où l'on put apprécier un magnifique morceau de clavecin, « Celeste », des extraits du nouveau 33 t « Mellow yellow » et des compositions inédites. Donovan, pantalon jaune, chemise bariolée, un poncho sur les épaules, fut magistralement accompagné par son quartet habituel (batterie, contrebasse, alto/flûte et clavecin) renforcé de quatre violoncellistes parisiens qui durent être assez surpris par les partitions qu'ils avaient sous les yeux. Le succès de ce récital a prouvé qu'une partie du public des jeunes, de 16 à 20 ans, est mûre pour la bonne musique, que ce soit du jazz moderne, des ballades du XV^e siècle ou du folk. Ph. R.



HERMAN ET DANI
De son vrai nom Peter Noone, Herman (ci-dessus sans ses Hermits) est récemment passé à Paris, d'où cette photo le montrant en compagnie de Dani qu'il a rencontrée en faisant du shopping chez Vog, certainement tout à fait par hasard.

propos hors de propos à propos de jean-claude decamp



JEAN-CLAUDE DECAMP
un A.C.I. qui doit aller A.C.O.

Si l'on essayait, idée folle, de faire une synthèse des biographies de chanteurs, on obtiendrait une sorte de classification des artistes en neuf catégories :

1. Les membres de groupes vocaux volant de leurs propres ailes en devenant solistes. Exemple : Eddy Mitchell. Parfois, lesdites ailes se transforment en ailerons de « requins ».
2. Les instrumentistes, las d'accompagner les autres, qui décident de chanter eux-mêmes, le record étant détenu par les guitaristes et les pianistes. Exemple : Jacques Dutronc. On y rencontre peu, par contre, de harpistes et de joueurs de triangle.
3. Les directeurs artistiques devenant chanteurs. Exemple : Dutronc encore. N. B. L'inverse peut se produire. C'est la période dite « de déclin ». L'artiste « se planque » chez les producteurs. Pas d'exemple, je n'aime pas les histoires avec les copains !
4. Les fils d'artistes célèbres désirant rester dans la branche de leurs parents. Exemple : Laura Ulmer. Attention ! Ces gens-là sont « pistonnés » par certains et attendus par d'autres avec des matraques. Quel métier !
5. Les artistes de cinéma gravant du disque pour se reposer de la pellicule. Exemple : Brigitte Bardot.

N. B. L'inverse peut arriver aussi. C'est la gloire. Exemple : Elvis Presley ou la musique qui mène à Hollywood.

6. Les lauréats de concours radiophoniques et concours télévisés. Ce n'est pas toujours ce qu'il y a de mieux. Exemple : Mireille Mathieu.

7. Les jeunes catapultés vers la célébrité par le succès d'un « tube ». Exemple : la vendeuse de bonbons (je ne vise personne) qui passe une audition dans une maison de disques. Certains tiennent le coup, d'autres redescendent plus vite encore qu'ils n'étaient grimpés. Exemple : ceux dont on a oublié les noms ; il y en a, au moins, 123.456 (chiffre tout à fait approximatif).

8. Les moins jeunes qui sont arrivés à force de travail et de ténacité (en plus du talent). Exemple : Hugues Aufray.

9. Tout en précisant que certains artistes peuvent fort bien appartenir à plusieurs catégories à la fois et que cette classification, arbitraire, ne prétend pas être complète, il faut encore mentionner les A.C.I. Dans le cas présent, ce sigle ne signifie pas Action Catholique Indépendante mais Auteur-Compositeur-Interprète. L'A.C.I., c'est un carreleur, un garçon-boucher, un plombier, que sais-je, un élève de Centrale — on y trouve relative-

LES ANCIENNES CHÔSES

Brian Piddleton, John Stax, Dick Taylor, Viv Prince, Phil May.



vement peu de bergers, de cosmonautes et de présidents-directeurs généraux — qui compose des chansons le samedi soir « après le turbin » et qui, un jour, a la chance de se voir offrir un contrat d'enregistrement par un directeur artistique.

N.B. Il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus.

A cette catégorie, de plus en plus importante, appartient Jean-Claude Decamp dont nous retracerons brièvement la vie car elle est assez caractéristique de la période de croissance des A.C.I. Né dans le quinzième arrondissement de Paris vers la fin de la guerre (pas celle du Vietnam ni d'Algérie, non l'autre, la grande, deuxième du nom), Jean-Claude Decamp prend quelques leçons de piano à 6 ans, mais peu car sa famille n'a que de modestes moyens. Devant gagner sa vie à 17 ans, il entre « dans la mécanique » comme son père et fait tous les garages d'Aubervilliers. Le soir il taquine le piano et la guitare dans un orchestre de copains. C'est pendant son service militaire qu'il commence à chanter. Pour qui? Mais toujours pour les copains, voyons! Libéré, il se retrouve « mécano » dans le huitième, tout près des Éditions Aznavour. A la suite d'une audition, Nicolas Péri-dès aide Decamp (oh!) et l'engage, le fait travailler un an en lui faisant suivre notamment les cours de chant de Jean Lumière. Maintenant Jean-Claude est mûr. Festival sort son premier disque: « Ahhh... après tout » est dans la tradition de la chanson sentimentale française. Les trois autres titres « remuent » plus. Sa voix bien timbrée (et bien enregistrée par Roger Roche) plane au-dessus de la section rythmique avec sérénité. L'énumération des faits invraisemblables de « Pourquoi pas? » apporte à ce disque une touche insolite de bon aloi.

Les hit-parades de l'avenir nous diront si cet A.C.I. est capable de grimper A.C.O.

J. T.



SYLVIE ET JOHNNY A L'OLYMPIA
Sylvie Vartan, intimidée, et Johnny Hallyday, toujours aussi solide, ont attaqué dans les ovations leur passage à l'Olympia. Un couple cool qui chauffe!

les brothers four et greenfields

Qui ne se souvient d'une très jolie chanson qui fut très en vogue en 1959-60: « Greenfields » ?

« Once, there were Greenfields, kissed by the sun; Once, there were valleys, where rivers used to run ». Ce morceau fut l'un des plus grands succès de toute l'histoire de la chanson d'après-guerre: il figura au « hit-parade » d'une vingtaine de pays différents (parmi lesquels l'Angleterre, l'Australie, l'Espagne, la France et le Japon) et fut traduit en huit ou dix langues!

Ses créateurs? Les Brothers Four. Ces quatre jeunes Américains, tous originaires de l'État de Washington, se lièrent d'amitié à l'Université de Seattle où ils étaient étudiants: Bob Flick en production de télévision, Dick Foley en électricité, Mike Kirkland en médecine et John Paine en sciences politiques (il a été diplomate en Union Soviétique). Leur passion commune pour le folklore américain allait être pour eux le début d'une amitié indissoluble, une

vraie fraternité: les Brothers Four étaient nés. Armés d'un grand talent, d'un enthousiasme contagieux et d'un matériel bon marché (deux guitares, un banjo et une contrebasse), ils s'en allèrent à la conquête des soirées estudiantines de la région de Seattle. Remarqués par Mort Lewis, imprésario de Dave Brubeck, ils signent un contrat avec CBS. Peu après, « Greenfields » leur apporte la célébrité, puis viennent d'autres succès, comme « The green leaves of Summer » (thème du film « Alamo »), « Lady Greensleeves », « Driller's song », etc. En un an, les Brothers Four « voient » au Kingston Trio la place de groupe folklorique le plus écouté aux États-Unis. Bientôt ils dirigent une chaîne régionale de TV et multiplient leurs tournées à l'étranger comme dans les universités américaines. Ils ont enregistré à ce jour quelque 160 chansons.

LES BROTHERS FOUR
Passionnés de folklore



Malheureusement le public français semble les avoir quelque peu oubliés depuis trois ou quatre ans. A cela plusieurs raisons: d'abord, ils ne sont jamais revenus en France depuis leur passage à l'Olympia en 63; ensuite, deux seulement de leurs microsillons sont disponibles chez nous, et encore ne sont-ils pas distribués largement. Enfin, le public a un peu trop tendance actuellement à mesurer la valeur des artistes à la longueur de leurs cheveux, et les Brothers Four les ont courts.

Parmi leurs enregistrements disponibles en France, le 30 cm « Les plus grands succès » (CBS N° 62313) contient, comme l'indique son nom, leurs titres les plus célèbres: « Greenfields », « The green leaves of Summer », « My Tani », « Slowly, slowly » (de très belles ballades mélancoliques et inoubliables) mais aussi des morceaux bien plus typiques du folklore traditionnel comme « Summerdays alone » qui décrit la peine de l'homme isolé qui voudrait — mais ne peut — rentrer chez lui, « I am a roving gambler » qui nous présente un de ces nombreux Don Juan, joueurs qui ont parsemé le XIX^e siècle américain de leurs fredaines et aussi « Eddystone Light », l'amusante histoire d'un gardien de phare qui épousa une sirène; il faut y remarquer un extraordinaire solo de la basse, Bob Flick.

Le deuxième 33 t (CBS N° 62498), plus récent, pré-

sente des chansons de composition plus moderne: il y a l'excellent « Don't think twice, it's all right » de Dylan avec un harmonica langoureux, un très beau « Where have all the flowers gone? » et « Puff, the magic dragon » (tous deux très étudiés au point de vue du mélange des voix), un « We shall overcome », à vraiment faire croire que nous allons vaincre un jour; « Mule-skinner » dans lequel on entend un banjo aigu, des sifflements et des cris de muletiers assez saisissants, « Day-O », « Battle of New Orleans » et surtout « San Francisco bay blues » qui chauffent très fort tous les trois, avec dans le dernier un épatant solo de guitare (qui se passe d'électrification). Qui a dit que les Brothers Four ne chantent que des slows? On trouve encore « Don't let the rain come down », « Come to my bedside, my darling », charmante berceuse d'Eric Andersen, « Brother, where are you? » d'Oscar Brown Jr. (un petit garçon perdu dans une grande ville cherche son frère et nous rappelle St-Exupéry qui disait que « l'on ne se sent jamais si seul qu'au milieu d'une foule ») ainsi que le très beau et bien connu « I'm just a country boy ». On trouvait aussi en France le « Song book » (N° 62012), uniquement constitué de classiques du folksong. Malheureusement ce disque a été retiré de notre marché. Toutefois, il en reste encore quelques-uns dans les fonds de tiroirs de certains disquaires. Trois des titres qu'il contient (« Nobody knows », « Summerdays alone » et « Frogg ») se retrouvent dans « Les grands succès », mais j'es-

père qu'il sera réédité car les autres plages sont sensationnelles, notamment « Driller's song », « The tavern song », « Rock Island line » et surtout « Ole Smokey », émouvant à pleurer! Le grand mérite des Brothers Four est de permettre un premier contact, agréable et facile, avec le folksong pour qui n'y est pas habitué et d'avoir toujours su concilier dans leurs interprétations et arrangements le folklore classique et le moderne, le sérieux et l'humour. Ils ont été avec Peter, Paul and Mary parmi les tout premiers chanteurs à faire connaître l'œuvre de Bob Dylan; le hasard a voulu d'ailleurs qu'ils aient enregistré « Long ago, far away » la veille même du jour de l'assassinat du président Kennedy, coïncidence... Un vœu pour terminer: que soit disponible en notre pays le 33 t « The brothers sing of our times », avec guitare à 12 cordes, et qui est à mon sens leur chef-d'œuvre à ce jour.

J. V.

DISCOGRAPHIE DES BROTHERS FOUR

Super 45 t CBS:

— Greenfields. The green leaves of summer. Lady Greensleeves. Abilene. (EP 5619).

— The song of the ox driver. Brady, Brady, Brady. Brandy wine blues. Just a little rain. (EP 5607).

— Hootenanny saturday night. If I had a hammer. Tie me kangaroo down, sport. This train. (EP 5643).

— Where have all the flowers gone? San Francisco bay blues. Brother, where are you? Don't let the rain come down. (EP 6099, extrait du 30 cm 62498).

J. V.



CONNAISSEZ-VOUS L'ANIMAL, etc...
Evariste ne peut composer que dans un climat d'insoutenable tension amoureuse. Un de ses poèmes les plus crus en témoigne:
M^r = Mo^r + A (PC) Y + B1 (+1) + cy 13, etc...



JOHNNY RIVERS
Fan d'Aznavour

johnny rivers le louisianais

C'est à son retour du MIDEM de Cannes que j'ai rencontré Johnny Rivers, l'un des chanteurs américains Rock & Folk les plus cotés outre-Atlantique. « Je suis allé d'abord, dit-il, au festival de la chanson à San Remo et, avant de reprendre l'avion pour New York, j'ai décidé de passer 48 heures dans la capitale française. »

J'avais souvent vu Johnny sur des pochettes de disques mais j'avoue avoir été très surpris lorsqu'on me l'a présenté: il fait très jeune; pas très grand, il a adopté une nouvelle coiffure (cheveux courts en avant, raie sur le côté) et de très larges lunettes de soleil masquent une bonne partie de son visage fin.

« La dernière fois que je suis passé à Paris, poursuit-il, c'était en vedette d'un Musicorama à l'Olympia en 1965 et je me souviens qu'après mon passage sur scène, Messieurs Coquatrix et Morisse sont venus me féliciter. J'espère revenir dans ce music-hall dans le courant de cette année. » Johnny Rivers a vingt-quatre ans; il est né le 7 novembre 1942 à Baton Rouge, en Louisiane. Il étudia la musique dès son

plus jeune âge et réside pendant plusieurs années à Nashville avant d'aller s'installer en 1960 en Californie. Là, il obtient bientôt un appréciable succès régional. Johnny est un musicien complet: il écrit des chansons, joue de l'harmonica et de la guitare et, bien sûr, chante.

« J'aime toutes les chansons dont les paroles et la musique sont bonnes, dit-il. Mes chanteurs préférés sont Ray Charles, Fats Domino et Chuck Berry; d'ailleurs, j'ai enregistré plusieurs de ses chansons telles que « Maybellene » et « Memphis ». J'aime aussi les Beatles, les Rolling Stones, le Tamla-Motown et le blues. Comme artiste français, je ne connais que Charles Aznavour; je l'ai rencontré à Los Angeles, c'est un type fantastique. » Johnny commença à chanter alors qu'il n'avait que quatorze ans, dans des night-clubs et des bals universitaires. Il se produisait à l'époque avec un groupe, les Hollies (qui n'a rien à voir avec la formation anglaise du même nom). Il enregistra ensuite chez Capitol entre 1961 et 1964, sans grand résultat. C'est son adaptation de « Memphis », chez Polydor,

qui l'a fait connaître mondialement. Depuis, d'autres tubes ont suivis : « Maybelene », « Mountain of love » (1964), « Midnight special », « Seventh son », « Where have all the flowers gone » (1965), « Secret agent man », « Muddy water » et « Poor side of town » (1966). « Baby I need your love » est son dernier disque classé au Billboard. La plupart de ces enregistrements ont été faits en public au club « Whisky a go go », à Hollywood, où vit Johnny Rivers.

« Ma dernière ambition, dit-il enfin, est de produire un groupe à succès ; je pense y être déjà parvenu avec les Fifth Dimension, composés de trois garçons et de deux filles, qui sont un peu des Mama's & Papa's noirs. Leur disque, sorti il y a quinze jours, est déjà classé 20^e au Cashbox avec « Go where you wanna go ». Je suis très fier car je l'ai entendu plusieurs fois ces jours-ci sur les radios françaises. »

Sur ces bonnes paroles, je quitte Johnny Rivers en espérant le revoir très vite sur une scène française.

J. B.

charmantes nursery rhymes

Elles sont cinq, âgées de dix-sept à vingt ans, liées par un amour commun : la musique moderne américaine, de Sam & Dave aux Young Rascals, en passant par tous les artistes de Tamla-Motown dont elles interprètent plusieurs morceaux. Les Nursery Rhymes sont venues nous rendre visite en février dernier pour



LES KINKS :
Ray Davies,
Dave Davies.
Ci-dessous à gauche :
Pete Quaife
entre eux deux.
A droite : Vigon.



KINKS ET VIGON

Le jeudi 23 février dernier, à l'Alhambra, dans le cadre des spectacles organisés par les Copains Menier, les fans Rock & Folk ont été particulièrement gâtés puisqu'ils ont pu applaudir en première partie les Nursery Rhymes et Vigon. Ce dernier, accompagné par son grand orchestre, a fait un triomphe en interprétant du rhythm'n'blues américain (Midnight hour, Danger Zone, Don't fight it...). En seconde partie, les Kinks (Dandy, All the day and all the night, Sunny Afternoon) ont prouvé qu'ils n'avaient rien perdu de leur cote puisque l'on assista à une ruée féminine sur la scène à la fin de leur passage.

participer à l'enregistrement d'une émission télévisée de « Music Hall de France » en compagnie des Four Tops. Elles ont fait une telle impression auprès du public français (pensez donc, un groupe de filles jouant du rock et du rhythm'n'blues!) que plusieurs directeurs de clubs leur ont demandé de se produire dans leur établissement. Ainsi les Parisiens ont-ils pu les voir successivement à la Locomotive, au Golf Drouot et au Week-End Club. Les auditeurs du « Pop Club » ont également profité de leur séjour à Paris.

Mais qui sont-elles ? Cinq Suédoises : Inger Jonson, soliste, est la plus optimiste ; Gunilla Karlow, bassiste, celle qui pense le plus ; Marie Selander, chanteuse, la plus gentille ; Noni Tellbrandt, rythmique, la plus vivante et Birgitta Norgren, « batteuse », celle qui

parle le moins. Marie et Inger se sont rencontrées en 1965 à Stockholm, ont décidé de former un groupe féminin et ont fait appel aux trois autres qui étaient dans la même école qu'elles. Depuis, elles se sont rendues célèbres non seulement dans leur pays, mais

aussi en Autriche, en Allemagne, en Finlande, en Angleterre et au Danemark, puisqu'elles ont fait maints galas dans ces divers pays. Elles viennent enfin d'enregistrer leur premier disque (chez Polydor) lors d'un passage à Paris, il y a quelques jours. J. B.

LES NURSERY RHYMES
Des Suédoises qui en veulent



Les Rolling Stones ont été classés numéro 1 au Cash Box avec « Ruby Tuesday » ■ « Elvis Presley est bien le roi, il est le premier Blanc à avoir popularisé le rock'n'roll » a dit Mike Nesmith des Monkees ■ Michel Polnareff vient d'enregistrer son premier simple en anglais pour le marché britannique ■ Donovan a obtenu un nouveau disque d'or pour « Epistle for dippy » ■ « Les plaies bois » est le titre choc du dernier album 30 cm des Charlots ■ Lors des quatre concerts qu'ils ont donnés à Sidney (Australie), Roy Orbison, les Walker Brothers et les Yardbirds ont attiré plus de cinquante mille personnes ■ Les Who sont allés pour la première fois se produire aux États-Unis à l'occasion des fêtes de Pâques ■ Les musiciens de Dutronc ont enregistré un 33 t sous le nom des Guitares du Dimanche. Titre de cet album : « Ça va pas ! Non ! ». Jacques, lui-même, prend un magnifique solo dans un morceau de ce disque ■ Conway Twitty avait enregistré « Green, green grass of home » bien avant Tom Jones ■ Aretha Franklin a signé un contrat avec la firme de disques Atlantic ■ Dave Berry vient de se marier ■ Les dix mille places du concert annuel organisé par le New Musical Express sont déjà toutes louées ■ Julie Felix sera en Hollande au début du mois ■ Crispian St Peters va axer sa carrière surtout vers l'Australie ■ Nino Ferrer part le 20 avril au Canada pour un mois ■ Stevie et Muff Winwood ont quitté le Spencer Davis Group. Stevie ne reprendra ses galas qu'en septembre avec son propre groupe ; quant à Spencer il cherche trois musiciens pour les remplacer ■ Brian Jones a composé la musique du film que tourne en ce moment sa petite amie, Amita Pallenberg ■ C'est Carlos, le secrétaire de Sylvie Vartan que l'on entend dans « 2 minutes 35 de bonheur » ■ On a proposé à Screaming Lord Sutch de racheter une station pirate, Radio City ■ Des pourparlers sont en cours pour faire revenir James Brown en Europe ■ Bravo à Rosko qui diffuse souvent Elvis Presley, Bill Haley, Little Richard et bien d'autres pionniers dans son programme « Mini-Max » ■ Dave Dee, Dozy, Beaky, Mick and Tich est le groupe anglais le plus populaire en Allemagne ■ Les Beatles ont passé plusieurs nuits entières à enregistrer leur nouveau LP qui comprend uniquement des chansons inédites de leur cru ■ Richard & Samuel ont fait un tabac monstre au Golf Drouot il y a quelques semaines ■ Il est possible que Roy Orbison revienne en Angleterre cet été pour tourner un autre film ■ Les Cream sont au programme de la tournée américaine des Who ■ « Donna » par Ritchie Valens vient d'être réédité en Angleterre pour la troisième fois ■ Depuis son ouverture, le Week-End Club a fait passer sur son podium plus de cent orchestres et a rapporté près de mille disques d'Angleterre ■ Bob Dylan changerait, peut-être, de maison de disques, Capitol lui ayant fait des offres alléchantes ■ Percy Sledge n'a pu venir en Europe avec Otis Redding car il avait déjà des contrats dans son pays durant cette période ■ D'après les statistiques, les ventes de disques Rock & Folk n'ont jamais été aussi bonnes aux États-Unis ■ Philips compte beaucoup sur le « come back » de Ronnie Bird avec son nouveau disque ■ « Give and take », le dernier disque de Jimmy Cliff passe en ce moment tous les soirs à « Dans le vent » ■ « Tell me to my face » est

Télégrammes, par Jacques Barsamian

le nouveau titre de Keith, qui va venir en France dans le courant du mois de mai ■ John C. Gee, directeur du Marquee Club considère les Marmelade, un groupe écossais, comme une révélation 1967 ■ D'après certaines rumeurs, Stevie Winwood chanterait peut-être avec les Cream et Denny Laine avec le Spencer Davis Group ■ Le Club Radio-Caroline sera fermé deux mois pour travaux d'insonorisation. Réouverture tous les week-ends à partir de juin ■ Pete Quaife, bassiste des Kinks, s'est fracturé une jambe juste après son passage à l'Alhambra ■ Les Beatles, les Byrds et les Hollies sont allés voir Chuck Berry lors de son second passage au Saville Theatre de Londres ■ Excellentes critiques de la presse anglaise pour le tour de chant de Françoise Hardy au Savoy Hotel ■ Lonnie Donegan se produira en Australie à partir du 25 septembre pour une durée de six semaines ■ Le dernier mariage de P. J. Proby, en novembre dernier, n'a duré qu'une semaine ■ Passage surprise de Jimi Hendrix à l'Omni-bus le 4 mars ■ Les Sharks seront à l'Hermitage (Élisabethville) le 1er avril ■ Davy Jones, des Monkees, dit qu'il a un trac fou à chaque fois qu'il doit monter sur scène ■ Les Action, désormais quatre, viennent de sortir un simple en Angleterre : « Never ever » ■ Elvis Presley s'est acheté un ranch dans le Mississippi ■ La presse américaine voit en Marvin Gaye un digne successeur de Nat « King » Cole ■ Jerry Lee Lewis est actuellement en Europe ■ Maxine Brown a fait une version extra de l'ancien succès des Beatles « We can work it out » ■ Petula Clark a failli ne jamais enregistrer en anglais « This is my song » (qui vient d'être classé numéro 1 dans son pays) ■ Les Yardbirds, que l'on a pu voir le mois dernier à Paris, viennent d'enregistrer un 33 t et un 45 t ■ Le nouveau super 45 t de Noël Deschamps marche très fort ■ Les Bunch of five qui étaient au Week-End Club le 4 mars, viennent de partir en Grèce ■ Little Eva a enregistré « Bend it » (Dave Dee) pour le marché américain ■ Muff Winwood s'est offert une maison de campagne dans le pays de Galles ■ David Garrick a « mis en boîte » un titre du premier album de Cat Stevens : « I found a love » ■ Gene Pitney pense que la récente tournée anglaise qu'il vient de terminer sera sa dernière dans ce pays : « Je préfère faire du cabaret », a-t-il ajouté ■ Les Thoughts qui étaient prévus à la Locomotive le mois dernier n'ont pu s'y rendre, leur matériel ayant été bloqué à la douane ■ Vigon partirait prochainement faire une série de galas en Italie ■ Michel Polnareff a participé à une tournée en Allemagne en compagnie de Dave Dee, Paul Jones et Marianne Faithfull. Pour chaque spectacle, ils réunissaient plus de dix mille personnes ■ « Ha ha said the clown » est le titre du nouveau Manfred Mann ■ Del Shannon a enregistré plusieurs titres avec Andrew Oldham avant de repartir aux États-Unis ■ « Hound dog » (Presley) vient d'être repris par un groupe anglais les Duffy's Nucleous, dont le chanteur est Duffy Power ■ Vince Taylor pense qu'actuellement la « pop music » est très influencée par Dylan et Donovan pour lesquels il a beaucoup d'admiration ■ P. J. Proby a dit : « Si je recommence à travailler en Angleterre, Tom Jones pourra se méfier » ■ « P. J. Proby a tort de faire des déclarations qui lui nuisent », a répondu Tom Jones ■

Vingt-cinq mille Australiens ont signé une pétition pour que les Easybeats reviennent dans leur pays ■ Françoise Hardy serait-elle vraiment fiancée à Jacques Dutronc? ■ Henri Leproux a dit que les Nursery Rhymes ont acquis une véritable cote d'amour auprès de ceux qui fréquentent le Golf Drouot, à la suite de leur passage dans son club ■ Les Troggs viennent à Paris ce mois-ci : On les verra enregistrer « Music Hall de France » le 12 avril et, au Tube, le 15 ■ C'est Neil Diamond qui a composé « A little bit me, a little bit you » du dernier simple américain des Monkees ■ « Mercy, mercy, mercy » est le nouveau titre de Larry Williams pour lequel il est accompagné par Johnny Guitar Watson ■ Les Action seront en France et en Belgique dans le courant du mois ■ Les Animals, à la suite du succès qu'ils viennent de remporter aux États-Unis, doivent y retourner cet automne ■ Dick Rivers considère que le spectacle d'Eddy Mitchell est le meilleur qu'il ait vu cette saison à l'Olympia ■ Paul Jones et Michel Polnareff ont « fait un bœuf » de rock et de rhythm'n'blues lors de leur tournée en Allemagne ■ Kiki Chauvières fait venir Graham Bond à la Locomotive dans le courant du mois ■ Johnny Hallyday va enregistrer plusieurs chansons lentes en anglais afin de devenir un best-seller outre-Atlantique ■ Ce sont les Krews qui accompagnent Sylvie Vartan à l'Olympia ■ Les Zombies sont actuellement aux Philippines où ils sont très populaires ■ Prince Buster (Al Capone) se produira en Angleterre à partir du 28 avril ■ Mickey Baker et Eileen ont formé un duo vocal aux États-Unis, Midnight and Sunshine. Premier disque : « Colour blind » ■ L'Omnibus a obtenu la palme des meilleurs programmes : Ces dernières semaines s'y sont produits : Vigon, Jimi Hendrix, les Pretty Things, le Kingset et Alan Bown ■ Manfred Mann sera à Paris le 14 avril pour participer à « La grande farandole » ■ Philips croit beaucoup en Baschung ; le titre de sa dernière chanson « T'as qu'à dire Yea » figure sur bon nombre de badges ■ A propos de badges, celui du Golf Drouot se vend très bien en Angleterre ■ Dans « Images », le dernier 33 t des Walker Brothers, ceux-ci interprètent le fameux « Stand by me » de Ben E. King ■ Il y a dix ans, Elvis Presley était numéro 1 aux États-Unis avec « Too much » ■ Mick Jagger et Marianne Faithfull comptent s'acheter une maison de campagne dans le Buckinghamshire ■ Jeff Beck qui participait à la tournée de Roy Orbison et des Small Faces, l'a quittée, ne se considérant pas encore « assez au point » ■ Stevie Winwood sort son premier disque en solo dans le courant du mois ■ Le chanteur noir Gerry Beckles est prévu pour être l'attraction du Bus Palladium en avril ■ Les jeunes Allemandes ont, paraît-il, versé de nombreuses larmes en écoutant Michel Polnareff chanter « Love me please love me » et « L'amour avec toi »... ■ « Mao mao » est le titre du nouveau disque de Claude Chanes ■ Les Smoke (« We can take it ») participeront au Musicorama des Rolling Stones le 11 avril ■ Tous les pionniers du rock auront une pensée pour Eddie Cochran à l'occasion de l'anniversaire de sa mort le 17 avril ■ Les copains Menier ont pu revoir les V.I.P.'s le 16 mars à la Locomotive ■ Jimi Hendrix doit enregistrer sur son premier 30 cm « Like a rolling stone » de Bob

Télégrammes, par Jacques Barsamian

Dylan et un titre de Muddy Waters ■ Joe Brown a son propre feuilleton télévisé hebdomadaire sur la BBC à partir de ce mois-ci ■ Vince Taylor chantera à Carvin le 2 avril ■ Sonny a dit qu'il considérait Picasso comme un beatnik : « Un beatnik est un individu indépendant qui s'est créé son propre mode de vie » ■ Les Who, qui se produisent en Allemagne à l'heure actuelle, ont trois disques classés dans le « top ten » suédois ■ Olivier Despax, dès son retour de la Jamaïque, aura un agenda chargé puisque de nombreuses émissions et plusieurs galas sont déjà prévus pour lui ■ C'est Paul McCartney qui dirige l'orchestre de 41 musiciens que l'on pourra entendre dans certains morceaux du nouvel album des Beatles ■ P. J. Proby tournerait cet été un western en Espagne ■ Manfred Mann a expliqué dans le Melody Maker qu'il préférerait sortir peu de disques, mais des disques de qualité ■ « Faces faces » est le titre du nouveau 30 cm des Small Faces ■ Vigon a obtenu beaucoup de succès lors de son dernier passage au Tchou Tchou ■ Les Jets, qui étaient au Week-End Club le 18 mars, viennent de sortir leur premier 45 t ■ Keith était artiste-peintre avant de devenir chanteur ■ Les Monkees reviendront en Europe cet automne pour une tournée de deux mois ■ Stevie Winwood a dit : « J'ai quitté le Spencer Davis Group car je ne gagnais pas assez d'argent avec eux ! » ■ Alain Pillant, animateur du Week-End Club, espère présenter dans les semaines à venir Manfred Mann et les Cream ■ Vogue compte beaucoup pour cet été sur un nouveau venu, Mimose ■ On a mis des moustaches aux Beatles sur leurs portraits qui sont chez Madame Tussaud, le « Musée Grévin » londonien ■ « Nous allons conquérir les États-Unis cette année », ont dit les Troggs. Nous le leur souhaitons ■ « I made up my mind » est le premier disque d'un groupe français enregistrant en Angleterre ■ Dynacord organisera un gala au Golf Drouot le 14 avril. On compte y voir les meilleurs orchestres parisiens tels les Piteuls, les Rockers, les Masters et le Kingset ■ Sullivan, qui dit être à l'origine de la venue de Ravi Shankar à Paris, prépare douze chansons nouvelles pour son prochain LP ■ Mickie Most, producteur de Donovan, envisage d'enregistrer également Lulu et Billy Fury ■ Fats Domino chante jusqu'au 2 avril au Saville Theatre de Londres ■ P. J. Proby participera à la tournée britannique des Lovin' Spoonful en mai ■ Les 5 Gentlemen viennent d'enregistrer un nouveau titre en anglais ■ Festival de folk à l'Old Sam (Robinson Village) les 22 et 23 avril avec la participation de Chris ■ « I'm gonna get me a gun » (je vais prendre un pistolet) est le dernier simple de Cat Stevens ■ Les Creation étaient en Allemagne et en Autriche ces jours-ci avec les Rolling Stones ■ Les Charlots ont sauvé une vache des abattoirs pour qu'elle passe en vedette « américaine », avec eux, à l'Olympia. Ils l'ont baptisée Charlotte, bien entendu ■ John Maus, des Walker Brothers, va bientôt être papa ■ Eric Burdon a enregistré un 33 t aux États-Unis ■ « Yesterday » (Beatles) a été enregistré par plus de 450 artistes à travers le monde ■ « Penny lane », toujours par nos fantastiques amis, est en train de monter vers la première place des best-sellers américains.

J. B.

le
plus musical
des orgues électroniques
tient dans une valise
de 18 cm d'épaisseur
et ne coûte que
3 350 F + t.l.



Découvrez le PHILICORDA "new sound" avec le "GM 753" !

Ses sonorités percutantes, sa richesse en harmoniques naturelles vous permettent de prendre des chorus plus vigoureux, plus fouillés, et d'assurer un soutien rythmique souple et solide, plus stimulant pour vos partenaires. En tournée, aucun problème : il est peu encombrant et s'adapte sur tous les amplis.

CARACTERISTIQUES DU "GM 753"

Jeux spécialement étudiés pour l'orchestre (15 jeux). Réverbération incorporée. Potentiomètre : rendement maximum de l'ampli utilisé. 1 basse sur les 17 dernières touches soit en 4 pieds, soit en 8 pieds. Valise anti-chocs, skat. 76 x 55 x 18 cm. 27 kg. Pieds métal poli, démontables. Clavier pivotant permettant de jouer debout. Raccordements faciles (prises DIN et téléphone).

PHILICORDA*
PHILIPS

* Marque déposée pour les instruments de musique électronique Philips.

Documentation et démonstration chez tous les revendeurs d'instruments de musique et chez PHILIPS, 48, avenue Montaigne, PARIS 8*.

NOUVEAUTES TEENAGERS

AVRIL 1967

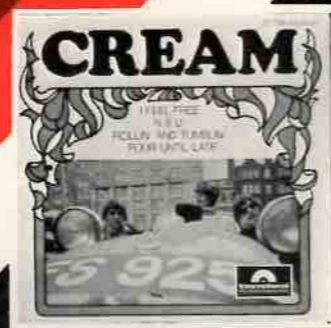


HUMS OF THE LOVIN' SPOONFUL

719 102 30 cm - Kama-Sutra -
19,95 F

THE WHO

657 117 30 cm - I.P.P. - 19,95 F



CREAM

"N.S.U."
27 798 45 EP - I.P.P.

FRESH CREAM

657 118 30 cm - I.P.P. - 19,95 F



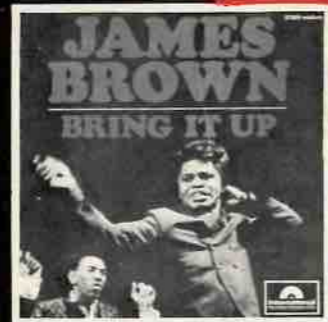
ALVIN CASH and the Registers

"ALVIN'S BOO-GA-LOO"
27 795 45 EP - I.P.P.



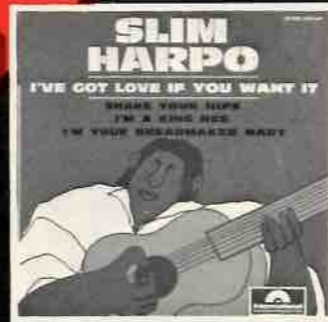
READY STEADY WHO

"HEATWAVE"
27 801 45 EP - I.P.P.



JAMES BROWN

"BRING IT UP"
27 802 45 EP - I.P.P.



SLIM HARPO

"I'VE GOT LOVE
IF YOU WANT IT"
27 800 45 EP - I.P.P.

rock & folk

Chers Amis,

Il y a six mois, nous avons pensé qu'il devait être possible de proposer aux jeunes une revue de pop music « sérieuse », destinée à divertir et à renseigner un public que l'on s'efforce de mépriser dans les salles de rédaction bien pensantes. Et, effectivement, vous vous êtes manifestés, montrant bien que les jeunes sont capables de réagir contre le conformisme et la facilité. Vous nous avez aussi apporté la preuve que la musique 67 était digne de commentaires approfondis, d'illustrations originales. Ce numéro 6 marquant une petite date dans notre aventure commune, nous tenions à vous en remercier. Et sachez que vos lettres nous plaisent beaucoup.

La Rédaction.

| SUJET | PAGE | AUTEUR | ILLUSTRATION |
|------------------|------------|------------------------|-------------------|
| Rolling Stones | 1 | | Decca |
| R & F Actualités | 3 à 10 | | |
| Pretty Things | 3 | J. Barsamian | Fontana |
| Eddy Mitchell | 4 | Ph. Kœchlin | |
| Donovan | 5 | Ph. Rault | |
| Herman Hermit | 5 | | Vog |
| J. C. Decamp | 5 | J. Tronchot | Festival |
| J. Hallyday | 6 | | Philips |
| Brothers Four | 6 | J. Vassal | X |
| Evariste | 7 | | AZ |
| J. Rivers | 7 | J. Barsamian | J. P. Leloir |
| Alhambra | 8 | | J. L. Rancurel |
| Nursery Rhymes | 8 | J. Barsamian | J. L. Rancurel |
| Courrier | 15, 16 | | |
| Hit Parade | 18 | | |
| Hubert | 19 à 21 | J. Tronchot | J. P. Leloir |
| Ray Charles | 22 à 25 | Ph. Adler | J. P. Leloir |
| Eric Clapton | 26, 27 | Ph. Rault | J. P. Capdevielle |
| Psychedelic | 34 à 39 | A. Dister | Ann Nordmann |
| Rolling Stones | 40 à 47 | Ph. Rault | |
| | 40, 41 | | Decca |
| | 42, 44, 46 | | J. L. Rancurel |
| | 43, 45, 47 | | J. P. Leloir |
| Chuck Berry | 48 à 50 | J. Barsamian | J. P. Leloir |
| | 53 | | Cabu |
| Clubs | 54, 57 | R. Ismir, J. Barsamian | |
| Disques | 59 | | |

Éditions du Kiosque : Administration, Rédaction et Publicité, 14, rue Chaptal, Paris-9°. Tél. : 874-44-82 et 71-37.

Revue mensuelle. Numéro 6, avril 1967.

Directeur : Robert Baudalet. Rédacteur en Chef : Philippe Kœchlin. Secrétaire Général : Jean Tronchot.

Comité de Direction : Philippe Adler, Philippe Kœchlin et Jean Tronchot.

Service Photo : Jean-Pierre Leloir. Service des Ventes : Jacky Ardjoun.

Abonnements : France et zone franc, 1 an (12 numéros) : 25 F ; 6 mois (6 numéros) : 13 F.

Etranger, 1 an : 35 F français ; 6 mois : 18 F français.

Éditions du Kiosque : C.C.P. Paris 1964-22.

étonnant monsieur Graeme Allwright



...étonnant monsieur Allwright...

LE PARISIEN LIBÉRÉ

★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★
Il est d'une simplicité absolue et passe la rampe sans le moindre effort... LE FIGARO

★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★
... une voix sûre, des chansons poétiques, un peu amères... JOURS DE FRANCE

★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★
... un vagabond cultivé qui chante en français des adaptations habiles du folklore américain... L'EXPRESS

★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★
... il compose et chante sans concessions avec un constant souci de rigueur et de qualité... FANTASIE VARIÉTÉS

★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★
... All right, Allwright !... ROCK AND FOLK

★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★
... un pionnier de la chanson... LE PATRIOTE - NICE

★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★
... un gars d'exception... LA CROIX

★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★
... une personnalité sûre, riche et vraie qui s'inscrit d'office au tableau d'honneur du disque... DIAPASON

un disque 30 cm



N°125 509

* JOUE, JOUE, JOUE
* JOHNNY
* EMMÈNE-MOI

"take me home"
LA MER EST IMMENSE
"the water is wide"

* QUI A TUÉ DAVY MOORE ?
"who killed davy moore"

PETITES BOITES
"little boxes"

IL FAUT QUE JE M'EN AILLE
LA PLAGE

ÇA JE NE L'AI JAMAIS VU
DEUX JEUNES FRÈRES

"two brothers"
DOMMAGE

HENRIK

PRODUCTION
SOCIÉTÉ
PHONOGRAPHIQUE

PHILIPS



* également sur super 45 t. n° 152 066

courrier
des lecteurs

EDDY ET LE MONDE

Aujourd'hui, Eddy Mitchell a définitivement passé le cap des tâtonnements (...). Il est maître de sa technique — contenant sa violence pour la libérer au moment choisi — ironique sans méchanceté, toujours facétieux sous son flegme anglo-saxon (...). Sa formule, c'est du rythme, un coup de poing efficace, un texte, de l'humour et de bons chœurs d'orchestre. Rarement le swing est à la fois aussi carré, aussi souple et aussi drôle (...). La voix, enfin, a atteint sa plénitude.

L'auteur de cet éloge, c'est Claude Fleouter, du « Monde ». Je n'ai plus qu'à souhaiter que « Le Monde » et, de façon moins illusoire, « Rock & Folk » deviennent désormais les journaux de chevet de toute cette masse de « dévoreurs d'idôles » qui, voulant à tout prix être dans le vent, ne finissent par être que de pauvres girouettes aux goûts préétablis et impersonnels. Faisant mien tout le cortège de félicitations et d'encouragements chaleureux que nombre de vos lecteurs vous ont déjà adressés, je vous prie d'agréer, Messieurs, l'expression de ma plus vive gratitude.

J. G. Bordeaux

MÉPRISABLE ET DOCUMENTÉ

Critiquer des chanteurs comme Elvis Presley, Buddy Holly, Gene Vincent et leur reprocher la désignation de pionnier... Monsieur « Kurt Mohr aux dents » sachez que là vous devenez méprisable bien que vous soyez très documenté. Mais sachez avant tout que Ray Charles est un de nos chanteurs préférés. Cela ne nous empêche pas de penser que c'est grâce à Elvis que le rock s'est vulgarisé, que Buddy Holly, lui, est un vrai pionnier puisque inventeur du mex-tex et plus, symbole du rock et de la jeunesse au même titre qu'Eddie Cochran (Buddy et Eddie sont des James Dean dans leur style), enfin que Gene Vincent est magnifique de courage pour préférer le rock et son public à sa jambe blessée qui le fait toujours terriblement souffrir.

Les responsables d'un club de rock'n'roll.

LE BLUES, MESSIEURS

Félicitations à Jean-Noël Coghe qui a eu l'excellente idée de nous parler de Jimi Hendrix qui est, à mon avis, un véritable phénomène musical. Félicitations aussi pour la publication des lettres qui vous sont adressées. C'est très intéressant et même amusant parfois : « Et, pour les fans de James Dean, un reportage sur ce grand disparu ». Je suis d'accord pour « grand disparu », quant au reportage, si toutefois vous en faites un, j'espère que vous penserez aussi à Louis Jouvét, Napoléon 1^{er}, Gary Cooper et à tant d'autres Grands Disparus. Venons-en aux choses sérieuses. Vous parlez de tout, ou de presque tout. C'est bien, et vous oubliez tout, ou presque tout, c'est moins bien. Le Blues, Messieurs ! Tout est venu de là. Vous le savez, et puisque vous le savez, dites-le. Dites-le avec des photos, avec des fleurs ou des couleurs, mais dites-le. Elmore James, Buddy Guy, B.B. King, Curtis Jones : tant de noms qui ne signifient rien pour ceux qui idolâtrèrent Presley ou Buddy Holly. Et pourtant... Il y a un proverbe qui dit : « Mieux vaut servir un Roi que servir un Prince ».

A part ça, votre journal est très bon. Il est en tout cas meilleur que certains journaux dans lesquels, pour quelques lignes sur le blues, on est obligé de « supporter » des pages entières de free jazz. Amicalement.

Claude Olmos,
3, avenue des Constellations,
Marseille-15^e (13)

P.S. : Monsieur Adler, vous faites une erreur dans la critique sur le disque d'Antoine (dans le n° 5). Ce n'est pas un sitariste que l'on entend dans « Le sexe de Dieu », mais un guitariste qui utilise légèrement l'effet de saturation. Effet qui donne une sonorité très indienne.

AIGLES CONTRE EDDY

Je viens de tomber à la renverse en lisant les propos d'Eddy Mitchell parus dans R & F n° 5 : oser insinuer que les membres du club « Les Aigles » (dont je suis fier de faire partie) sont des Flamands et sont contre la langue française ; vraiment je ne croyais pas Eddy si bête. Je sais qu'il est stupide et fainéant ; dans R. & F. spécial été, Eddy aime Fats Domino parce qu'il est à l'opposé du chanteur de blues triste et cafardeux, comme s'il existait du blues joyeux et amusant ; il dit aussi au sujet du blues : « Je ne veux pas en connaître d'autres car ils ne m'apporteront rien de neuf », alors que sans des grands bluesmen tels John Lee Hooker, Muddy Waters, Lightnin' Hopkins, Sonny Terry, Big Bill Broonzy etc... le rock n'existerait pas », voilà pour le côté stupide d'Eddy, passons au côté fainéant : Eddy ne fait que de copier (très mal d'ailleurs),

les anciens disques de Presley, Richard Cochran, etc.... C'est bien la preuve qu'il est trop pourri pour composer les paroles et la musique de ses chansons. Pour en revenir aux « Aigles », je conseille à Eddy de s'informer auprès de Jean-Noël Coghe pour savoir si nous sommes des Flamands ou des Franco-phones. (Voir R. & F. n° 1 ; Vince en tournée). Les « Aigles » ne sont pas contre la langue française (nous aimons Georges Brassens, Jacques Brel, etc...) mais bien contre les chanteurs yéyés, et puis la langue française ne s'adapte pas au rythme « rock » car elle paraît trop vulgaire.

Cette longue mise au point étant terminée, je vous remercie pour les articles sur Chuck Berry, Little Richard, Vince Taylor, Buddy Holly, Tom Jones, Jerry Lee Lewis, Gene Vincent, Ferré Grignard, Carl Perkins, etc...

Continuez sur cette voie, mais n'oubliez pas Larry Williams, Bo Diddley, Duane Eddy, Billy Fury, Screaming Lord Sutch, Wanda Jackson, Johnny Rivers et les pionniers du « rock ».

A bientôt, vive « Rock & Folk » et Read ? Stead ? Go, man, go !

Guy Mestré,
13, rue Campagne,
Ampsin (Huy),
Belgique.

P.S. : Le cri de ralliement des vrais rockers est : Read ? Stead ? Go, man, go ! C'est le début d'un classique du rock, « Ready Teddy ».

DINGUE DES THINGS

Comment Monsieur Mitchell peut-il se permettre de chambrer les Pretty Things, ce « fantastic rave group » ? C'est vraiment le très grand pied ! J'en ai des angoisses partout ! Je suis, en effet, l'un des rares à avoir applaudi exactement dix-neuf fois cette association de... mongoliens, l'année dernière, au Tile Club de Londres. Jamais de ma vie, je n'avais vu pareil déménagement. Ça, pour être dingues, ils le sont, mais dingues de blues et de rock qu'ils possèdent jusqu'à la moelle des os. Une petite question : avez-vous déjà vu un batteur vietnamien, Skip Allen, en l'occurrence, se traîner par terre tout en tapant sur sa vaisselle éparpillée un peu partout, un chanteur qui délire, avec le corsage de sa sœur (un certain Phil May), tenir un morceau à l'harmonica pendant une demi-heure, tout ceci dans une cohésion musicale pas possible ? Non ? Alors, allez voir les Things. Un dingue de Tours. Edgar.

D'ACCORD POUR BANNIR

Conformément à votre demande, je viens joindre ma lettre, que vous ne publierez pas, au tas des précédentes. Je ne vous cacherai pas qu'avant de connaître « Rock & Folk », j'achetais depuis quelques mois un torchon, le mot n'est

OFFRE EXCEPTIONNELLE

UN DISQUE GRATUIT

A tous les lecteurs de ROCK & FOLK qui souscriront un abonnement d'un an, en remplissant ou en recopiant le bon ci-dessous, il sera offert un 45 t. de Graeme Allwright.

OFFRE VALABLE PENDANT TOUT LE MOIS D'AVRIL

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je désire m'abonner à Rock & Folk à compter du n° pour :

- six mois soit six numéros (1)
- un an soit douze numéros et recevoir le 45 t. gratuit de Graeme Allwright (1)

Nom :

Prénom :

Adresse :

Veillez m'envoyer le n° spécial ÉTÉ 1966 - n° 1 - le n° 2 - le n° 3 - le n° 4 - le n° 5 (1). Je joins 2 F. 50 par exemplaire (3 F. pour l'Étranger). Je verse la somme de :

aux éditions du Kiosque, 14, r. Chaptal, Paris-9^e par chèque bancaire (1) par virement ou versement au compte chèque postal Paris 1964-22 (1)

FRANCE :

6 mois : 13 F.F.
1 an : 25 F.F.

BELGIQUE :

6 mois : 160 F.B.
1 an : 300 F.B.

SUISSE

6 mois : 16 F.S.
1 an : 30 F.S.

AUTRES PAYS :

6 mois : 18 F.F.
1 an : 35 F.F.

Je désire - ne désire pas (1) recevoir un spécimen gratuit de la revue JAZZ-HOT.

(1) Rayez les mentions inutiles.

pas trop fort, dans lequel on trouve énormément de photos et des tas de choses sur Adamo. La camisole, quoi ! J'ai trouvé une nette évolution mentale dans « notre » canard qui arrive un peu tard pour parler de rock. Évidemment, on peut reprocher n'importe quoi à n'importe qui et je pense que « notre » journal n'a pas la prétention de mettre en couverture qu'il est la huitième merveille du monde ? (loin de là...).

Aussi, je suis d'accord pour bannir Adamo (Tino, Mimi...) mais aussi Hugues Aufray, car croyez-vous que « Céline » ou « Il faut ranger ta poupée » soient dignes du chanteur de folk qu'il prétend être ? Où sont les « Cauchemars de son homme-orchestre » ? Autant exhiber France Gall ou Claude François en couverture de R. & F. Cas spéciaux pour Antoine, Dutronc et surtout Ferrer. Je suis d'accord aussi pour dire que la page Rock pur et Pionniers est lésée. A quand la rubrique 100% Rock ? Ceci dit, il en faut pour tout le monde et R. & F. contient plus de textes que tous les journaux de jeunes. Je continuerai à l'acheter chaque mois dorénavant. Succès aux immortels. Jean-Jacques Turlot, 187, bd Saint-Denis, Courbevoie (92).

LE GRAND SCHMOLL

Doit-on dire fabuleux ou historique, ce n° 5 ? Surtout ce reportage sur Eddy Mitchell qui est (comme votre bouquin) le seul valable en France, le plus rythmé et le plus expressif de tous les chanteurs français. Dire que certains prétendent aveuglément que Ronnie Bird a 74 % des voix des rockers alors qu'Eddy n'en possède que 54 %. C'est de la démente. A part ça, j'aimerais bien trouver un hit parade dans R. & F. En attendant, je vous remercie sincèrement pour cet article sur le grand grand Schmoll. Vive le rock. Vive ses défenseurs. Alain Ludin, 761, route de Fontevault, Saumur (49).

PRIORITÉ AU ROI

Je m'appelle Rose-Marie Mäniscalco et je suis membre de l'International Elvis Presley Fan Club d'Antibes. Je vous écris pour vous demander de faire un numéro spécial de Rock & Folk consacré au très grand Elvis. Ce n'est pas juste qu'Eddy Mitchell occupe sept à huit pages à lui seul en plus de la couverture et qu'il n'y ait aucune photo du King dans tout le numéro, alors qu'il devrait toujours y avoir de la place pour lui dans chaque parution de Rock & Folk. Un roi doit toujours avoir la priorité non ? Elvis en est un ! J'espère vivement que vous

tiendrez compte de ma lettre et vous ferez ainsi beaucoup d'heureux. Recevez tous mes remerciements et mes amitiés 100% elvisiennes. Rose-Marie. Tranquillisez-vous, nous parlerons certainement bientôt d'Elvis.

PROUVEZ VOTRE SINCÉRITÉ

C'est la seconde fois que j'écris à Rock & Folk. La première fois, c'était pour réclamer des articles sur les pionniers, cette fois-ci, c'est pour autre chose. Et je vous demanderais d'y porter une grande attention. Dans votre courrier des lecteurs figurent diverses idées et opinions, présentées très humoristiquement ; seulement une chose m'inquiète ; s'agit-il vraiment du courrier ou alors d'articles rédigés par des rédacteurs du journal ?

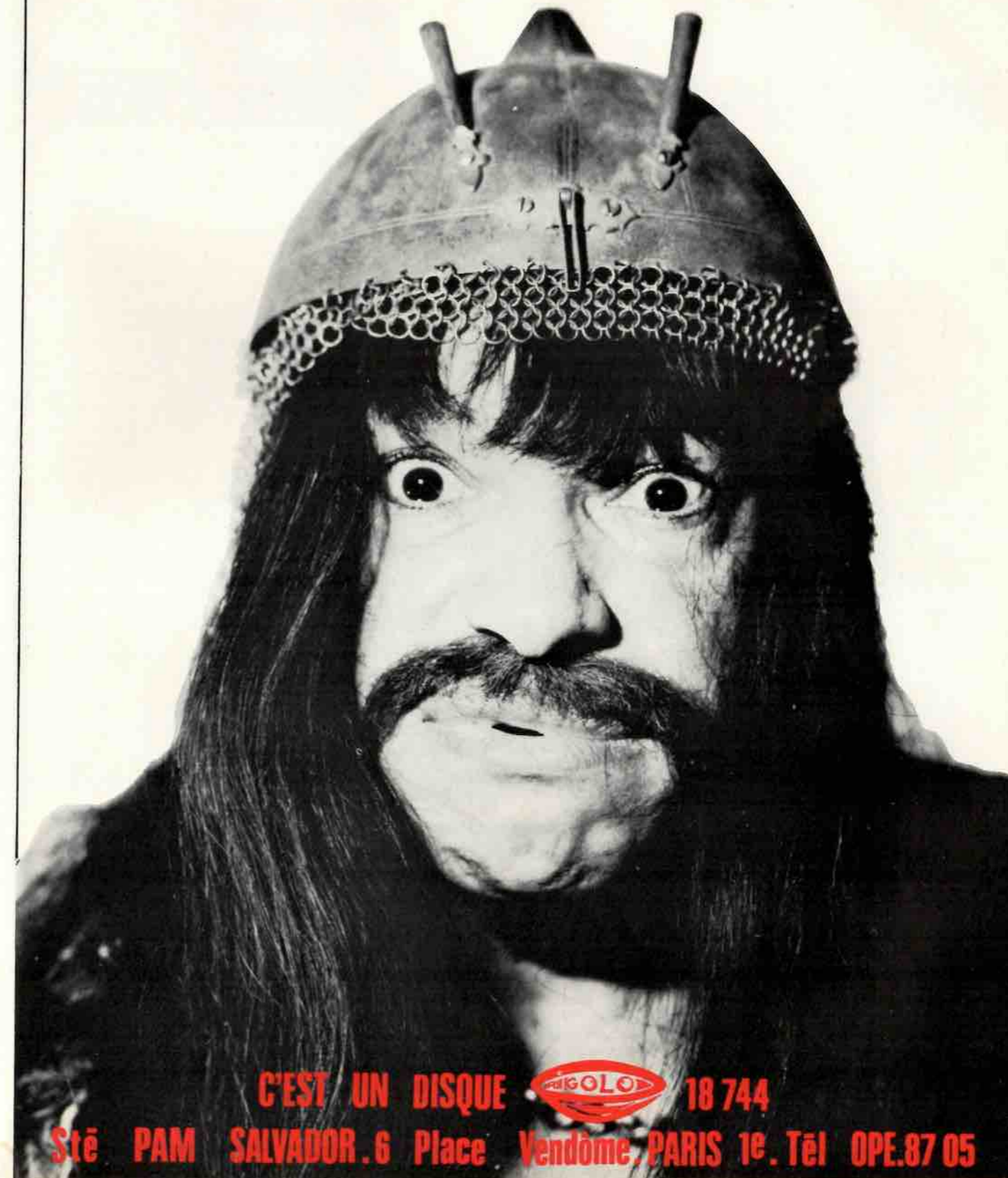
Si nous prenons l'avis de chacun des lecteurs, exposé sur le n° 5, je m'aperçois que presque toutes les lettres sont des réponses à celle que j'avais envoyée précédemment, de plus figure dans le journal un article sur Carl Perkins, chose que j'avais demandée et qui laisse croire que ma demande a été acceptée. Mais alors pourquoi ma lettre ne figure-t-elle pas sur R. & F. ? Ce n'est pas ici une question de caprice mais, pour me certifier que R. & F. n'est pas une de ces revues publicitaires où tout n'est que mensonge, publicité et futilités, et afin de me prouver votre sincérité, je vous demanderais de faire paraître ma lettre ou la précédente, si vous l'avez encore. Philippe Parra (Membre du J.L. Lewis I.F.C.), 57, rue David Johnston, Bordeaux (33).

Toutes les lettres publiées ici sont authentiques, les adresses sont là pour en témoigner. Mais nous sommes obligés, devant l'abondance du courrier, de procéder à un tri.

LA BANDE A FERRER

Chers amis, bravo pour tous vos articles et en particulier celui sur Eddy qui est vraiment le n° 1 du rock en France. Je regrette que vous ne parliez pas plus souvent des musiciens qui accompagnent les chanteurs français ; il en est d'excellents et en particulier les anciens musiciens de Nino Ferrer. Que sont-ils devenus, je les ai vus à l'Olympia l'année dernière et cet été à Royan : ils sont vraiment formidables et surtout le batteur Richard Hertel qui est si mignon et que je considère comme le meilleur batteur français, sinon européen. Pourquoi ne sont-ils plus avec Nino ? Vite un article sur tous ces excellents musiciens et encore bravo. Marie-Françoise Sarru, Paris. Vous aurez bientôt des nouvelles de Nino.

LE ROCKER NUMÉRO « HUN » ATTILA EST LÀ



C'EST UN DISQUE  18 744

Sté PAM SALVADOR . 6 Place Vendôme, PARIS 1^{er}. Tél OPE.87 05

HIT-PARADE ANGLAIS

L'Angleterre jouant actuellement un rôle primordial dans l'évolution de la « pop music », nous avons cru intéressant de publier le hit-parade de notre confrère britannique « Melody Maker ». Sa provenance explique que la quasi-totalité des chansons et artistes cités soient anglais (ou américains). Le premier chiffre indique le classement actuel, le second (entre parenthèses) celui de la semaine précédente. Les marques mentionnées sont également celles de la distribution en Angleterre. Nos lecteurs trouveront dans nos chroniques de disques les références discographiques valables sur le marché français. Listes reproduites avec l'aimable autorisation de

Melody Maker

MELODY MAKER, February 25, 1967

| | | | |
|----|------|--------------------------------------|---|
| 1 | (4) | RELEASE ME | Engelbert Humperdinck, Decca |
| 2 | (1) | THIS IS MY SONG | Petula Clark, Pye |
| 3 | (—) | PENNY LANE/STRAWBERRY FIELDS FOREVER | Beatles, Parlophone |
| 4 | (2) | I'M A BELIEVER | Monkees, RCA |
| 5 | (8) | HERE COMES MY BABY | Tremeloes, CBS |
| 6 | (16) | MELLOW YELLOW | Donovan, Pye |
| 7 | (3) | MATTHEW AND SON | Cat Stevens, Deram |
| 8 | (6) | LET'S SPEND THE NIGHT TOGETHER | Rolling Stones, Decca |
| 9 | (13) | SNOOPY VS. THE RED BARON | Royal Guardsmen, Stateside |
| 10 | (30) | ON A CAROUSEL | Hollies, Parlophone |
| 11 | (11) | PEEK-A-BOO | New Vaudeville Band, Fontana |
| 12 | (20) | EDELWEISS | Vince Hill, Columbia |
| 13 | (9) | I'VE BEEN A BAD BAD BOY | Paul Jones, HMV |
| 14 | (15) | IT TAKES TWO | Marvin Gaye and Kim Weston, Tamala Motown |
| 15 | (12) | SUGAR TOWN | Nancy Sinatra, Reprise |
| 16 | (5) | I'M A MAN | Spencer Davis, Fontana |
| 17 | (14) | I WON'T COME IN WHILE HE'S THERE | Jim Reeves, RCA |
| 18 | (34) | DETROIT CITY | Tom Jones, Decca |
| 19 | (10) | NIGHT OF FEAR | The Move, Deram |
| 20 | (37) | THERE'S A KIND OF HUSH | Herman's Hermits, Columbia |
| 21 | (7) | HEY JOE | Jimi Hendrix, Polydor |
| 22 | (17) | LET ME CRY ON YOUR SHOULDER | Ken Dodd, Columbia |
| 23 | (18) | GREEN GREEN GRASS OF HOME | Tom Jones, Decca |
| 24 | (27) | STAY WITH ME BABY | Walker Brothers, Philips |
| 25 | (33) | GIVE IT TO ME | Troggs, Page One |
| 26 | (21) | LAST TRAIN TO CLARKSVILLE | Monkees, RCA |
| 27 | (29) | I'VE PASSED THIS WAY BEFORE | Jimmy Ruffin, Tamla Motown |
| 28 | (—) | GEORGY GIRL | Seekers, Columbia |
| 29 | (25) | INDESCRIBABLY BLUE | Elvis Presley, RCA |
| 30 | (24) | SINGLE GIRL | Sandy Posey, MGM |

MELODY MAKER, March 4, 1967

| | | | |
|----|------|--------------------------------------|--|
| 1 | (3) | PENNY LANE/STRAWBERRY FIELDS FOREVER | Beatles, Parlophone |
| 2 | (1) | RELEASE ME | Engelbert Humperdinck, Decca |
| 3 | (2) | THIS IS MY SONG | Petula Clark, Pye |
| 4 | (10) | ON A CAROUSEL | Hollies, Parlophone |
| 5 | (5) | HERE COMES MY BABY | Tremeloes, CBS |
| 6 | (9) | SNOOPY VS. THE RED BARON | Royal Guardsmen, Stateside |
| 7 | (6) | MELLOW YELLOW | Donovan, Pye |
| 8 | (12) | EDELWEISS | Vince Hill, Columbia |
| 9 | (18) | DETROIT CITY | Tom Jones, Decca |
| 10 | (4) | I'M A BELIEVER | Monkees, RCA |
| 11 | (11) | PEEK-A-BOO | New Vaudeville Band, Fontana |
| 12 | (20) | THERE'S A KIND OF HUSH | Herman's Hermits, Columbia |
| 13 | (8) | LET'S SPEND THE NIGHT TOGETHER | Rolling Stones, Decca |
| 14 | (14) | IT TAKES TWO | Marvin Gaye and Kim Weston, Tamla Motown |
| 15 | (28) | GEORGY GIRL | Seekers, Columbia |
| 16 | (17) | I WON'T COME IN WHILE HE'S THERE | Jim Reeves, RCA |
| 17 | (7) | MATTHEW AND SON | Cat Stevens, Deram |
| 18 | (15) | SUGAR TOWN | Nancy Sinatra, Reprise |
| 19 | (13) | I'VE BEEN A BAD BAD BOY | Paul Jones, HMV |
| 20 | (25) | GIVE IT TO ME | Troggs, Page One |
| 21 | (30) | SINGLE GIRL | Sandy Posey, MGM |
| 22 | (16) | I'M A MAN | Spencer Davis, Fontana |
| 23 | (27) | I'VE PASSED THIS WAY BEFORE | Jimmy Ruffin, Tamla Motown |
| 24 | (22) | LET ME CRY ON YOUR SHOULDER | Ken Dodd, Columbia |
| 25 | (39) | THIS IS MY SONG | Harry Secombe, Philips |
| 26 | (24) | STAY WITH ME BABY | Walker Brothers, Philips |
| 27 | (38) | I'LL TRY ANYTHING | Dusty Springfield, Philips |
| 28 | (32) | THE BEAT GOES ON | Sonny and Cher, Atlantic |
| 29 | (21) | HEY JOE | Jimi Hendrix, Polydor |
| 30 | (19) | NIGHT OF FEAR | The Move, Deram |

MELODY MAKER, March 11, 1967

| | | | |
|----|------|--------------------------------------|--|
| 1 | (1) | PENNY LANE/STRAWBERRY FIELDS FOREVER | Beatles, Parlophone |
| 2 | (2) | RELEASE ME | Engelbert Humperdinck, Decca |
| 3 | (4) | ON A CAROUSEL | Hollies, Parlophone |
| 4 | (3) | THIS IS MY SONG | Petula Clark, Pye |
| 5 | (8) | EDELWEISS | Vince Hill, Columbia |
| 6 | (9) | DETROIT CITY | Tom Jones, Decca |
| 7 | (5) | HERE COMES MY BABY | Tremeloes, CBS |
| 8 | (12) | THERE'S A KIND OF HUSH | Herman's Hermits, Columbia |
| 9 | (15) | GEORGY GIRL | Seekers, Columbia |
| 10 | (6) | SNOOPY VS. THE RED BARON | Royal Guardsmen, Stateside |
| 11 | (7) | MELLOW YELLOW | Donovan, Pye |
| 12 | (10) | I'M A BELIEVER | Monkees, RCA |
| 13 | (11) | PEEK-A-BOO | New Vaudeville Band, Fontana |
| 14 | (16) | I WON'T COME IN WHILE HE'S THERE | Jim Reeves, RCA |
| 15 | (25) | THIS IS MY SONG | Harry Secombe, Philips |
| 16 | (20) | GIVE IT TO ME | Troggs, Page One |
| 17 | (14) | IT TAKES TWO | Marvin Gaye and Kim Weston, Tamla Motown |
| 18 | (13) | LET'S SPEND THE NIGHT TOGETHER | Rolling Stones, Decca |
| 19 | (36) | MEMORIES ARE MADE OF THIS | Val Doonican, Decca |
| 20 | (27) | I'LL TRY ANYTHING | Dusty Springfield, Philips |
| 21 | (17) | MATTHEW AND SON | Cat Stevens, Deram |
| 22 | (35) | AL CAPONE | Prince Buster, Blue Beat |
| 23 | (21) | SINGLE GIRL | Sandy Posey, MGM |
| 24 | (24) | LET ME CRY ON YOUR SHOULDER | Ken Dodd, Columbia |
| 25 | (18) | SUGARTOWN | Nancy Sinatra, Reprise |
| 26 | (39) | LOVE IS HERE AND NOW YOU'RE GONE | Supremes, Tamla Motown |
| 27 | (19) | I'VE BEEN A BAD BAD BOY | Paul Jones, HMV |
| 28 | (38) | KEEP IT OUT OF SIGHT | Paul and Barry Ryan, Decca |
| 29 | (33) | I'VE PASSED THIS WAY BEFORE | Jimmy Ruffin, Tamla Motown |
| 30 | (28) | THE BEAT GOES ON | Sonny and Cher, Atlantic |

MELODY MAKER, March 18, 1967

| | | | |
|----|------|--|---|
| 1 | (1) | PENNY LANE/STRAWBERRY FIELDS FOREVER | Beatles, Parlophone |
| 2 | (2) | RELEASE ME | Engelbert Humperdinck, Decca |
| 3 | (5) | EDELWEISS | Vince Hill, Columbia |
| 4 | (4) | THIS IS MY SONG | Petula Clark, Pye |
| 5 | (6) | DETROIT CITY | Tom Jones, Decca |
| 6 | (3) | ON A CAROUSEL | Hollies, Parlophone |
| 7 | (8) | THERE'S A KIND OF HUSH | Herman's Hermits, Columbia |
| 8 | (9) | GEORGY GIRL | Seekers, Columbia |
| 9 | (7) | HERE COMES MY BABY | Tremeloes, CBS |
| 10 | (15) | THIS IS MY SONG | Harry Secombe, Philips |
| 11 | (10) | SNOOPY VS. THE RED BARON | Royal Guardsmen, Stateside |
| 12 | (16) | GIVE IT TO ME | Troggs, Page One |
| 13 | (12) | I'M A BELIEVER | Monkees, RCA |
| 14 | (13) | PEEK-A-BOO | New Vaudeville Band, Fontana |
| 15 | (20) | I'LL TRY ANYTHING | Dusty Springfield, Philips |
| 16 | (19) | MEMORIES ARE MADE OF THIS | Val Doonican, Decca |
| 17 | (11) | MELLOW YELLOW | Donovan, Pye |
| 18 | (35) | SIMON SMITH AND HIS AMAZING DANCING BEAR | Alan Price, Decca |
| 19 | (26) | LOVE IS HERE AND NOW YOU'RE GONE | Supremes, Tamla Motown |
| 20 | (22) | AL CAPONE | Prince Buster, Blue Beat |
| 21 | (14) | I WON'T COME IN WHILE HE'S THERE | Jim Reeves, RCA |
| 22 | (17) | IT TAKES TWO | Marvin Gaye and Kim Weston, Tamla Motown |
| 23 | (38) | I WAS KAISER BILL'S BATMAN | Whistling Jack Smith, Deram |
| 24 | (28) | KEEP IT OUT OF SIGHT | Paul and Barry Ryan, Decca |
| 25 | (39) | TOUCH ME TOUCH ME | Dave Dee, Dozy, Beaky, Mick and Tich, Fontana |
| 26 | (34) | THEN YOU CAN TELL ME GOODBYE | Casinos, President |
| 27 | (18) | LET'S SPEND THE NIGHT TOGETHER | Rolling Stones, Decca |
| 28 | (—) | PUPPET ON A STRING | Sandie Shaw, Pye |
| 29 | (47) | I CAN'T MAKE IT | Small Faces, Decca |
| 30 | (24) | LET ME CRY ON YOUR SHOULDER | Ken Dodd, Columbia |



HUBERT D'ENLLEVANT ???

Nous sommes le 7 mars 1967. Il est 21 heures. Je bavarde avec Hubert Wayaffe dans le studio d'Europe n° 1 d'où part l'émission « Dans le vent ». De temps en temps, il s'interrompt pour annoncer le titre d'un disque ou lire un message

publicitaire. Devant lui, un clavier de boutons électriques lui permet de « balancer sur l'antenne », à n'importe quel moment, des petits « jingles » enregistrés sur bandes magnétiques en cartouches. Les techniciens de la cabine interviennent parfois par l'interphone pour « accorder leurs violons » avec ceux d'Hubert sur la prochaine « pub » : — Mon cher Hubert, comment es-tu devenu meneur de jeu?

— Je suis arrivé à Europe en poussant la porte. J'ai demandé où il fallait s'adresser pour devenir meneur de jeu. On m'a fait faire un essai. Huit jours après, j'étais sur l'antenne. J'ai appris à utiliser une bande magnétique, à la couper, à repérer un disque, etc. Après, c'est l'inspiration qui a joué. Il faut trouver des idées pour faire du son agréable à écouter. Il faut qu'il se passe toujours quelque chose, donc qu'il n'y ait pas de blancs. Je fais de la radio « de couleur »!

— Comment se fait « Dans le vent »?

— En équipe avec une programmatrice, « Babar » (qui a les mêmes goûts que moi), et son assistante « Yéyé » qui ont la charge d'équilibrer le programme. « King-Kong » est la réalisatrice.

Je parle là? — Non? — OK!

— Tu passes beaucoup de musique rock et folk...

— On s'est beaucoup battu pour en passer ici les premiers, notamment les trucs anglais et même le folk-song.

— L'auditoire doit être plus limité pour le folk?

— Oui mais le genre s'est agrandi lui-même. Beaucoup d'artistes s'en sont servi; même Johnny Hallyday a mis du genre folk-song à son répertoire. Par exemple « Cheveux longs, idées courtes » ressemble à une chanson

folk de Ferré Grignard. Le folk est le cousin germain du rock et du rhythm and blues.

— Comment le boulot de disc-jockey s'apprend-il?

— Comme il n'y a pas d'école, ça s'apprend « sur le tas ». C'est un des derniers métiers d'artisan...

Derrière, on mettra le « jingle » sur la 2.

...Il faut avoir envie de le faire et s'accrocher. On ne gagne pas beaucoup d'argent au début.

— Oui mais on se rattrape après!

— D'accord mais il faut tenir jusqu'à « après ».

— Combien de temps une formule d'émission peut-elle tenir?

— Si elle est bonne, plusieurs années. Mais les idées géniales qui font « boum » s'usent assez vite. Les autres radios mettent en ce moment les bouchées doubles pour nous rattraper, tellement ils avaient de retard pour la plupart. Ils ont pigé notre style. Mais le décalage nous aura donné le temps de préparer autre chose. Écoute les bandes d'Europe d'il y a trois ans et les bandes d'il y a un an des autres stations. Tu verras que c'est nous qui avons commencé avec le style qui déménage.

— As-tu été influencé, Hubert, par les radios étrangères?

— Pas par les pirates anglais. Je crois qu'on a démarré ça en même temps. Par les Américains, oui. Ils ont été en avance sur nous. Il ne faut pas avoir honte d'utiliser les bonnes idées trouvées avant soi. Les procédés sont du domaine public. Un plombier se sert toujours d'un tuyau de plomb même s'il ne l'a pas inventé. Mais les Américains bavardaient trop. C'est pour cela que j'ai été le premier à parler sur

l'introduction des disques. On a eu les premières machines à « cartridges » pour envoyer les « jingles » il y a deux ans.

— Te souviens-tu de l'arrivée de Rosko?

— Oui, il avait un petit contrat avec Barclay pour présenter une émission payante sur Monte-Carlo. Il est venu me voir avec une lettre d'un ami commun, Trini Lopez, me le recommandant comme un copain. Je me suis bagarré avec Europe pour qu'on l'engage et il est resté quand même six mois. Je lui avais même laissé mon émission du dimanche après-midi « Bon dimanche les copains ». **Il y a une pub là? — Oui, à faire à blanc et derrière le « jingle » on enchaîne avec le bobineau Port-Salut. — Mais non, je l'ai enregistré cet après-midi...**

— Es-tu ami avec d'autres disc-jockeys, des concurrents?

— Oui avec Rosko, José Artur, Gérard Klein, Michel Cogoni, oui bien sûr, seulement moi je l'avoue publiquement!

— Pourquoi y a-t-il tant de séquences enregistrées dans ton émission?

— Parce qu'on travaille beaucoup pour la préparer. On risque plus d'avoir quelque chose de drôle en faisant venir quelqu'un cinq minutes et en en gardant quinze secondes qu'en direct, sauf si les artistes répondent aux questions des auditeurs au téléphone. On enregistre pratiquement tous les après-midi. C'est long cette préparation, 6 heures de boulot par jour. On tient « studio ouvert ». Les « jingles » sont entièrement faits ici. C'est un des techniciens qui en écrit les musiques et les arrangements et dirige les séances en faisant la prise de son. Une seule chose n'est pas préparée, c'est ce que je vais dire; ça dépend de la forme du moment.

— Avec qui, Hubert, aimes-tu travailler en particulier?

— Avec les vrais professionnels, ceux qui font bien leur métier: Adamo, Johnny, Eddy Mitchell, c'est-à-dire ceux qui surnagent!

— Pourquoi passes-tu si peu de jazz?

— Le jazz n'est pas assez populaire en France. On ne le connaît qu'à travers ses ersatz.

— Quels sont tes projets d'avenir!

— Côté radio, je ne peux pas en parler. Mais...

Derrière on enchaîne avec Evariste, sans rien, après ton intervention. D'accord, on ne peut pas couper là.

...Oui, j'ai commencé à faire de la course automobile mais je ne l'avais pas dit. A ce propos, Johnny a fait une très belle prestation au rallye de Monte-Carlo. Il faut le faire! Je suis engagé par la même écurie que lui, Ford. J'ai fait ma première course avec Henri Chemin au Mans, il y a une semaine, sur une Ford 6,4 l, la nouvelle. Il y en a des chevaux! On n'a pas fini le rallye mais on a quand même gagné des épreuves



de vitesse; c'était le rallye du Maine. Hier j'étais à Genève avec Chemin et Jean-Pierre Beltoise pour présenter les nouvelles Matra et, le 19, je cours à Albi, sur le circuit, une épreuve de vitesse. J'ai découvert un nouveau copain en Beltoise qui m'a appris certains trucs. Ce n'est pas pareil de rouler à 180 sur piste ou à 60 en ville; ça fait quand même moins peur!

Encore un conseil, Hubert. — Avez-vous connu la griserie du 200 à l'heure au volant d'un bolide, hein? C'est ce que vous vivrez grâce au cinérama en allant voir « Grand Prix » à l'Empire et au Gaumont-Palace.

— Une « pub » qui tombe bien! Tu as essayé la nouvelle Matra 530?

— C'est une voiture assez géniale. On a tenté de la mettre sur le toit. On a fait tout ce qu'on a pu sans y arriver. Elle va amener des gens à la compétition en commençant par la sécurité. Elle pardonnera beaucoup à ceux qui ne seront pas sûrs d'eux. C'est la vraie voiture de sport, très agréable à conduire...

C'est à moi, là? — Vas-y!

...Pour la compétition, il faut tout reprendre à zéro, tout apprendre. Je l'ai fait en regardant les autres, sans avoir honte, et surtout avec Henri Chemin,

un fin pilote! J'ai une dizaine de courses prévues dans l'année.

— Ta voiture t'appartient-elle?

— Oui, je l'ai achetée. Elle est marquée Ford-France, en échange de quoi je l'ai payée un peu moins cher et je bénéficie de l'aide des mécaniciens de Ford.

— Ces histoires de bagnoles sont passionnantes mais sans rapport avec la musique.

— Un moteur qui tourne rond à 7 000 tours/minutes, c'est une jolie musique quand même et ça swingue! Et l'odeur du ricin, hein, c'est pas quelque chose?

Les Fifth Dimension. Ils sont numéro 5 au Cashbox cette semaine. Dix heures moins sept, mes enfants, et alors...

— Hubert, à défaut d'un conseil, une anecdote à propos de radio...

— Un jour, quand on faisait l'émission avec le juke-box, je me suis retrouvé au milieu de la foule avec le micro seul, dans l'enthousiasme général; il n'y avait plus de câble au bout. Ce fut ma plus courte émission. Une autre fois, je reçois un coup de fil: « Allo, Monsieur Hubert? Je suis Monsieur Trucmuche. — Enchanté. — Ça ne vous dit rien? Je suis le mari de Geneviève. — Ah bon! — Ma femme m'a tout avoué, je sais que

vous êtes son amant depuis un an. — Ah, il doit y avoir erreur. Vérifiez bien. »

Le gars voulait venir me casser la g... Une heure après, le téléphone re-sonne: « Allo, c'est Geneviève. Je suis désolée; j'ai été surprise en flagrant délit ou presque. Votre nom m'est passé par la tête. Ça m'a évité de trahir « le vrai ». Mais je vais arranger cela. » Je l'ai échappée belle! J'ai risqué de prendre une volée sans savoir d'où elle venait ni pourquoi.

— Et à propos des émissions retransmises en public?

— Un jour, au Milord Mod's, à la soirée Hallyday, on était tellement coincé qu'on a été obligé de dégager l'estrade avec les siphons dans un magma de chair humaine. J'ai eu peur aussi en présentant le spectacle des Beatles au Palais des Sports. On m'a jeté en pâture à la foule pour la faire patienter; le spectacle devait commencer avec une demi-heure de retard! Au lieu de recevoir des tomates par tonnes, j'ai eu droit à une ovation en commentant l'installation du matériel devant 6 000 personnes.

— Et à l'avenir?

— Je vais continuer la radio à Europe 1 et la course...

(Propos recueillis par JEAN TRONCHOT).





RAY!

Lorsque le rideau de scène de Pleyel se lèvera, il sera déjà en scène. On « l'installe » toujours devant son clavier avant que le spectacle ne commence. A tâtons, il aura déjà eu le temps de fixer le bon emplacement du micro, ce micro contre lequel pourtant son front ira buter de temps en temps. Aux applaudissements qui monteront vers lui, il répondra par un grand sourire, une question : « Feel all right ? » (Vous vous sentez bien ?), un grand rire ponctué de grognements : « All right, all right ! » (C'est bien, c'est bien). Puis, après avoir remonté d'un geste qui lui est familier ses lunettes sur son nez, il chantera. Et le miracle commencera...

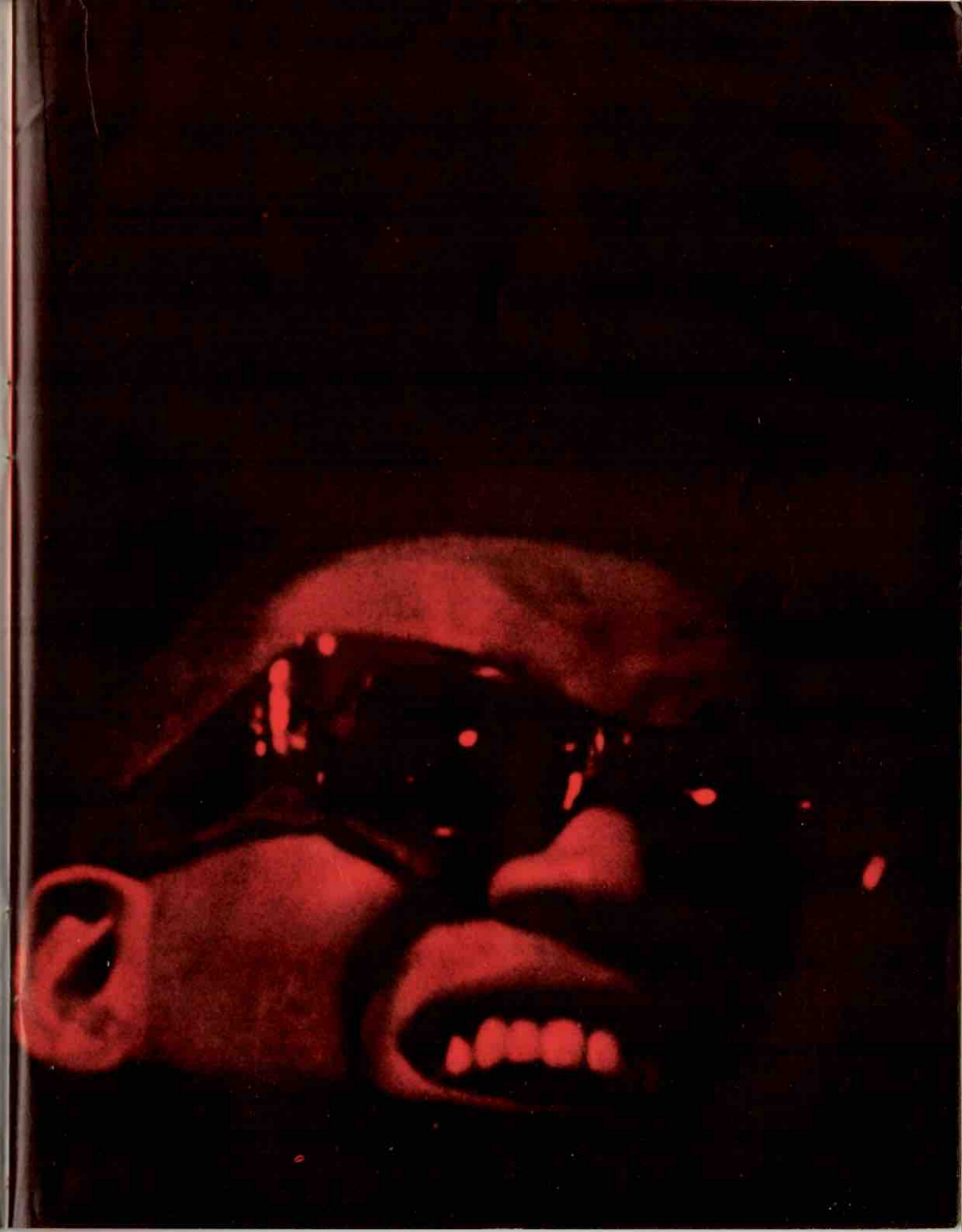
Lorsqu'il chante, les respirations cessent. Sa voix, il l'empoigne, la brutalise, la tord, la brise, l'éraille et la vitriole en de sauvages et rauques étreintes. Tantôt psalmodiant, murmurant, caressant. Tantôt hurlant, fracassant, griffant. Son timbre vocal — étrange, envoûtant, émouvant — quiconque en a ressenti la brûlure ne peut plus l'oublier.

Ray Charles — 35 ans — a été et reste l'un des plus grands. Il y a longtemps qu'il n'était venu chanter en France — « Un pays que j'aime par-dessus tout, à cause des bouchées à la reine, de Brigitte Bardot et parce que c'est la France ! » — Ses disques ne font plus en Europe le boom qu'ils y provoquèrent voici quatre ou cinq ans. Ils sont pourtant généralement aussi bons que ceux qui les précédèrent : « I got a woman », « What'd I say », « Hit the road, Jack ! », « Georgia on my mind » and so on.

Il est ce qu'il a toujours été : un fantastique bluesman. Cocktail explosif fait de jazz, de rhythm and blues, de hillbilly, de rock, de gospel, de country and western, de blues, sa musique est l'une des plus belles et des plus fascinantes qui se puissent écouter.

Il faudrait être dingue pour rater le rendez-vous de Pleyel, le 18 avril.

PHILIPPE ADLER



LES BEACH BOYS : très bonne musique ; c'est tout ce que ça représente pour moi. Je n'ai pas tellement aimé « Good vibrations », ça allait trop loin pour un disque pop. Les fans ont compris le morceau mais, pour y arriver, il leur a fallu pas mal de temps. Je pense que c'était trop prétentieux...

L'ARGENT : je n'aime pas l'argent. De toute évidence, je le dépense : vêtements, disques, toutes sortes de choses, des voitures.... J'ai un compte en banque et je dois penser à le gérer, mais cette idée même me déplaît.

LES HAPPENINGS : très artistique ; j'ai assisté à quelques-uns d'entre eux, avec utilisation de peinture notamment : des types balançaient des pots de peinture un peu partout. De toute façon je n'ai rien reçu sur moi, étant prudemment resté à distance.

RENOMA : à mon sens l'une des meilleures boutiques de vêtements du monde. Un endroit formidable, des gens très aimables.... Il n'y a pas en Angleterre un seul endroit où l'on puisse trouver des costumes aussi bien taillés ; acheter des vêtements très chers, c'est là-bas une pure affaire de snobisme. Je sais que tout le monde en France essaye d'avoir des vêtements d'origine britannique mais, à Londres, on en a

marre de porter les vêtements anglais. J'ai dépassé le stade du « Granny takes a trip » et maintenant je veux savoir ce que les jeunes portent en France.

LES FANS : des gens merveilleux, très fidèles. Je suis passé par tant de changements — du moins en apparence — ils m'ont toujours suivi. C'est très encourageant. Ma manière de jouer de la guitare n'a pas tellement varié en fait, elle a juste progressé. Ils me sont restés fidèles parce qu'ils savaient bien que je n'allais pas me mettre à jouer du Chet Atkins ou du « Country and western » !!!

LES BEATLES : d'authentiques bonnes chansons, en vérité les meilleures. De drôles de types, très bizarres maintenant. Je ne peux vraiment parler qu'avec deux d'entre eux, Harrison et McCartney. Les deux autres se retranchent derrière un véritable mur ; j'aime beaucoup McCartney, nous n'avons pas les mêmes idées, il est plus axé sur le domaine classique ; je pense qu'il écrira bientôt de la musique classique....

LE CINÉMA : les films japonais ! J'adore le cinéma ; j'aime les films à grand spectacle comme « Ben-Hur ». Les films japonais sont cependant les meilleurs. Kurusawa est le plus grand cinéaste de notre époque....

LE BLUES : Que puis-je dire ? Est-ce que je l'ai ? Sûrement ! Ça n'est pas un « feeling » qu'on attrape en se disant : « Je me sens triste, malheureux, j'ai le blues. » C'est complètement faux. C'est un « feeling » avec lequel on est né ; moi je suis né avec et je sais que je ressens les mêmes choses que Otis Rush ou Buddy Guy. Ma musique sort comme la leur....

LE HASCHICH : formidable, j'en ai fumé pas mal, je dois le reconnaître. Je n'ai pas encore essayé le LSD, mais je le ferai certainement. Je sais où m'en procurer et je tenterai sans aucun doute l'expérience. (N.D.L.R. : Les Cream n'ont vraiment pas besoin de cette dangereuse expérience).

GEORGE BROWN (ministre des Affaires Étrangères britannique) : George Brown ? Qui est-ce ? Notre

ministre des Affaires Étrangères ? Grand Dieu!!! La politique, je n'y entends strictement rien. Qui est le Premier Ministre en Angleterre en ce moment ? (Gros éclats de rire). Je ne sais pas qui c'est ! Qui est-ce ? Sérieusement, dis-moi ?... Wilson... Ah bon ! Eh ! bien je ne comprends strictement rien à la politique. Je la déteste. C'est un grand jeu idiot.

LES VOITURES : fantastique toutes les voitures ! Je n'en ai plus qu'une maintenant que je viens d'en vendre deux. Je n'ai pas de permis de conduire ; posséder une voiture et la conduire sont deux choses bien différentes ! Si je trouve le temps, j'essaierai quand même de le passer bientôt.

LE CRAWDADDY : c'est le bon vieux temps. J'ai gardé d'excellents souvenirs du Crawdaddy ; c'était à

l'époque où les Yardbirds étaient un bon groupe ! Le « showbusiness » était beaucoup moins encombré qu'aujourd'hui, chacun savait ce qu'il aimait. Il y avait un public fidèle ; les Stones avaient un nombre incalculable de fans. Tout n'était pas aussi confus.

LES FUGS : je n'ai jamais entendu leurs disques.

LE PSYCHEDELIC POP : c'est comme n'importe quelle autre forme d'art : si c'est bien exécuté c'est merveilleux. Mais il y a pas mal de saloperies, de soi-disant « psychedelic music » qui ne veut rien dire du tout. La Roundhouse, Chalk Farm, Les Move sont très bons. Si un groupe est « psychedelic », ce sont bien les Move. Je n'aime pas vraiment cette musique ; elle manque d'humour, d'émotion, elle est trop mécanique.

PARIS : ma seconde patrie maintenant : mes meilleurs amis y habitent. A chaque fois que j'aurai une heure, j'y ferai un saut. Je suis venu à Paris pour la première fois en décembre dernier avec les Cream. Ma première impression ? C'est exactement comme tout le monde me l'avait décrit ! J'aime Saint-Germain où je suis installé. C'est magnifique. Le Drugstore est devenu un point de repère pour moi. « Paris je t'aime » !

LE JAZZ : le free jazz. Je n'ai pas

tellement le temps d'en écouter mais quand je le peux je passe les disques d'Albert Ayler et d'Archie Shepp. J'aime également John Handy et le 33 t qu'il a enregistré en public à Monterey. Je pense qu'Ornette Coleman est une personnalité qui se distingue nettement du lot. Il s'impose même au-delà du jazz.

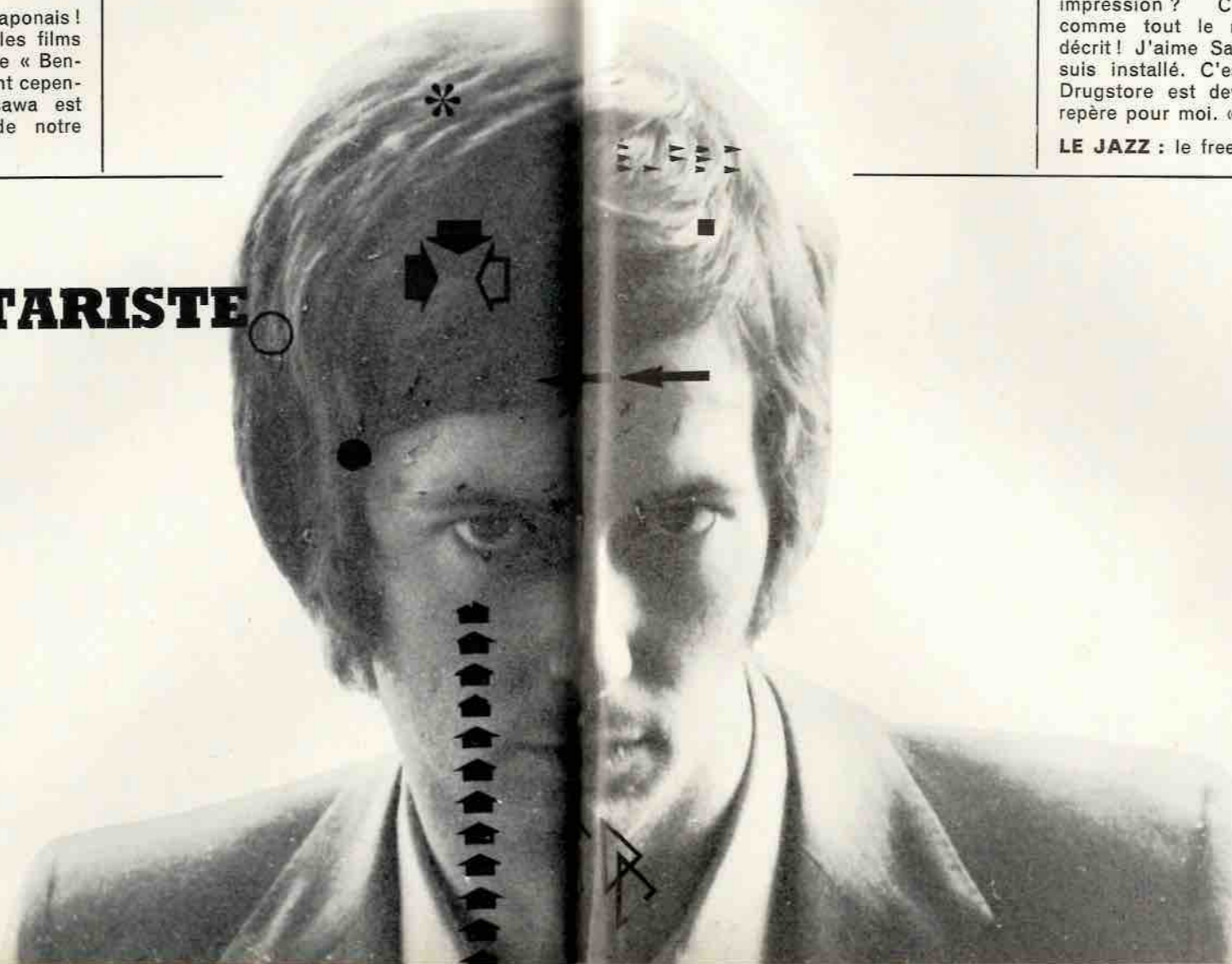
LES CREAM : bel avenir. Je place beaucoup d'espoir dans ce groupe. Plus d'espoir que dans n'importe quel autre des groupes dont j'ai jamais été membre. Des types terribles, Jack et Ginger ; tous deux ont un cœur si généreux et un tel « feeling » pour leur musique. Ça c'est la chose importante. Quand nous ne travaillons pas, nous ne sommes pas heureux.

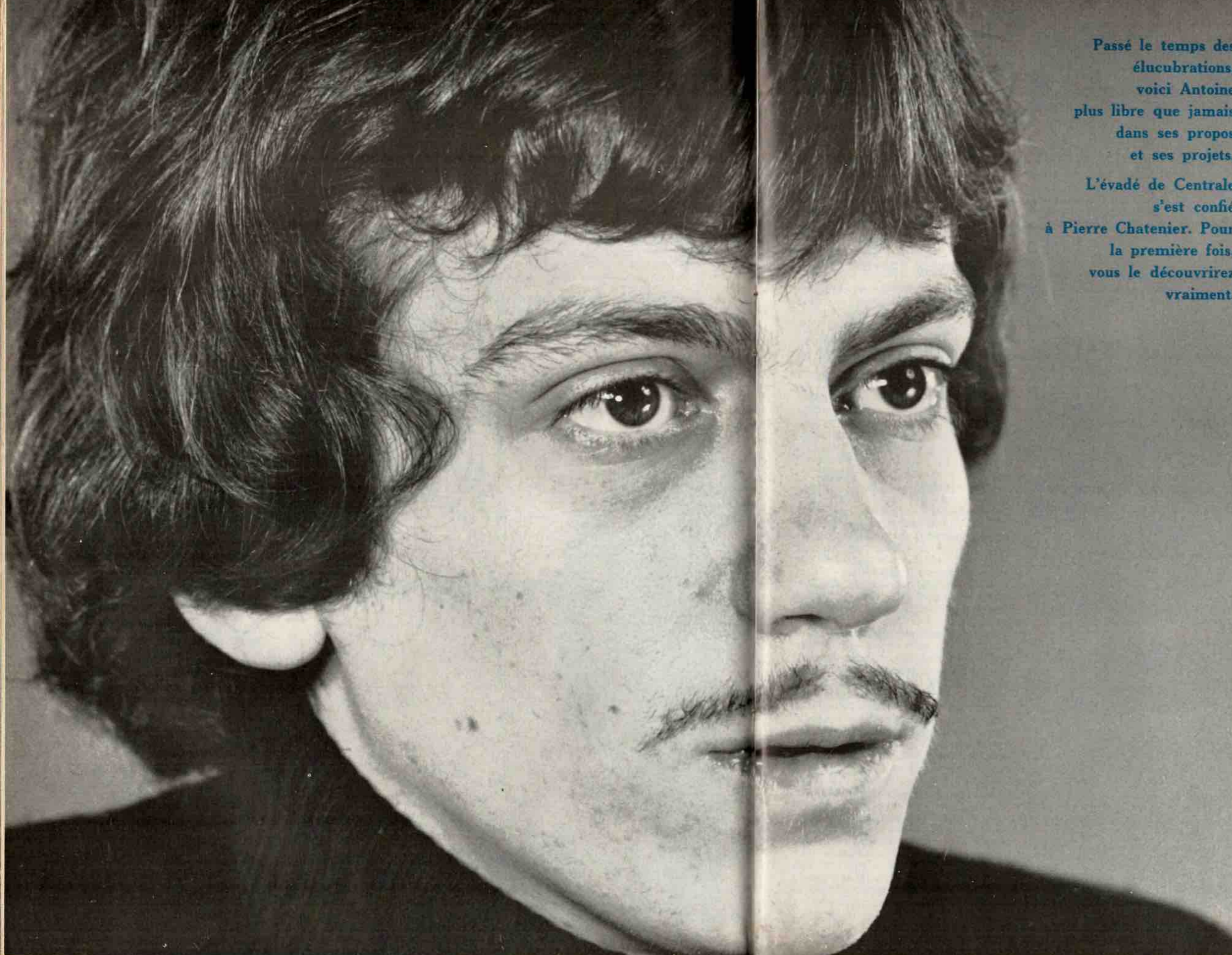
LES CLUBS POP : à Londres je vais au Bag O'Nails ou au Cromwellian. On y trouve une nourriture agréable et de très jolies filles. A Paris ? La Cage : pas terrible, mauvais disc-jockey. Ça compte beaucoup ; la qualité de la musique ne doit pas faiblir un instant.

A QUICK ONE : le 33 t des Who ? Formidable. C'est marrant mais tu m'as posé un tas de questions sur des sujets que j'aime pratiquement tous ! Je pense qu'en dehors de « Revolver », « A quick one » est le meilleur album de l'année. Les Who sont étonnants.

PHILIPPE RAULT

CE QU'EN PENSE ERIC CLAPTON, GUITARISTE DES CREAM





Passé le temps des
élucubrations,
voici Antoine
plus libre que jamais
dans ses propos
et ses projets.

L'évadé de Centrale
s'est confié
à Pierre Chatenier. Pour
la première fois,
vous le découvrirez
vraiment.

— Antoine, vous avez eu quelques problèmes avec votre dernier disque?

— Je l'ai fait dans des conditions très bizarres. Un peu parce que je voulais être seul, et parce que je ne voulais plus des directeurs artistiques que j'avais eus jusque-là. Donc, je l'ai fait tout seul, entièrement, depuis la photo de la pochette jusqu'à la prise de son. Pour la photo, j'ai mis le photographe à la place que j'allais occuper, j'ai étudié le cadrage et ensuite nous avons échangé nos places.

— Et pour le choix des chansons?

— Je ne me suis laissé influencer par personne ou presque pour les choisir et la manière de les enregistrer. J'ai dû m'occuper presque entièrement de la prise de son. Phil Wood, le directeur artistique des Moody Blues, est venu aux séances tout en n'étant pas de la maison de disques.

LE NOUVEL ANTOINE

— Êtes-vous content de votre choix définitif?

— Oui, oui! De toutes façons, maintenant, si je fais des erreurs, j'aime mieux les commettre moi-même plutôt que de faire confiance à des gens... même si ça me fait rater des occasions.

— Même si c'est leur métier?

— Même si c'est leur métier! Mais j'ai l'impression qu'il ne s'agit pas d'un métier, finalement. Prenez les preneurs de son anglais, ça c'est vraiment un métier. Mais la direction artistique, ça n'en est pas spécialement un. En fait, je crois que tout le monde, dans le « show-business », croit détenir le secret. Les éditeurs, les maisons de disques, les arrangeurs aussi, les auteurs et compositeurs, même les chanteurs croient détenir le secret. Je pense qu'il n'y a pas de secret. On joue à faire comme des grands...

— Ça, c'est une phrase qui revient sans arrêt chez vous.

— Vraiment, plus je vais, plus je crois que ce métier est une grande dinette; c'est-à-dire qu'on met ses petites assiettes, ses petits couverts... Parfois, on met très bien la table; parfois, on la met mal.

— Certaines réussites prouvent qu'il y a quand même des gens qui s'y connaissent?

— Parfois, il y a des réussites... Je peux vous citer... Sheila et Mireille

Mathieu ! Mais je crois que, même chez ces deux-là, au départ, il y avait quelque chose. Le producteur ne peut pas tout inventer.

— Vous ne croyez pas au rôle du créateur dans ce cas-là ?

— Oui, d'une certaine manière, dans le cas de Johnny Stark pour Mireille Mathieu, dans le cas de Sheila, mais je suis sûr qu'il y avait quelque chose à la base quand même. Si Mireille Mathieu n'avait pas été tellement l'archétype de ce que les gens attendaient après Edith Piaf et autres, ça n'aurait pas marché. Stark aurait pris Stella à la place de Mireille Mathieu, ça n'aurait pas marché.

— Quel est le titre que vous préférez dans votre dernier disque ?

— Ça, c'est encore une chose qui est apparue depuis cinq ans : le tube ! Maintenant, on fait un tube et tout le reste, c'est un peu du remplissage. Mais j'aime autant essayer de réussir toutes les chansons. Disons que sur dix chansons, il y en a une ou deux que je considère comme du remplissage.



— Lesquelles ?

— « Arrêtez de me parler de faire l'amour ». On avait une bonne mélodie et une idée pas mal. Mais je ne suis pas arrivé à arranger tout ça. Ou bien un truc qui s'appelle « Retour à Andersen ». C'est gentil, sans plus. En dehors de ça, j'aime à peu près tout... J'apprécie « Cannelle » parce que ça peut être un tube. Je ne sais pas exactement ce que c'est qu'un tube. Mais je ne trouve pas que « Cannelle » soit un tube qui abaisse... comme « Je dis ce que je pense », ou « Votez pour moi ». Parce que ça, vraiment... c'est l'époque où je suivais encore les conseils.

— Et vous n'aimez pas que l'on vous fasse faire un tube ?

— J'ai fait « Je dis ce que je pense » parce que j'avais besoin d'une chanson au moment de mon passage à l'Olympia. Les « Élucubrations » commençaient à baisser. On m'a presque passé commande de ce truc-là. Je sais qu'au début de l'été, j'aurais pu faire un tube, mais, déjà, j'en avais assez et j'ai refusé.

— Et cette chanson de Brassens dont on a beaucoup parlé ?

— C'est un coup raté, un coup dans l'eau. Et ce qui l'a coulée, c'est qu'à l'émission « Trente-six chandelles », j'ai fait la bêtise d'utiliser le play-back orchestre ; c'est un genre de play-back que les sonoriseurs de là-bas n'ont jamais entendu. Il y avait des cris sur la bande et j'avais demandé que la salle suive. Elle a très bien suivi. L'ambiance que j'avais essayé de recréer c'est, je ne sais pas si vous connaissez le disque de Jimmy James au Marquee-Club, quelque chose dans ce style-là. Une ambiance de club avec des voix, des

cris... et tout. Quand je suis sorti de scène j'étais très content et, en coulisses, j'ai vu des gens qui faisaient des gueules longues comme ça, qui m'ont dit : « Tu as eu du courage de rester jusqu'à la fin », Je ne comprenais pas. En fait, voilà ce qui s'était passé. Sur les écrans, il n'y avait plus de musique, il y avait ma voix ; c'était atrocement faux parce que j'ai le genre d'absence de voix qui ne permet pas de chanter sans musique... et puis les cris. Uniquement les cris, la voix et un tout petit peu de musique dans le fond. C'était catastrophique. Pourtant, c'est une chanson que j'aime et j'aime bien la manière dont je l'ai enregistrée.

PIQUER PARTOUT

— Est-ce qu'il n'y a pas dans ce disque un certain désir d'évoluer, de faire autre chose ?

— Je ne me considère pas du tout comme un chanteur de rock. Hallyday, c'est un chanteur de rock et, sur scène, il n'est à peu près pas question qu'il parle entre les chansons. Ce n'est pas du tout péjoratif parce que, pendant les chansons, il est beaucoup mieux que moi... sur scène. Moi, je voudrais en arriver à un tour de chant où il y ait deux tiers de musique et un tiers de conversation. J'ai aussi envie d'essayer toutes sortes d'accompagnements.

— Là, il y a déjà une intrusion du quatuor à cordes...

— Je trouvais que ça allait bien parce que ça fait un tel contraste avec les paroles, ou bien le style « New-Orleans » dans « Cannelle »... Et j'ai envie d'essayer la prochaine fois le style folk, c'est-à-dire une ou deux guitares et un harmonica.

— Déjà, ce dernier disque est plus proche de Bob Dylan, par exemple, que tout ce qui a été fait en France dans le genre ?

— J'aime bien parler de Dylan parce que les gens se trompent tellement sur lui ! Au départ, on l'a pris pour le folk-singer brandissant l'étendard de la révolte — paix au Vietnam and Co — et, quand il est venu à Paris, les gens attendaient ça, qu'il chante « Blowin' in the wind », « With God on our side », des trucs comme ça, et il a chanté des choses que les gens ne comprenaient pas. Je n'ai jamais été aussi heureux que ce soir-là. Pour certains, il y a d'abord Dylan folk-singer avec la guitare sèche, ensuite Dylan rock'n'roller. Je crois qu'en fait, c'est la même chose. Dylan, il était peut-être parti pour faire du rock. Il venait de son Middle-West avec juste une guitare sèche. Il a commencé comme ça, et puis, quand il en a eu la possibilité, il a agrandi son domaine et, si jamais il continue à chanter, il n'est pas impossible qu'il se mette à utiliser un quatuor à cordes, ou

des choses comme ça. Donovan, c'est à peu près la même chose. Quand je l'ai rencontré au début et qu'il avait juste sa guitare sèche, il rêvait déjà de mettre des cors anglais dans ses chansons. Moi, j'ai envie d'essayer tous les genres d'orchestrations. Par exemple, je suis allé aux Antilles passer quinze jours, le mois dernier, et j'ai découvert un truc qui a un son fantastique, les « steel drums », des tambours faits avec des bidons. On pense tout de suite que ça doit avoir un son de casserole, pas du tout ! L'ensemble peut jouer toutes les harmonies et, à la fin, on a l'impression qu'il y a un orgue ou des violons ! Si j'en ai la possibilité, je vais peut-être faire une chanson avec ça.

— Vous êtes donc partisan de tout essayer, et même de piquer, si on peut dire, un peu partout, même dans la musique classique ?

— De toutes façons, en ce qui concerne la musique de rock, il faut bien dire qu'il y a 60 % des trucs qui sont piqués à l'Amérique, même chez les Anglais. Même chez les Beatles. Le tout est d'arriver à faire quelque chose avec ce qui reste, pour que ce soit différent ou original. Les Beatles y sont arrivés. C'est énorme... Tout se crée à partir de quelque chose. Le type qui crée une statue, la crée inconsciemment avec plus ou moins en tête des sculptures qu'il a déjà vues.

JAMAIS AGRESSIF

— Allez-vous continuer à faire vos disques tout seul ?

— Oui, sauf pour les problèmes accessoires. Mais pour ce qui est de choisir les chansons que je dois faire et la manière de les enregistrer, il n'est plus question qu'on me donne des conseils. — Si je comprends bien, vous êtes complètement en désaccord avec tout ce qu'on vous a fait faire au début ?

— Je ne suis pas en désaccord. Parce que, si vous écoutez mon premier 30 cm, il y a les « Élucubrations », d'accord... Mais il y avait déjà des arrangements très folk. C'est ce que je voulais faire au départ. Ça ne m'a pas déplu d'ajouter des guitares électriques, ou de l'orgue. Mais les « Élucubrations » sans guitares électriques auraient été aussi fortes, à mon avis.

— Vous ne pensez pas aller enregistrer en Angleterre ?

— Non, parce que là-bas, les enregistrements, c'est le baigne, le socialisme. Quand j'enregistre, je n'ai pas de musiciens de séances. Là-bas, le play-back est interdit. Tout le monde en fait, mais, normalement, c'est interdit. Et une séance dure deux heures. Pas question de changer le ton d'une chanson après l'avoir faite une fois. Je préfère continuer à être un peu libre. Par exemple, pour « Cannelle », je



suis arrivé au studio avec deux couplets que j'avais écrits le matin, et je l'ai faite à la guitare, tout seul. Et puis, le pianiste qui était là s'est mis à jouer. On a trouvé ça très bien. On a « sucré » les guitares et on fait piano, basse, batteries (deux batteries). En la réécoutant, on a pensé qu'il valait mieux rajouter des guitares...

— Et ça donne une espèce de style New-Orleans.

— Vraiment, ça s'est fait sur-le-champ. En Angleterre, tout aurait dû être écrit, la partition de piano et tout ! Là, les musiciens n'avaient pas de musique.

— Certains morceaux du disque font beaucoup penser à de vieux disques de Big Bill Broonzy ou de Brownie McGee, aux vieux blues américains. Est-ce que c'est voulu ?

— Oui, avec « Je reprends la route »,

j'ai voulu faire un blues. Enfin, je crois que personne en France n'avait fait de blues comme ça.

— C'est vraiment le vieux blues, presque enregistré en 78 !

— C'est vrai. Pour l'enregistrement, il y avait trois guitares et je crois qu'on est arrivé à une couleur pas mal. C'est ce qui déplaisait souverainement à ceux qui étaient là. Parce que « Je reprends la route demain », je l'ai gravé en septembre dernier, au moment où on me disait de faire « Votez pour moi ». Ça n'a pas été un tube, mais c'est pas grave ; pour moi c'est une bonne chanson. — Je la fais sur scène maintenant. Je commence par cinq chansons à la guitare sèche... assis sur un tabouret... J'ai piqué l'idée à Dylan ou à Donovan, mais c'est comme ça que ça doit être fait, je crois. Alors qu'au

début, j'étais le type contre qui les gens hurlaient dans la salle, tomates et compagnie... Pour ma part, je ne crois pas que j'ai cherché à être agressif. Il m'est souvent arrivé de l'être, mais à titre de défense, parce que je ne pouvais pas faire autrement. Je ne sais pas si vous avez vu l'émission de télévision filmée à Narbonne. Là, c'était le summum de ce que je n'avais pas envie de faire.

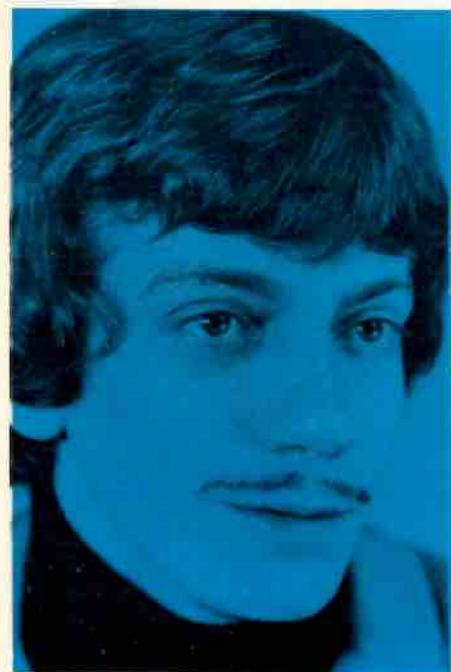
MONSIEUR OH YEAH

— Il paraît que c'est justement ce jour-là, à Narbonne, que vous avez ressenti le grand frisson du passage en scène?

— C'est plutôt ce jour-là que ça m'a cassé les pieds. Le grand frisson de la scène, ça alors, c'est un truc que je n'ai jamais ressenti. Sortir des bouffades, être la bête de scène, ce n'est pas du tout ce que je veux faire. J'ai plutôt envie d'arriver avec ma guitare, de m'asseoir, de dire « bonjour, comment ça va? », de discuter et de chanter.

— Vous n'êtes donc pas comme Hallyday qui prétend qu'entre lui et le public, le compte à régler est permanent?

— En quelque sorte, c'est une bagarre aussi... Mais je veux essayer de la faire pacifiquement. Je voudrais arriver à chanter des chansons que les gens ne connaissent pas. Parce que chanter, pour moi, c'est parler. La musique est en plus... pour faire avaler la pilule. Chanter, c'est dire des trucs que les gens écoutent, même si ça ne leur apporte rien... Ce n'est pas essayer de faire en scène la même chose qu'en disque. Quand j'étais « fan » de Hallyday il y a quelques années, j'allais l'écouter et je me disais « Tiens c'est Johnny



Hallyday qui chante le « Pénitencier », tiens je vois Hallyday, tiens je... ». Aucun rapport avec les mots de la chanson.

— C'est pour cela que maintenant, dès qu'un chanteur passe à l'Olympia et chante trois chansons nouvelles, on croit que c'est une performance.

— Ce que je trouve merveilleux, c'est d'arriver à chanter des chansons que les gens ne connaissent pas et qu'ils écoutent. Par exemple « Le prince et la princesse » est abrégée en disque. La version que je chante sur scène, avec une seule guitare au lieu de tout l'orchestre, a quatre couplets au lieu de deux. Les gens ne connaissent pas cette version. Eh bien ça marche, et dans aucun des spectacles que j'ai faits avec mon nouveau tour de chant, je n'ai senti l'hostilité durer après cette chanson-là.

— Il y a donc un changement pour vous? — Si vous voulez. Par rapport à ce que je faisais... Mais je commence seulement à faire ce dont j'avais envie depuis le début.

— Vous devenez un véritable professionnel?

— Professionnel? Je ne sais pas... Non.

— Vous croyez toujours qu'il est possible de pratiquer ce métier comme ça?...

— En amateur? Oui. J'ai vu à « Discorama » une interview fantastique d'Alain Barrière... Il parlait de moi. Il disait quelque chose comme « Antoine s'amuse? Alors pourquoi cette dépression nerveuse dès que les gens ne s'intéressent plus à lui, et tout. » D'abord, je m'étonne que ce Monsieur, qui est ingénieur, accorde de l'importance à la presse à sensation jusqu'à croire ce qu'elle dit. D'autre part, la dépression nerveuse que j'ai été censé faire, ce fut le seul moyen de me reposer et de me débarrasser de toutes mes obligations. — Je crois que c'est ce que lui a répondu Denise Glaser.

— Et puis, ça n'a aucun rapport. Simplement, pendant un an, je n'ai jamais dormi plus de trois heures par nuit.

— Mais en ce moment même, vous menez de front la chanson et vos études?

— Je ne crois pas avoir la vocation de chanteur, ou la vocation de ceci ou de cela. Je ne crois pas à la vocation. Si je devenais muet subitement, ça ne me gênerait pas. Ceci pour ne pas dire, ce qui est d'une banalité toute classique, si je n'avais plus de succès, parce que ce n'est pas encore ça qui est important. Même si, un jour, personne ne s'intéressait plus à moi, j'aurais toujours le droit de faire les disques que je veux.

— Peut-être qu'à ce moment-là votre maison de disque ne serait plus d'accord?

— D'une part, j'ai assuré assez d'argent pour les faire moi-même, d'autre part

il se crée une espèce d'attachement de la part d'une partie du public. Je sais qu'il y aura toujours des gens qui achèteront mes disques en espérant y trouver une autre chanson où je dirais « Ah! je suis comme je suis... parce que ça me plaît et vous n'avez pas besoin de me critiquer ».

— Pensez-vous avoir été, par vos cheveux longs, un symbole de l'anti-conformisme ou de la révolte?

— En fait, il y a une victoire fantastique au sujet des cheveux. On parle de mes cheveux courts maintenant, et si vous comparez avec ceux que j'avais il y a un an, et qui faisaient scandale, ils sont de la même longueur. Adamo a maintenant les cheveux plus longs que les Beatles à leur début.

— Il n'y a quand même pas que cette histoire de cheveux?

— C'est-à-dire que la chanson « Les élucubrations » a été tellement énorme! Ça a même été trop grand pour moi. Quand je l'ai faite, j'ai tout de suite su que ça serait un succès, mais je ne savais pas que ça impliquerait tellement de choses. Je suis devenu « Monsieur Oh Yeah! ». Tout a été très schématisé. Sur un million de gens qui connaissent « Les élucubrations », cent ou mille seulement connaissent les autres thèmes du disque. « Un éléphant me regarde » est une de mes meilleures chansons. Mais l'ambiance était déjà devenue tellement tordue, tellement mauvaise qu'il m'était impossible d'en faire un tube. Il était écrit que Dutronc allait apparaître. Dutronc ou un autre.

LE CIRQUE ANTOINE

— Dutronc, on l'a en quelque sorte jeté dans vos pattes? Vous êtes de la même maison de disque?

— Sur le plan maison de disque, c'est simple. C'est la revanche des professionnels sur les jeunes qui venaient de débarquer, qui avaient fait un truc énorme... Imaginez le PDG disant: « Alors, Wolfsohn, on se laisse faire par les petits jeunes? »... Mais surtout, il fallait un anti-Antoine. Quand ils ont construit quelque chose, les gens veulent le rabaisser un peu. Dutronc semble subir le même coup. « Les play boys » a été tellement énorme!

— Ne croyez-vous pas que ce succès énorme qui s'abat sur quelqu'un a tendance à le rendre insupportable, même sans qu'il s'en rende compte?

— Je ne sais pas si je suis hyperconfiant, ou si « j'ai la grosse tête » maintenant. Mais je ne crois pas l'avoir jamais eue. On l'a eue pour moi.

— Il y a eu un « cirque Antoine »?

— Oui. On m'a mis sur le dos un million de choses. On a voulu me faire assumer un standing d'idole. Évidemment, c'était amusant. Et je ne pouvais pas refuser. Il fallait que j'accepte tout ou que

j'envoie tout promener. Ce n'était pas possible.

— Maintenant que le temps a passé, que les choses ont changé, quelle a été la part du canular dans tout ça?

— Ça n'a même pas eu l'importance d'un canular. « Les élucubrations » n'ont jamais été que la douzième chanson d'un disque. Les gens ont peur quand ils ne reconnaissent pas quelque chose. Il y a cinq ans, ils ont vu apparaître un chanteur qui n'était ni un chanteur de charme, ni un chanteur à textes, ni un chanteur comique; ils ont appelé ça « yéyé ». Pour moi, ils ont cherché autre chose. Et un jour, un petit malin de journaliste a découvert que j'étais étudiant. Comme les étudiants font des canulars, je suis devenu un étudiant qui faisait un canular. Voilà!

— Vous refusez toutes les étiquettes. L'étiquette de chanteur à message ne vous convient pas, non plus?

— C'est Dylan qui dit que si vous voulez un message, vous prenez une salle des P.T.T. et vous aurez des messages. Je ne crois pas qu'on puisse arriver à changer le monde avec des chansons. — Et toutes les chansons sur la guerre?

— Je ne sais pas... C'est pour le dire, c'est tout.

— Que pensez-vous des gens « sur la route », des beatniks?

— C'est un truc qui, malheureusement, a été saboté en France. Personne n'y a rien compris... Et, l'an dernier, il y a eu toutes ces lois épouvantables... interdiction des cheveux longs, et tout. Un jour que je me promenais à six heures du matin à Juan-les-Pins, je me suis fait ramasser par les flics et ils m'ont gardé quatre heures au poste.

— Le mot beatnik a remplacé le mot voyou, blouson noir?...

— Voilà! Pour les Français, c'est exactement ça. Pour moi, le mot beatnik date d'une quinzaine d'années. Ce sont des gens comme Ginsberg, Kerouac... des livres comme « On the road », ou « Naked lunch » de Burroughs. C'est plutôt un état d'esprit qu'autre chose. Et ça n'a rien à voir avec la richesse ou le manque de richesse.

— Est-ce que maintenant, Antoine, chanteur connu, peut reprendre sa guitare et repartir sur la route?

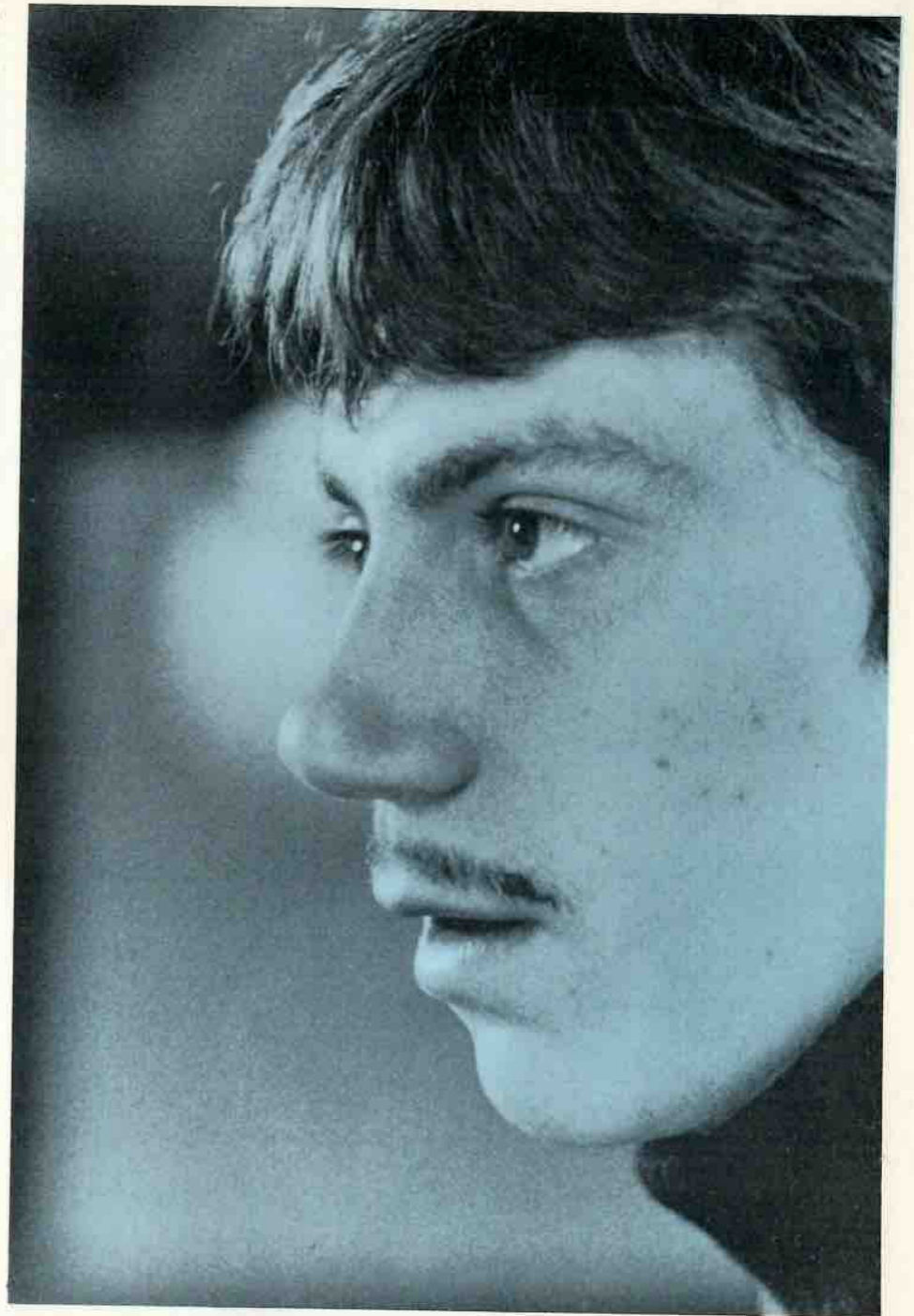
— C'est pour ça que j'ai fait cette chanson « Je reprends la route demain ». C'est un petit peu symbolique.

— Mais au sens propre?

— Ce n'est pas impossible. Je le fais actuellement sous une autre forme... Je voyage énormément.

— Est-ce que c'est pareil?

— C'est une question d'esprit surtout. Quand William Burroughs et son copain sont partis sur la route, ils étaient en auto, ils n'étaient pas à pied. Ils ont bousillé au moins six voitures pour traverser les États-Unis. Ginsberg, quand il va aux Indes, il n'y va pas en auto-stop



ou à la nage. Il prend un billet d'avion comme tout le monde.

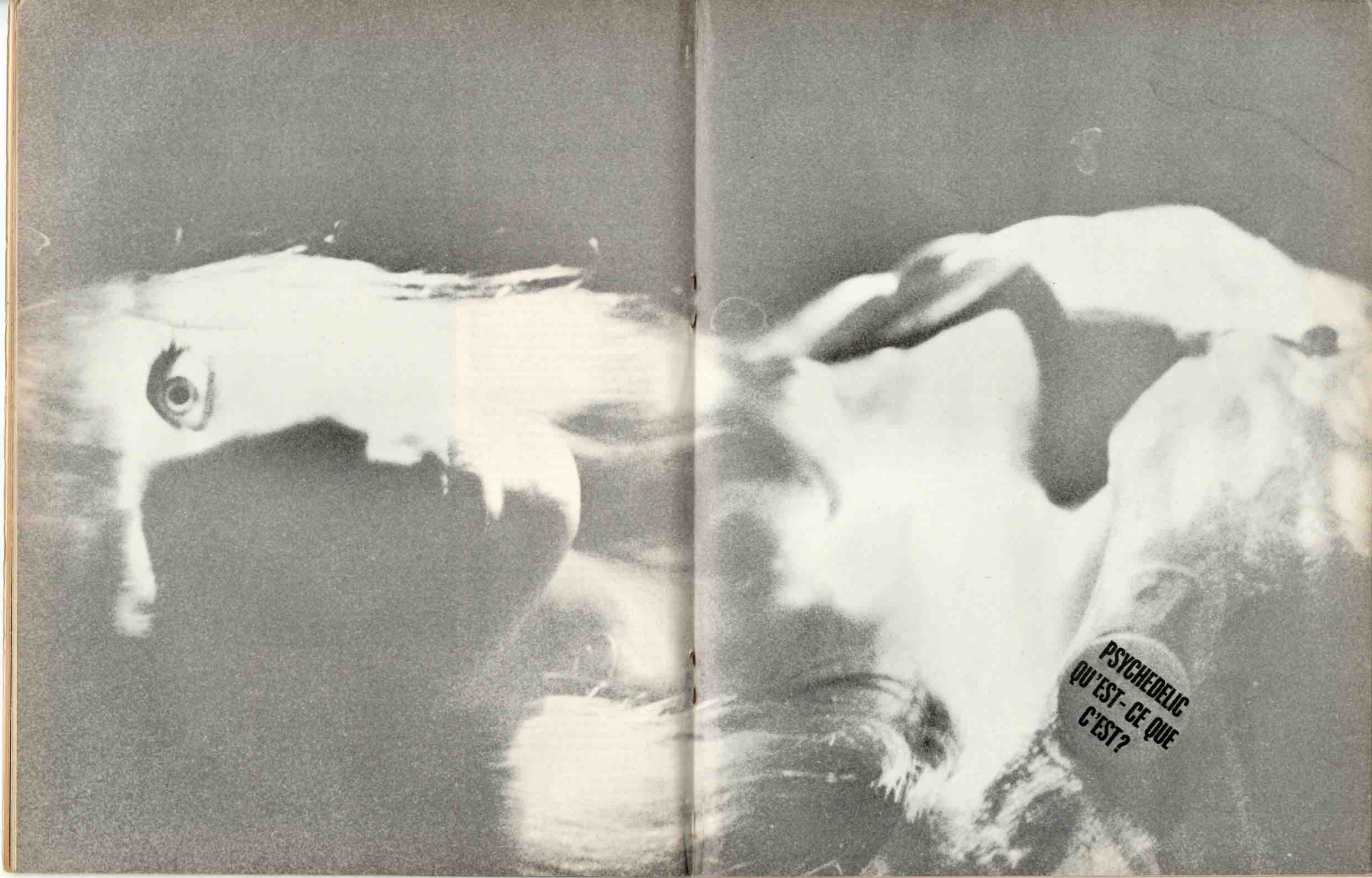
— Pensez-vous avoir quelques affinités avec Boris Vian?

— Il n'a jamais eu de contact avec la « beat generation », ni avec les gens de San Francisco, mais il avait le même genre d'esprit. Ce qui est comique chez Boris Vian est toujours un peu triste. Comme une sorte de déception. Ce sont des trucs qui font sourire, mais pas des trucs qui font rire. C'est comme ça que j'avais conçu les « Élucubrations ». Je n'ai jamais voulu que ça fasse rire.

— Mais Boris Vian a monté quelques beaux canulars?

— Boris Vian disait que les gens ne sont pas capables de reconnaître un canular quand on le leur met sous le nez. C'est très vrai. Je me suis laissé aller à monter quelques canulars à partir du moment où on croyait que je ne faisais que ça... et les gens n'ont jamais trouvé que c'étaient des canulars; par contre, ils en ont vu partout où il n'y en avait pas.

PIERRE CHATENIER.



PSYCHEDELIC
QU'EST-CE QUE
C'EST?

ALLEN GINSBERG ET LE ROCK
« ... qui gribouillèrent toute la nuit dans un rock and roll par-dessus des incantations éthérées qui, dans le matin jaune, devenaient des strophes de charabia... »
Extraits de « Howl » in « La poésie de la beat generation ». Denoël, Traduction de Jean-Jacques Lebel.

GAHR THY ROOH GRAHER !

Lorsqu'à la fin de 1965 éclata dans la presse mondiale la bombe LSD, personne n'avait encore usé du terme « psychédélique ». Seuls, Timothy Leary et quelques-uns de ses disciples pouvaient prétendre en connaître la signification exacte. Pour eux, cela voulait dire : élargissement du champ de conscience jusqu'en ses limites les plus reculées, introspection, méditation sensorielle, appréhension de ses propres structures moléculaires et cellulaires. Plus tard, cela devait conduire à des expériences métaphysiques ou célébrations. Plusieurs furent organisées à la fin de l'année dernière par la « League for Spiritual Discovery » au Village Theater, à New York. Thèmes : « La Mort de l'Esprit », « Réincarnation de Jésus-Christ », « Illumination de Bouddha ». Le mouvement conservait encore un caractère religieux et spirituel très prononcé, sans doute pour combattre le matérialisme « de l'américain way of life ».

Mais déjà, beaucoup d'adaptes songeaient à se servir de l'hallucinogène pour développer, hypersensibiliser ou sublimer leur sens artistique. Des peintres, tels Jackie Casson et Rudi Stern, des musiciens comme les Fugs, les Mothers of Invention. Puis, par extension, tout ce qui dans les manifestations de la vie, dans l'art, dans la musique obligeait le spectateur à un effort de compréhension élevé, provoquant une secousse intérieure prit le nom de psychédélique. Petit à petit, le mot se séparait de son sens originel et prenait une signification très générale. C'est alors que nombre de directeurs artistiques, d'agents de publicité à court d'imagination appliquèrent le mot à tort et à travers. Le moindre son relativement original, un petit peu de peinture fluorescente dans une toile, une divagation quelconque reçoivent maintenant cette sorte de label de garantie. La confusion risque alors d'être de plus en plus grande entre le « n'importe quoi » et l'authentique « psychédélique ».

GROOOOR GRAHHR OH-OOOOHH !

C'est bien sûr en Californie que le

mouvement a trouvé sa pleine expression. En musique surtout, et c'est cela qui nous intéresse. Les « Mothers of Invention » (disques Verve) ont su recréer l'atmosphère des grands rites païens qui firent les beaux jours de Babylone et de Carthage. J'ai eu l'occasion d'assister à l'une de leurs performances, à Los Angeles. Titre de la manifestation : GUAMBO (Great Underground Arts Masked Ball and Orgy).

Dans une salle de bal immense, de la taille d'un demi-terrain de football, se presse un bon millier de personnes, la scène est très élevée par rapport à la salle. De chaque côté, des projecteurs éclaboussent de la lumière en flashes multicolores. Des motifs op-art sont projetés sur le plafond et les musiciens. On danse partout, en soubresauts barbares, sans aucun geste ordonné, selon l'inspiration du moment et sans la moindre réserve. Le Sound Machine et The Factory précèdent les Mothers. La salle est maintenant à sa capacité maximum. Les gens sont extraordinaires. Masques savants, vêtements très colorés, invraisemblables, figures peintes, moitié noires - moitié blanches, couvertes de papillons, de fleurs, de peintures, tiaras de plumes, bijoux étincelants dans la lumière, sequins sautant sur les visages.

Lorsque les Mothers font leur entrée, cela devient du délire. C'est vraiment l'un des spectacles les plus sauvages de toute la côte Ouest. Frank Zappa porte son habituel costume à grosses fleurs. Ses acolytes sont tous aussi curieusement bigarrés et contrastent brutalement avec les costumes très stricts des cinq musiciens venus en renfort et qui lisent consciencieusement leurs partitions. Autour d'eux tourbillonnent des danseurs qui font partie du spectacle : costumes de Superman, de momie égyptienne ou (presque) pas de costume du tout. La soirée est démentielle et ne se termine que sur l'intervention de la police car le bruit de la manifestation s'entend à plusieurs rues de là.

GRAYOHH GRAH ! GRAH !

En fait, il s'agit d'intégrer à la musique de rock des éléments divers, qui en font un véritable happening : danses sauvages et incontrôlées, masques primitifs, costumes invraisemblables, situations qui se créent et se détruisent sur un rythme très rapide. La liberté d'expression atteint ici un élan extraordinaire et, pour peu qu'on entre dans le jeu, on éprouve une sensation de « ravissement » bien

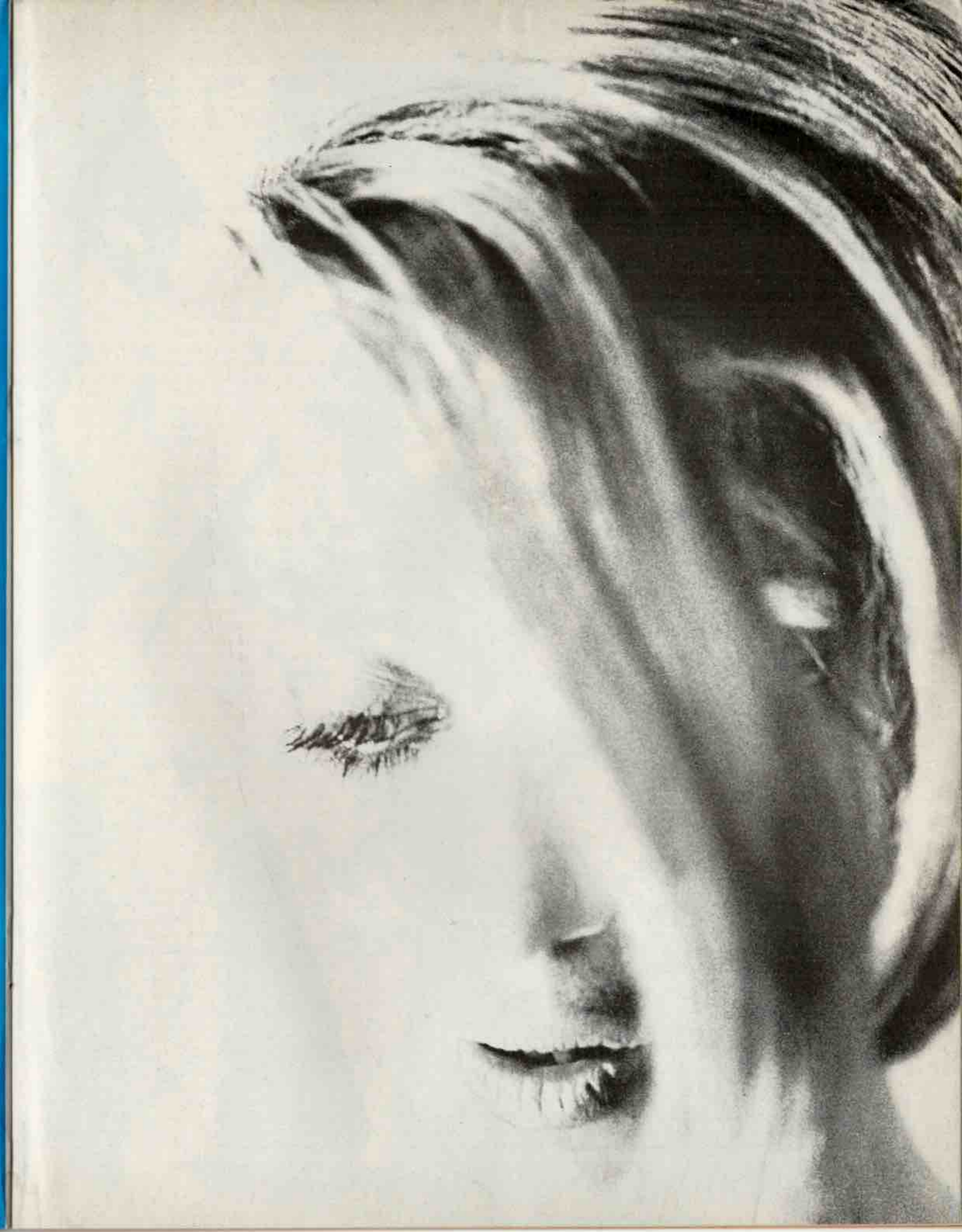
plus grande que dans n'importe quel concert de rock classique. Cette exigence de participation totale de la personne, traduit par le terme « freak out », et son superlatif « freak off », implique une grande libération et, en même temps, un certain épanouissement de la personne. Dans certains cas, la participation est obligatoire, qu'on le veuille ou non. Ainsi, à San Francisco, le plancher de l'Avalon Ballroom est monté sur ressorts. Si bien qu'il n'est jamais stable et oblige à des contorsions diverses pour garder l'équilibre. D'ailleurs, San Francisco a toujours été largement en tête pour tous les mouvements de pensée et d'action en Amérique. Allen Ginsberg est depuis longtemps un adepte de la beat-music, à plus forte raison si elle est psychédélique. Les groupes y donnent le ton pour tout l'avenir de la pop-music : « Grateful Dead », « Jefferson Airplane », le groupe qui monte le plus au Cash-Box actuellement en Amérique, « Wildflower », « Peanut Butter Conspiracy », « Big Brother and the Holding Co », « Quick Silver Messenger Service » feront bientôt parler d'eux.

GRAHHR. GRAHHHR. GRAGHHR !

New York a emboîté le pas et, avec un léger retard sur la Californie, se met à l'heure psychédélique. En tête, les Fugs (disques ESP), six individus brailleurs, hisurtes, qui hurlent les chansons et les poèmes les plus violents et les plus revendicateurs contre la Société Américaine. Au demeurant, les meilleurs hommes qui soient. Les Fugs ont engagé un combat sans merci contre la bêtise, la censure, le conformisme, l'obscurantisme, l'hypocrisie et la pudibonderie et luttent pour l'élargissement du champ de conscience et l'amour entre les hommes, ce qui est fort sympathique, même si les moyens qu'ils préconisent pour y arriver ne sont pas toujours orthodoxes.

Grâce à Evo, un véritable courant de pensée s'est créé dans l'East Village, redonnant un peu de vie à ce quartier de New York en train de mourir étouffé par l'argent des touristes : désormais, on peut y voir des boutiques psychédéliques qui offrent d'extraordinaires objets, bijoux, instruments divers exerçant une réelle fascination sur le subconscient.

Mais en Amérique, le mouvement n'était qu'un point de départ, un premier stade à atteindre pour permettre à l'homme d'envisager, d'appréhender un univers musical, artistique, littéraire nouveau, plus pur et dégagé d'un grand nombre





d'éléments culturels embarrassants. Cela prend une tournure spirituelle, quasi-religieuse, le nec plus ultra étant maintenant le « Spontaneous Sound », concert de gongs, tympanons, tams-tams, cymballes, cloches, flûtes, fifres et trompe de temple tibétain !

**GRAHHR GARR GARRAHR!
GRAHGARR! GARR!**

L'Angleterre, d'ordinaire si originale et créatrice, s'est jetée avidement sur le « psychedelic sound ». Tout de même, la surprise fut assez considérable le jour où un groupe s'avisa sur scène de briser à coups de hache des voitures et des postes de télévision ! (Toujours l'assaut contre la culture) (Toujours l'assaut...). Les « Move », « Pink Floyd », « Soft Machine », « Spontaneous Happenings », « The Coloured Raisins With the King Offie Show » s'en sont fait une spécialité. C'est « IT » qui, grâce aux galas UFO qu'il organise, assure le développement de la « Psychedelic thing » à Londres. Pour un esprit non prévenu, UFO ou Love Festival sont des assemblées bien étranges. Une cave enfumée, fleurant bon l'herbe rare, où s'entassent quelques centaines de personnes silencieuses et attentives à ce qui se passe. Dans un coin, on projette des diapositives où s'étirent, glissent, rampent se morcellent des ombres, des formes multicolores. Quelquefois, des êtres humains servent d'écran. Ailleurs, on peut revoir des films surréalistes fameux tels le « Chien Andalou » de Luis Bunuel et Salvador Dali ou les derniers films pop venus de l'Underground New-Yorkais : Mekas, Warhol. En guise d'entracte, on peut se dépenser un peu avec « The Bonzo Dog Doodah Band », un bon vieil orchestre style Chicago-1930-Al-Capone ou « Ginger Johnson » et ses tambours africains. La musique africaine est en train de devenir très à la mode à Londres (retour aux sources ?) et remplacera sûrement bientôt la musique indienne. Verra-t-on les groupes pop se mettre au tam-tam ?

Ringo Starr jouera du bongo dans le prochain LP des Beatles annoncé comme « psychedelic sound ». (A propos des Beatles, il est arrivé un incident significatif l'année dernière en Californie ; la pochette de leur LP « Yesterday and Today », diffusé seulement en Amérique, les représentait tous quatre un sourire sarcastique aux lèvres, en blouse blanche tachée de sang et tenant d'une main des quartiers de viande et de l'autre des morceaux de poupée. La pochette, très « freak out », fut jugée

de « mauvais goût » en ces temps de guerre du Vietnam et remplacée par une autre, beaucoup plus classique, identique à celle de « Penny Lane, Strawberry Fields for ever ». Curieusement, les Anglais s'aperçoivent qu'ils avaient déjà des groupes psychédéliques. Il est vrai que les Who, par exemple, ou les Small Faces ne sont pas très loin de la définition. En fait, cela va demander au spectateur ou à l'auditeur un effort de plus en plus grand pour comprendre, assimiler et aimer la musique — un recueillement d'où seront exclues les productions médiocres, ou simplement commerciales (n'est-ce pas, Messieurs les Monkees ?).

**GARR-GHRAHRR GRAHHHR!
GARR-GHRAHRR GRAHHHR!
GARR-GHRAHRR GRAHHHR!
GRAHGARR! GRAH! GREE -
THEESEE**

Et en France ? Il semble bien que la « psychedelic thing » ait connu quelques beaux jours... vers 1920 ! Surréalistes, puis dadaïstes seraient aujourd'hui rangés sous cette étiquette à Londres et à New York. Mais la France n'a pas encore connu, depuis la dernière guerre, un élan artistique comparable aux beatniks américains et au pop anglais. Les rares tentatives ont été étouffées par le mode, le snobisme (ou passées sous silence). L'année dernière, la semaine de la libre expression, les happenings de Bordeaux, tous deux œuvres de Jean-Jacques Lebel, n'ont hélas ! trouvé que peu d'échos. Et les situationnistes, à Strasbourg, ont été victimes d'une véritable conspiration du silence. Pourtant, leur réveil aurait pu secouer bien des apathies et susciter un passionnant mouvement de prise de conscience qui aurait eu le mérite immense dans la France de 1967, d'être O-ri-gi-nal. L'Amérique arrive à la fin de sa vague psychédélique. L'Angleterre est en plein dedans. La France n'attend qu'une occasion d'exploiter commercialement un mot dont elle fera une mode. « Beatnik », disparu parce que trop exploité, va-t-il céder la place à « psychédélique » ? En attendant Let's freak out ! gar ! garr ! garr ! Garaaaaah ! et non « psychodélique » comme l'affirme certain confrère mal informé. Quant aux inter-titres, ils sont extraits d'une affiche pour une pièce de théâtre de Michael McClure, intitulée « The beard » et interdite dans toute l'Amérique.

ALAIN DISTER



DIES STONIES DIE TALENT



« My mother told my father
Just before I was born
I got a boy child coming
Gonna be a rolling stone »
Muddy Waters, « Rolling Stone Blues ».

+++++

Je ne sais pas si Mme Jagger a chanté ce couplet à son mari pour lui annoncer la naissance de leur fils Michaël Philip, il n'en est pas moins vrai que le 26 juillet 1944 débutait, avec l'arrivée dans ce triste monde de Mick Jagger, l'ère des

Bill Wyman, Charlie Watts, Brian Jones, Keith Richard, Mick Jagger.



Rolling Stones, épopée en x actes et en cinq personnages, nouvelle bataille d'Hernani à l'échelle de la planète.... La légende a commencé d'une manière tout à fait ordinaire, au jardin d'enfant de la petite ville de Wilmington, dans le Kent. Deux bambins répondant au nom de Mick et Keith se contentent alors d'annoncer des rondes enfantines encore bien éloignées des accents rudes et sauvages de Bo Didley ou de Muddy Waters. Keith, vous l'avez deviné, c'est Keith Richard.

FORT EN GYM

M. Jagger, professeur d'éducation phy-

sique se souvient désormais avec nostalgie de cette époque où son rejeton grimpait avec agilité les cordes dressées pour lui aux arbres du jardin familial : « Mick aurait pu être un remarquable joueur de basket ou de cricket » note-t-il encore aujourd'hui. Mais c'était sans compter avec la personnalité et l'esprit éminemment indépendant de son fils. Mick s'intéresse à la musique, il passe des heures entières devant la radio à écouter et imiter tout ce qu'il entend ; le rhythm and blues constitue son principal intérêt, goût partagé avec un autre camarade de Bexleyheath, Dick Taylor (devenu depuis le soliste des Pretty Things). Très vite, il va abandonner les « AN! DE » paternels pour se consacrer à son unique passion musicale.

Dans l'intermédiaire, Mick a plus ou moins perdu de vue Keith ; le hasard remet en présence nos trois gaillards. Comme le jeune Richard se débrouille déjà fort bien à la guitare et qu'il voue un amour sans limite aux morceaux de Chuck Berry, on l'intègre dans la bande. Plusieurs fois par semaine, ils se réunissent chez Dick Taylor. Les parents de celui-ci supportent en effet avec plus de patience les déchainements guitaristiques et vocaux qui constituent alors le premier « sound » Rolling Stones. Il faut préciser que nos jeunes Londoniens prêchent la croisade en terre parfaitement incroyable ; nous sommes en 1960, le jazz New-Orleans bat son plein, Chris Barber cumule n° 1 après n° 1, Kenny Ball fait de même, et au milieu des sons de banjos et de trombones, il n'y a pas beaucoup de place pour le « down home blues » de Howling Wolf ou Jimmy Reed. Néanmoins, dans l'orchestre de Chris Barber, se trouve un guitariste qui supporte péniblement les « Sweet Georgia brown », « Bourbon Street Parade » et autres « Sheik of

Araby ». Alexis Korner, empruntant son répertoire à Elmore James et à tous les grands classiques du blues, va donner l'impulsion initiale au mouvement R'n'B britannique.

Un jour, Korner reçoit justement l'enregistrement d'une petite formation amateur de la banlieue sud de Londres. Très impressionné, il invite dans son club le groupe en question qui, vous vous en doutez, n'est autre que celui de Mick, Keith et Dick. Ce jour-là, il a également invité un de ses fans les plus attentifs, Brian Jones. Brian revient du Continent où, pendant près d'un an, il a traîné ses guêtres un peu partout, pratiquant tous les jobs possibles et imaginables : apprenti-boucher, camionneur, garçon de courses, j'en passe et des meilleurs. Parmi les accompagnateurs d'Alexis Korner, ils font connaissance du batteur Charlie Watts. Voilà, nos cinq Rolling Stones au complet. Pas encore tout à fait puisque j'allais oublier Ian Stewart, un pianiste ami de Brian Jones qui, pendant un an, sera de manière effective le sixième Rolling Stone. Aujourd'hui encore, il est resté fidèle au groupe, puisqu'il lui incombe la tâche ingrate, mais ô combien indispensable, de road manager.

LA VACHE ENRAGÉE

Une date à retenir : août 1962. C'est virtuellement le premier engagement du groupe. Il s'agissait ce soir-là d'accompagner Long John Baldry au Marquee Club de Wardour Street ; on ne fit guère attention à eux, mais, pour les Stones, voilà le coup de foudre ; ils sont faits pour la scène et rien désormais ne pourra les arrêter dans leur volonté de réussir. Pourtant, ils vont manger de la vache enragée !

A pareille époque, Keith, Mick et Brian s'installent dans un appartement du côté de Chelsea, le Saint-Germain-des-Prés



**A l'époque
où triomphait
Chris Barber,
des gamins anglais
se passionnent pour
le down home blues.
Avant la gloire, ils
connaîtront
la famine...**



londonien, et ils vivent là plusieurs mois de misère, souvent même, le mot n'est pas trop fort, de famine. Sans engagement, ils subsistent avec quelques shillings par semaine; le menu, matin, midi et soir, la semaine comme le dimanche, est identique: « fish and chips »! Brian, pour éviter de dépenser les quelques pennies qui leur restent, passe des journées entières au lit; Mick est encore étudiant à l'école des Sciences Économiques; c'est la mère de Keith qui prend soin d'eux en leur fournissant des victuailles et en faisant leur lessive.

Les choses vont un peu mieux le jour

où le Jazz News publie une liste des divers groupes de rhythm and blues — ils n'étaient guère nombreux à l'époque — avec leur numéro de téléphone. Ian Stewart a tout simplement donné le numéro de son bureau aux Imperial Chemical Industries. Naturellement, ses supérieurs apprécient peu lorsque les coups de fils commencent à pleuvoir concernant un groupe de R'n'B! Giorgio Gomelsky les engage bientôt pour jouer le dimanche soir à l'Hôtel de la Gare de Richmond. C'est à cette époque que Dick Taylor quitte les Stones. Après de nombreuses auditions, Bill Wyman devient le bass guitarist, formant ainsi

Charlie Watts, Brian Jones, Mick Jagger.



l'équipe définitive des Rolling Stones. Après quelques temps au Station Hotel, les gens commencent à affluer à un tel point que l'on est obligé de présenter le groupe au Crawdaddy, un club plus vaste situé à 500 m de là au milieu du stade municipal de Richmond. Cet endroit restera fameux dans l'histoire du rhythm and blues anglo-saxon puisque c'est au Crawdaddy que les Yardbirds et Eric Clapton firent également leurs débuts et que, jusqu'il y a deux ans, le National Jazz Festival se déroulait au mois d'août.

La popularité des Stones parvient aux oreilles d'un jeune publiciste de 19 ans, Andrew Oldham, qui entraîne un de ses amis, Eric Easton, au Crawdaddy. Celui-ci les engage, le premier enregistrement a lieu quelques jours plus tard. Il s'agit du « Come on » de Chuck Berry. Le succès n'est pas foudroyant mais le disque monte quand même jusqu'à la 30^e position dans les charts.

JE VEUX ÊTRE TON JULES

Nous sommes en fin 1963; Les Beatles et le Liverpool Sound tiennent le haut du pavé. Cependant, la renommée des Stones attire les Beatles à Richmond; pour eux c'est une révélation. Aussitôt, ils leur proposent une de leurs dernières compositions, « I wanna be your man ». Avec le battage dans la presse, la télévision qui révèle à des millions de téléspectateurs effrayés les têtes incroyables de Mick Jagger et de ses acolytes, mais aussi parce que leur musique est sauvage et jeune, les Stones font un malheur. « I wanna be your man » atteint le Top Ten.

Faisant suite au hit des Beatles, paraît en janvier 1964 un 45 t comportant « You'd better move on », « Poison Ivy », « Money » et « Bye Bye Johnny ». D'après la sélection de cet EP, il semble

**Les Rolling Stones?
Oh! Shoking!
Mal peignés, grossiers,
débraillés!**



que les Stones se laissent influencer par le « Liverpool Sound », mais, comme pour prouver leur attachement au blues et à la musique noire en général, sortent peu après un LP et un simple, « Not fade away », qui constituent un magnifique coup de chapeau à Slim Harpo, Jimmy Reed, Rufus Thomas, Muddy Waters et Bo Diddley. C'est avec ce dernier et les Everly Brothers que les Stones effectuent une triomphale tournée au Printemps 64. Et, plus ils deviennent populaires auprès des teenagers, plus ils sont haïs des parents. Les adultes britanniques supportent en souriant les Beatles: ils sont tellement mignons, aren't they, dear? et puis ils écrivent de jolies mélodies; et puis ils ont chanté devant Elisabeth et devant la Reine Mère; et puis, et puis....

Les Rolling Stones? Oh! no. Shocking. Absolutely disgusting!!!!

Dans la psychologie de l'Anglais moyen, les Beatles sont les gentils et les Stones incarnent les méchants. Partout où Mick, Keith, Brian, Bill et Charlie passent, c'est l'émeute. Les Beatles aussi, vous me direz, mais le public des Stones est à l'image de ses idoles, mal peigné, débraillé, grossier souvent; en un mot, on va à un concert des Beatles en complet-veston et à un concert des Stones en jeans et sans cravate. D'ailleurs, cette décontraction vestimentaire, les Stones en ont fait un de leurs atouts en scène; ils arrivent habillés n'importe comment: T-shirts, lewis, foulards de soie, vestes aux couleurs vives, ça crie, ça hurle, comme la musique!

En plus de cette attitude sur la scène, les Rolling Stones prennent une position sociale qui soulève le tollé général des plus de quarante ans. On fait d'abord courir le bruit qu'ils ne se lavent jamais.



Cette rumeur s'amplifie à un tel point que Mick est obligé de convoquer les journalistes en conférence de presse afin de démentir ces médisances de concierge.

Plusieurs scandales viennent apporter de l'eau au moulin des mécontents et des imbéciles : ils se font refouler de certains night-clubs et restaurants parce qu'ils n'arborent pas de cravates ; on évalue déjà au nombre de sept les enfants illégitimes dont Brian serait l'auteur ; on les taxe d'invertis ; à Slough, à une quarantaine de km de Londres, on les accuse de vouloir corrompre leur jeune auditoire parce que, tandis qu'ils chantent « I just wanna make love to you », un des artistes qui vient de

terminer son numéro, et qui d'ailleurs n'a rien à voir avec eux, se présente sur les planches dans le plus simple appareil. Lorsqu'ils apparaissent à l'émission « Juke-Box Jury », ils se contentent de répondre aux questions qu'on leur pose par des grognements inintelligibles.

AVEC LES CHIMPANZÉS

Tous ces faits concourent à former autour des Stones une image de jeunes voyous qui les précède aux États-Unis et se trouve être la principale cause de l'échec de leur première tournée là-bas. Dans la majorité des États, en dehors de New York, les maires interdisent à leurs concitoyens de se rendre au spectacle des Stones, les parents enferment leurs

gosses et les cinq jeunes musiciens sont étroitement surveillés par la police. Du côté des artistes, on les boycotte systématiquement : lors du « Hollywood Palace » show, Dean Martin, chargé d'introduire le groupe, s'adresse au public en le suppliant de ne pas le laisser seul avec ces monstres ! A San Antonio, Texas, on les fait passer dans un spectacle de cirque entre les chimpanzés et les clowns ! Cependant, quelques sommités du show-business américain s'intéressent à eux. Phil Spector, le génial producteur des Righteous Brothers et de Ike et Tina Turner, entre autres. Il avait assisté à Londres à l'enregistrement de « Not fade away » en compagnie de Gene Pitney ; il avait même signé le « B side », « Little by little », avec Mick ; en remerciement les Stones lui avaient dédié une plage de leur LP : « Like Uncle Phil and Uncle Gene ». De retour dans son pays, il s'était montré l'un des plus fidèles défenseurs des jeunes anglais.

En définitive, le bilan de la tournée n'est pas totalement négatif : ils viennent de défricher un terrain tout neuf, et qui plus est, ils ont fait découvrir aux teenagers américains la musique noire et le blues. Car avant l'arrivée des groupes anglais, et des Stones tout particulièrement, le blues et le rhythm and blues ne dépassaient jamais le cadre de l'auditoire de couleur ; aux États-Unis, il existe des stations radio pour les Blancs et des stations radio pour les Noirs. Dans une certaine mesure, Mick, Keith, Brian, Bill et Charlie ont détruit un des aspects de la ségrégation des gens de couleur Outre-Atlantique ; ou pour être plus juste ils ont vaincu une ignorance. Grâce à eux, on a vu des artistes noirs enfin prendre la place qu'ils méritaient dans le hit-parade national. Et Muddy Waters en prenait bien conscience lorsqu'il affirmait que les Stones sont



Keith Richard, Mick Jagger, Brian Jones.

ses fils spirituels ; de même pour Louis Armstrong qui déclarait un jour que leur musique était bourrée de swing. Après leur retour en Europe c'est l'enregistrement de « It's all over now » qui flirte avec la première place, alors occupée par les Beatles et « A hard day's night », mais ne l'atteint pas. Cependant, l'Europe les attend et quand je dis l'Europe, j'entends surtout la France.

VITRINES CASSÉES

A l'Olympia, le 25 octobre 1964, c'est l'émeute. Des flics partout. Les « rockers » ont envahi la salle et les vedettes yé-yés présentes se font à moitié écharper, Dick Rivers le premier. Après la fin du spectacle, une rafle générale embarque des centaines de jeunes au poste. Coquatrix compte ses vitrines cassées. Et pourtant, les Stones viennent de conquérir en un soir l'enthousiasme des teenagers français, ceux-là qui ont repris avec eux en chœur « Carol » et qui désormais les auront choisis comme vedettes anglaises N° 1 dans notre pays avant les Beatles, ce qui n'est pas peu dire...

Décembre 1964 : « Little red rooster », N° 2, mais toujours pas N° 1. Brian Jones me déclare : « C'est tellement marrant de voir un vieux standard de Willie Dixon comme best seller. Mais c'est la dernière fois que nous adoptons un classique du blues comme 45 t ». Et, en effet, le hit suivant c'est « The last time », un original de Mick et Keith, les deux compositeurs attirés du groupe. Une page est tournée dans l'histoire des Rolling Stones. Beaucoup leur reprocheront d'avoir trahi la cause du blues, mais il faut comprendre que cette évolution était nécessaire, voire indispensable, dans le domaine mouvant et instable de la pop music.

La deuxième époque commence ; ce qui la caractérise désormais, c'est la recherche de nouvelles sonorités et de nouvelles idées musicales : première expérimentation de la fuzz-box dans « Satisfaction », du sitar dans « Paint it black », des effets psychédéluc dans « Have you seen your mother, baby, standing in the shadow ».

Depuis trois ans, Mick et Keith ont confirmé leur talent de compositeur, créant à la fois tous leurs hits et travaillant aussi pour les noms les plus célèbres : Gene Pitney, Marianne Faithfull, Chris Farlowe !... Et l'album « Aftermath » est à mon sens l'un des plus originaux de l'année dernière, avec « Revolver ».

Les Rolling Stones seront ce mois-ci, le 11 avril, à l'Olympia, et je ne saurais trop vous recommander d'aller les voir, tant en scène ils sont restés les jeunes tigres de leur début, sauvages et dynamiques étant les deux expressions qui conviennent le mieux à leurs performances. PHILIPPE RAULT

**Dean Martin supplie
le public de ne pas le laisser seul
avec ces monstres !
On les fait passer entre
les chimpanzés et les clowns !**





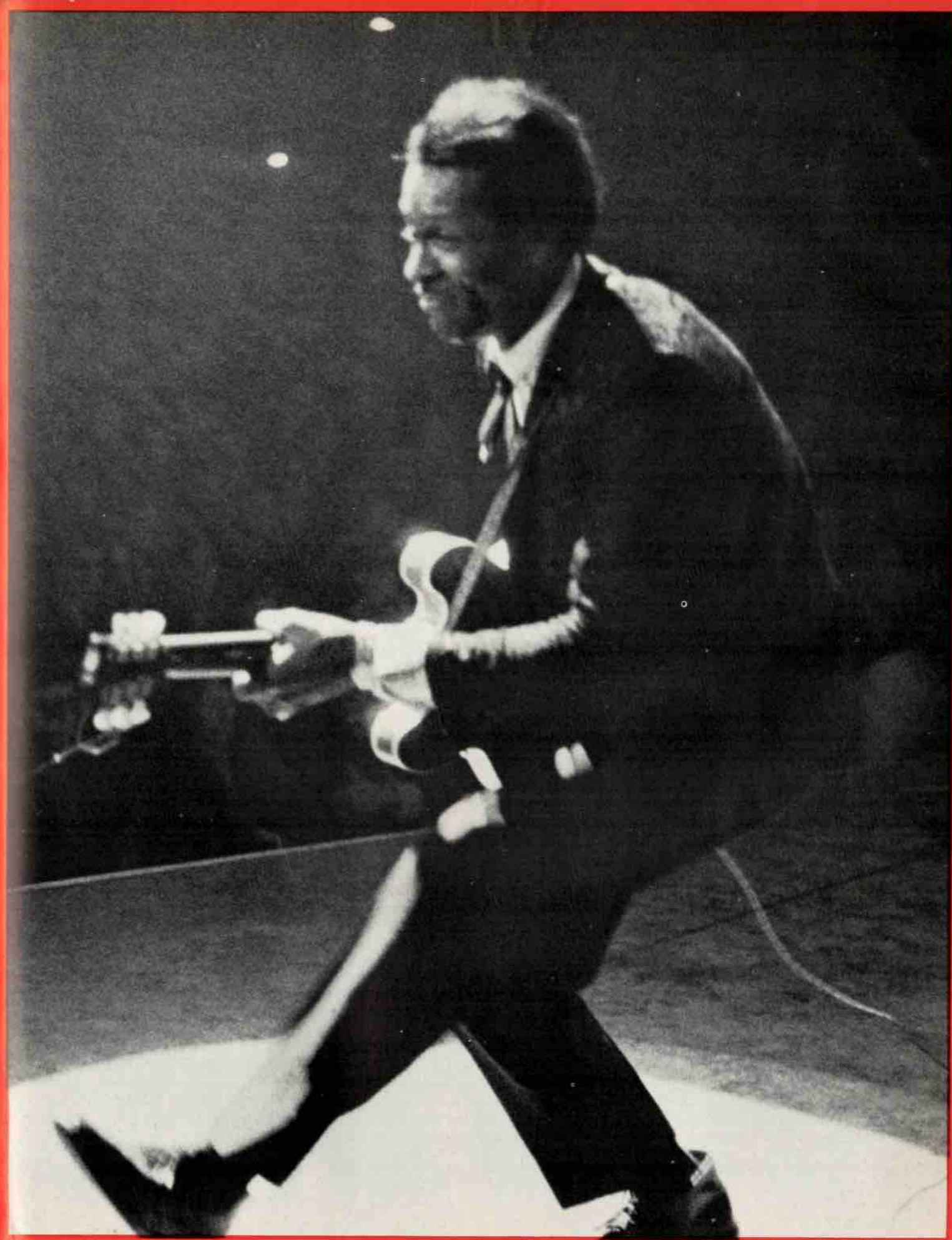
Une fois de plus, Chuck « Crazy Legs » Berry a triomphé !

CHUCK EN RETOUR

Nous revoici à l'Olympia : 21 février, 21 heures. Ce soir, un autre grand de l'épopée du rock se produit dans le cadre des Musicoramas d'Europe 1. Il s'agit de Chuck « Crazy Legs » Berry qui n'en est plus à son premier passage sur la scène de ce music-hall parisien. La salle n'est pas complètement pleine, peut-être parce que Chuck a fait trop de clubs parisiens lors de sa dernière venue en France l'an dernier, peut-être aussi parce qu'il n'a pas produit de nouveau « tube » depuis.

Le rideau se lève sur les Rockers, un bon groupe français habituellement composé de six musiciens. Aujourd'hui Jacques, leur chanteur-soliste, est assisté d'un second vocaliste et Jean,

leur saxophoniste, de trois cuivres ; ils sont dix au total. Le résultat me déçoit : on les entend mal, les trois chansons qu'ils ont choisies se ressemblent trop et le tempo varie peu. Je retiens pourtant « You don't know like I know », de Sam & Dave, dont ils font d'ailleurs une meilleure version en club. Les Rhythm Checkers, en vestes rayées, prennent le relais, très applaudis dès leur apparition. C'est une formation de rock 'n' roll classique avec un chanteur, trois guitaristes et un batteur. Bien que très fort, le chanteur remue beaucoup et rappelle par moments dans ses manières Screaming Lord Sutch. La salle rythme des mains « Long tall sally » tandis que le leader s'agenouille et enlève sa veste



pour interpréter à la façon de Little Richard un terrible « Kansas city ». Le public reprend ses « Hey, hey, hey ». Suit « Land of thousand dances », morceau qui chauffe lorsqu'il est bien fait! c'est le cas ici. Notre ami Cyril Azzam est accompagné par les Ci-Devant et un mystérieux pianiste caché par le rideau qui n'est autre que... Michel Polnareff; ses solos s'avèrent très « Lee Lewissiens ». Vêtu d'un élégant costume sombre, Cyril fait très play-boy. Il chante quatre classiques : « Kansas city », « Bama lama bama loo », « Hound dog » et « Lucille ». On applaudit bien fort ce garçon dont on va certainement beaucoup parler d'ici peu : il est capable de chanter aussi bien du rock que du rhythm'n'blues ou de la variété.

Le rideau se referme quelques instants et des cris de joie précèdent l'arrivée d'un nouveau groupe anglais, les Kinetics. Le public les siffle déjà. Le chanteur fait très efféminé (sans avoir l'air d'un pantin) et il est mal soutenu vocalement dans « Heatwave »; l'accompagnement sonne creux. Pourtant, ils se rachètent à mes yeux avec le « Hey Joe » de Jimi Hendrix, tandis que le public continue de siffler la « poupée » qui se dandine au premier plan. Finalement, ils se retirent... Les spectateurs entonnent leur célèbre hymne, « Let's go » alors que les Canadiens arrivent sur l'air de « Reach out I'll be there ». Le vocaliste éprouve des difficultés à monter la gamme. Les contorsions du chanteur me font penser aux vieilles comédies musicales de Fred Astaire. Le public reste indifférent à leur numéro. Dave Dee, Dozy, Beaky, Mick and Tich terminent la première partie en démarrant sur « Hold tight ». Leur tenue de scène est vraiment dans le vent : chemises de soie brillantes et pantalons multicolores. « Save me » est propre, carré, bien fait et le jeu de scène du chanteur assez sensuel. Ils font la conquête des pionniers avec « Hideaway ». Le soliste joue de la mandoline électrique dans « Bend it ». J'ai l'impression d'entendre leurs disques. Bravo, Messieurs D. D., D., B., M. & T. Vous nous avez prouvé que même des puristes pouvaient apprécier un groupe anglais s'il a du talent. L'entracte dure. Chuck Berry est réclamé. Quelques notes de guitare sortent de derrière le rideau, le public est en haleine. Voici Chuck. Il débute seul à la guitare. « Olé, olé » crie-t-il, « Johnny be good » chante-t-il faisant déjà sa danse du canard (« duck walk »). Chuck est entouré d'un bassiste, d'un organiste et d'un batteur. Il s'agit en fait des Canadiens que nous avons vus un peu plus tôt. La salle reprend en chœur son succès. Il paraît satisfait d'être de retour parmi nous, sourit et enchaîne avec « Ring, ring goes the

bell... » ou « School days », si vous préférez. Tout en se tortillant, il communique sa bonne humeur à l'assistance. Il ne sait plus où aller, semble chercher quelque chose, vérifier la justesse des notes qui sortent de son amplificateur. C'est « No particular place to go ». Puis il est entouré d'un faisceau de lumière. Long solo, il a trouvé ce qu'il cherchait, « Memphis Tennessee », c'est là qu'il va aller. Malheureusement, l'une des cordes de sa guitare casse; tant pis, Chuck continue plus relax que jamais et lance sa corde dans la salle. Arrivé au bout de « Memphis Tennessee », il ouvre grand la bouche, remue la tête et explique en anglais qu'il a cassé une corde. Tandis qu'il s'enfonce dans les coulisses pour la changer, l'orchestre interprète un morceau instrumental. Ces Canadiens, sans Chuck, sont légers! Et hop, Crazy Legs est de nouveau sur scène. On dirait qu'il est venu s'amuser et nous communiquer sa joie de vivre. Voilà « Reeling and rocking ». Il n'a plus besoin de chanter : Le public entonne à sa place les paroles de « Sweet little sixteen » que Chuck rythme du pied. « Chut, chut, chut » demande-t-il; puis c'est « Wee wee hours ». Il semble brusquement électrocuté, se convulsionne en sortant des notes magnifiques de son instrument. « Olé, olé », passons à « Rock'n'roll music » qu'il transforme à sa guise, modifiant souvent les paroles, changeant le rythme suivant son humeur : il accélère, ralentit, accélère de nouveau... Tandis que les flashes des photographes l'assiègent, que certains spectateurs jerkent dans les allées, Chuck chante « Maybellene ». L'ambiance devient terrible! « Bonsoir Messieurs, bonsoir Mesdames », lance-t-il, désespéré, sur un air de blues qu'il improvise. Il fait tourner sa guitare autour de son corps. « Go, Johnny, go », il mime un départ, revient : « Que voulez-vous? ». Ah oui, il a oublié quelque chose, « Roll over Beethoven », il lève la jambe droite, écarte les jambes, avance, recule de long en large. Les solos ne viennent plus au même moment, il joue avec sa musique, se retire alors que la salle continue de le réclamer. Tout comme Little Richard il y a quelques mois, Chuck a su triompher en donnant à ses admirateurs ce qu'ils voulaient. Je bondis vers sa loge, envahie. Kiki Chauvières, qui l'a fait venir en France, me propose de l'interviewer à son hôtel quelques minutes plus tard. Chuck est encore en sueur. Il s'éponge plusieurs fois le visage : « Décidément, j'adore les Français! », confirme-t-il. « Ma tournée européenne a été fantastique. J'espère qu'il en sera de même dans les pays scandinaves où elle va s'achever. » Il me tend un journal anglais : « Regarde, Jacques, dimanche dernier au Saville Theatre, les specta-

teurs ont envahi la scène. Les organisateurs ont dû interrompre le spectacle. Résultat : les rockers furieux ont cassé plusieurs fauteuils... ». Je lui demande alors ce qu'il a fait depuis un an.

— Je me suis occupé surtout de mon parc d'attractions, « the Berry Park », dont je veux faire un nouveau « Disneyland ». Toutes sortes de sports s'y pratiquent. Maintenant, nous avons un lac, une piscine, des courts de tennis... D'autre part, j'ai fait plusieurs galas au Canada, à la Jamaïque et aux États-Unis, surtout dans les collèges, ce qui est courant chez nous. Je viens d'enregistrer un nouvel L.P. et deux simples chez Mercury : j'espère que parmi ceux-ci figurera un nouveau « Sweet little sixteen », quoique je n'accorde pas une importance excessive aux listes de bestsellers.

— Chuck, quels sont actuellement tes artistes préférés?

— ... Joe Turner, Louis Jordan, le regretté Nat « King » Cole, les Everly Brothers. Je connais peu les nouveaux groupes, mais j'ai beaucoup d'admiration pour les Beatles qui ont relancé le rock'n'roll, il y a déjà quatre ans, en enregistrant des vieux morceaux de Little Richard, Buddy Holly, Carl Perkins et moi-même; ils ont apporté beaucoup à notre musique avec des créations telles que « I want to hold your hand » ou « I saw her standing there ».

— Et les Français?

— Je connais Eddy Mitchell qui a largement contribué à la promotion de mes disques dans votre pays, Ronnie Bird qui était en tournée avec moi l'an dernier et Sylvie Vartan que j'ai rencontrée à New York. Ils sont tous les trois très sympathiques.

Je demande ensuite à Chuck ce qu'il pense des deux tendances actuelles de la pop music aux États-Unis : le folk-song et le « psychedelic sound ».

— J'aime le folk en général, sans avoir pour cela d'artiste préféré en particulier; quant au « psychedelic », cela n'a rien de neuf. Que serait la musique sans ça? — Dis-moi qui t'accompagne habituellement?

— Mon « combo » se compose de Johnny Johnson au piano, Hebbly Hardy à la batterie, Forest Fierion à la basse et Quincy Earlow au saxophone. Ce soir, j'avais avec moi un groupe canadien résidant en Angleterre qui m'a suivi dans toute ma tournée européenne.

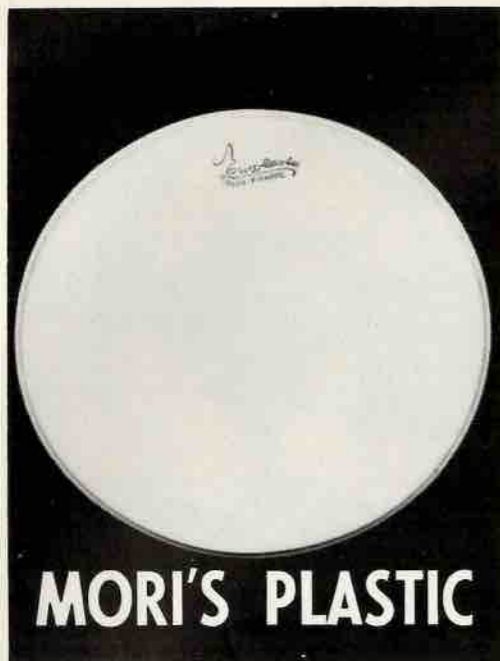
Avant de nous séparer, Chuck me dit qu'il espère revenir bientôt en France pour se produire en province, qu'il souhaite chanter encore bien longtemps cette musique qu'est le rock, désormais entré dans les mœurs au même titre que le New Orleans ou le Jazz Moderne. Nous formulons le même souhait, cher Chuck.

JACQUES BARSAMIAN



BUFFET
Champion
PARIS

18, 20, Passage du Grand Carri
PARIS-2^e - GUT. 88-77 et 78



MORI'S PLASTIC

TOUS DIAMÈTRES CAISSE CLAIRE
BATTE 30 F - Timbre 24 F **MODEL**

LA LUTHERIE MODERNE

14, Rue de DOUAI, PARIS (9^e) Tél. : 744-73-21

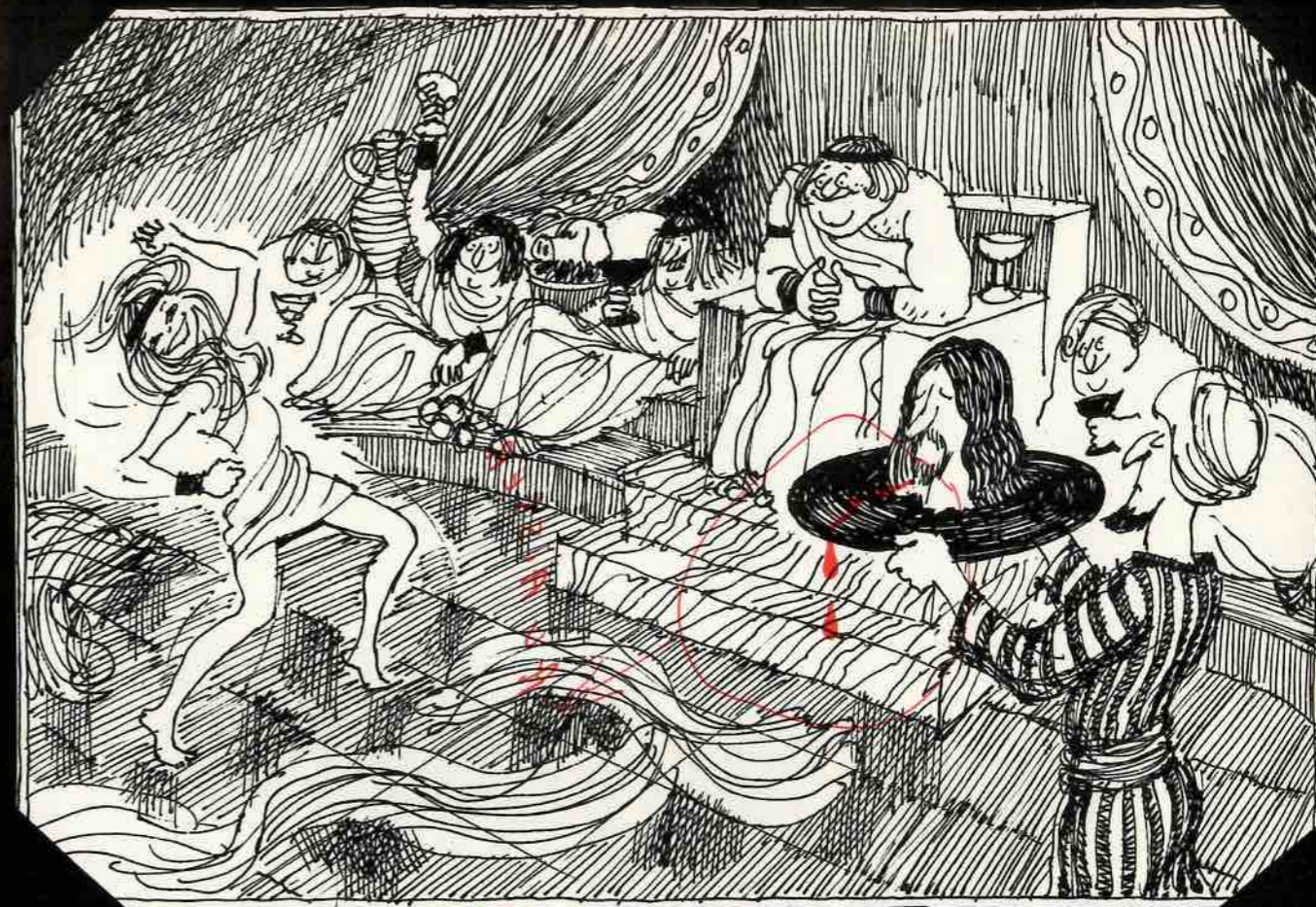
ROCK AND FOLK

au discobole

HURRAH!
MAINTENANT
MES DISQUES
JE LES ACHÈTE
TOUS
AU DISCOBOLE
ILS LES ONT
TOUS !

ORGUES - ELECTROPHONES
DISQUES - INSTRUMENTS

GALERIE DES MARCHANDS - COUR DU HAVRE
GARE S' LAZARE PARIS 8^e - TEL. EUR. 41-43



LE TUBE AULNAY-SOUS-BOIS

Avenue Jeanne-d'Arc - Près de la Gare

Tél : 829-60-81

S.N.C.F. :
Gare du Nord

offre aux
lecteurs de
Rock & Folk :



**UNE ENTRÉE
A DEMI-TARIF**
pour un samedi soir

AU TUBE

valable en Avril
ou en Mai 1967
(sur présentation de ce bon)

L'OMNIBUS

Gare de Colombes

offre aux
lecteurs de
Rock & Folk :



UNE
ENTRÉE GRATUITE

A L'OMNIBUS

valable
un vendredi
en soirée

VINCE TAYLOR,

et les meilleures formations

jerk disponibles pour

GALAS, SOIRÉES, CLUBS, etc...

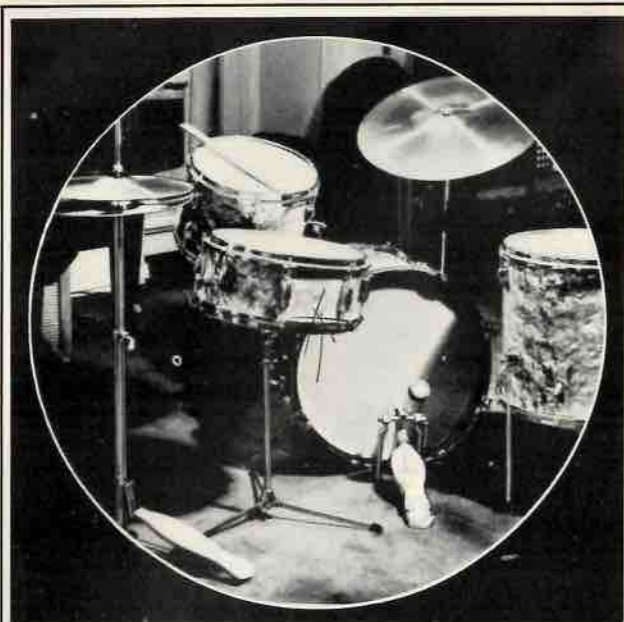
Se renseigner auprès de :
JACQUES BARSAMIAN

93, avenue de la République, Montrouge-92 - ALE 28-43

**LE
TOURNE-IDOLE**

SALOMÉ FUT OBLIGÉE DE DANSER, DEVANT HÉRODE POUR OBTENIR LA TÊTE DE JEAN-BAPTISTE
EN **TOURNE-IDOLE** ... MAIS VOUS, IL VOUS SUFFIT D'ENVOYER 3 TIMBRES À **BAGNAGNA**
POUR RECEVOIR EN **TOURNE-IDOLE** LA TÊTE DE L'IDOLE QUE VOUS NE POUVEZ PAS
BLAIRER ... VOUS POURREZ LA FAIRE TOURNER, PENDANT DES HEURES SUR VOTRE
ELECTROPHONE EN CRACHANT DESSUS RÉGULIÈREMENT ... CHIC, CHIC ! MERCI **BAGNAGNA!**





**les
plus vendues
aux
U.S.A.**

batteries PEARL

importation directe du japon.
maintenant disponibles en france
rapport prix/qualité inégalé.

batterie complète 1392F (cymbales en sus)
peau plastique
garantie totale • crédit longue durée

en vous recommandant de la revue, documentation
complète et gratuite sur simple demande.

g. becker 54, rue des petites écuries, paris 10^e - tél. : 770.17.18
a. le meur 94, rue bernardin de st pierre. 76-le havre - tél. : 42.50.54

CLUBS ROCK & FOLK

LES CLUBS DE PARIS

GOLF DROUOT. 2, rue Drouot. Métro : Richelieu-Drouot. Ouvert tous les jours sauf le mardi de 15 h à 19 h et en soirée le vendredi et le samedi de 21 h à 2 h. Entrée : 4 F (week-end : 8 F). Animateur : Henri Leproux.

Le Golf Drouot, le plus vieux club de jeunes de Paris, demeure l'un des plus populaires et sa fréquentation est en augmentation par rapport aux années précédentes. Tous les vendredis soirs le célèbre « Tremplin » permet aux groupes amateurs de se rôder et de se faire connaître. Les meilleurs groupes sont engagés pour un week-end complet. Tous les samedis soirs et les dimanches après-midi deux excellents groupes se relaient pour faire danser.

LA LOCOMOTIVE. 90, bd de Clichy (Hall du cinéma Moulin-Rouge). Ouvert samedi de 15 h à 18 h 30 (entrée : 5 F) et de 21 h à 5 h 30. Dimanche de 15 h à 20 h (entrée : 10 F). Animateur : Kiki Chauvières. La Locomotive demeure le plus grand club d'Europe et sa réputation s'étend aussi bien à Paris qu'en province et à l'étranger. Les orchestres que vous pouvez applaudir sont de très grande qualité et désormais, environ une fois par mois (un samedi soir), vous pourrez assister vers 2 h du matin à la projection d'un western.

WEEK-END-CLUB. 20 bis, rue de la Gaîté. Métro : Edgar-Quinet et Gaîté. Ouvert samedi de 15 h à 19 h (entrée : 5 F) et de 21 h à l'aube (entrée : 10 F). Dimanche de 15 h à 19 h (entrée : 7 F). Animateur : Alain Pillant.

Le Week-end Club est le seul grand club de jeunes de la rive gauche. Un orchestre passe en attraction le samedi en matinée et en soirée. La sélection des

disques est très minutieuse et les animateurs du club font de fréquents voyages à Londres (environ une fois par mois) afin d'en rapporter les toutes dernières nouveautés qui souvent passent plus vite qu'à la radio.

BUS PALLADIUM. 6, rue Fontaine. Métro : Pigalle. Ouvert tous les soirs de 21 h à l'aube et le dimanche en matinée de 15 h à 19 h. Prix : 10 F. Animatrice : Madame Collin.

Le Bus Palladium reste le seul club de jeunes ouvert tous les soirs. Bien que la fréquentation ait un peu diminué en semaine depuis l'engouement de l'an passé, l'ambiance y est toujours aussi chaude grâce aux disques de rhythm and blues américains et aux excellents orchestres qui s'y produisent.

POPARAMA. 105, faubourg du Temple. Métro : Belleville. Ouvert samedi soir et dimanche après-midi. Prix : 7 F. Animateur : Simon Cliff.

LES ROCKERS. 44, rue Pasquier. Métro : Gare St-Lazare. Ouvert le mercredi et le vendredi de 21 h à 2 h ; le samedi de 21 h à 5 h 30 ; le jeudi, le samedi et le dimanche de 15 h à 19 h. Prix : 3 F (semaine) ; 5 F (week-end). Animateur : Jean-Claude Berthon.

TOUR CLUB. 8, rue de Tanger. Métro : Stalingrad. Ouvert le vendredi de 21 h à 1 h du matin ; le samedi de 15 h à 19 h (entrée : 5 F) et de 21 h à l'aube (entrée : 10 F) ; le dimanche de 15 h à 19 h (entrée : 8 F).

RÉGION PARISIENNE

L'OMNIBUS. 3, rue Saint-Denis. Colombes (20 mètres de la gare de Colombes). Ouvert le vendredi de 21 h à 2 h (entrée : 5 F). Samedi de 21 h à 4 h 30 et dimanche de 14 h à 19 h 30 (entrée : 10 F). Animateur : Roberto Seto.

(suite page 57)

80 W ET PLUS



NOUS RECOMMANDONS LES GUITARES « HOYER » ET « TELECASTER »

LA LUTHERIE MODERNE

14, rue de Douai - PARIS (9^e)

Tél. : 744-73-21

Métro : Pigalle

AUDITORIUM

Pour toutes demandes de documentations joindre 5 timbres S.V.P.





Dynacord

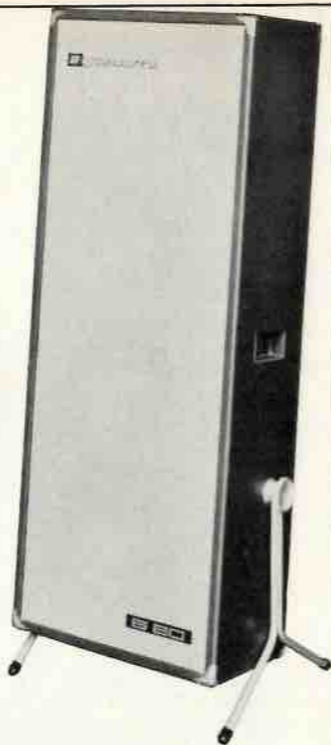
ENSEMBLE 80 WATTS

NOUVEAU



**Exposition Démonstration DYNACORD
au Golf Drouot le vendredi 14 avril à 21 h.**

| | |
|---------------------|---|
| Ampli EMINENT II | Puissance : 80/100 Watts. 6 entrées mélangeables. Réglage basses et aigus sur chaque canal. Prise magnétophone (enregistrement et reproduction). Niveau écho - réverbération réglable sur chaque canal. Présentation en élégant coffret en fibre de verre. |
| Chambre d'écho MINI | |
| Colonnes S 60 | 6 haut-parleurs à haut rendement par colonne. |
| Colonnes S 100 | 7 haut-parleurs à haut rendement par colonne. |



Importé et garanti par : S.A.R.L. A. P. FRANCE - 28/30 avenue des Fleurs, LA MADELEINE/LILLE.
Distributeurs pour le Sud : TECMA - 161, avenue des Chartreux, MARSEILLE
TECMA - 10, rue d'Armagnac, TOULOUSE
RADIOVISION - 7, Cours de la Liberté, LYON

le golf Drouot a choisi Dynacord pour sa sonorisation

DRUMKIT

BATTERIE GRAND LUXE EN KIT

équipée "MORI'S PLASTIC"

COMPLÈTE A PARTIR DE 991,50 F (SANS CYMBALE)

DOCUMENTATION SUR SIMPLE DEMANDE

LA LUTHERIE MODERNE

14, RUE DE DOUAI - PARIS (9^e)
MÉTRO : PIGALLE TEL. : 744-73-21

TCHOO-TCHOO. Robinson-Village, 106, rue de Malabry, Plessis-Robinson. Métro : Robinson. Ouvert le samedi de 21 h à 4 h et le dimanche de 14 h 30 à 20 h (Prix : 8 F). Animateur : Claude Chambon.

LE TUBE. 11, avenue Jeanne-d'Arc (près de la gare). Aulnay-sous-Bois. Ouvert le samedi de 21 h à 2 h et le dimanche de 14 h 30 à 19 h 30 (entrée : 8 F). Animateur : Jacques Rocamora.

LE TRIDENT. 23, avenue des Fauvettes. Neuilly-Plaisance. Ouvert tous les dimanches de 14 h 30 à 20 h (entrée : 8 F). Animateur : Jean-Claude Passault.

CLUB DU CENTAURE. 34, avenue Kellermann. Soissy-sous-Montmorency. (Juste à côté de la gare du champ de courses d'Enghien). Ouvert tous les samedis de 21 h à 2 h du matin (discothèque) et les dimanches après-midi de 14 h 30 à 19 h (orchestres). Entrée : 6 F le samedi et 10 F le dimanche (consommation comprise). Animateurs : Max et Alain. Tous les dimanches se produit un orchestre différent. De temps en temps une vedette : Vince Taylor, Moustique, Eddy Mitchell le 19 mars. Prochainement : Vignon, le 9 avril.

CLUB L'HERMITAGE. Élisabethville. Prendre l'auto-route de l'ouest jusqu'à l'embranchement de Flins. Élisabethville est après Flins, à 40 km de Paris. Entrée avec consommation comprise de 10 à 15 F. Ouvert le samedi de 21 h à 3 h le dimanche de 15 h à 19 h.

Stone et Eric Charden furent parmi les premiers habitués de ce club dont la nouvelle coqueluche est Jimmi Hendrix. La discothèque est constituée uniquement de disques anglais et américains. Chaque samedi soir, un groupe nouveau s'y produit. Dernièrement les Pretty Things, Vince Taylor et les Playboys, les Moody Blues, Nino Ferrer et sa formation.

PROVINCE

LA CHAUMIÈRE. Place Gambetta. (62) Carvin. Ouvert tous les dimanches après-midi. Entrées de 5 à 10 F. Animateur : Yves Moyaert.

L'un des clubs les plus réputés de la région du Nord. D'excellentes formations s'y produisent chaque dimanche telles Williams et les Rackos, les Classic's... Souvent des vedettes comme Christophe, Vince Taylor et les Nursery Rhymes.

LE POISSON CLUB. 3, route de Noailles. (60) Cauvigny. (Nationale 1 jusqu'à Sainte-Geneviève et première route à droite en direction de Mouy; Cauvigny est à 4 km). Ouvert tous les samedis de 21 h à l'aube et les dimanches de 15 h à 24 h (entrée : 8 F). Animateur : Christian Garcia.

EDEN RANCH. 134, route de Lens. Loison-sous-Lens. Ouvert le samedi de 21 h à l'aube et le dimanche de 16 h à 1 h du matin sans interruption (entrée : 5 F). Animateur : Eugène Bernhard.

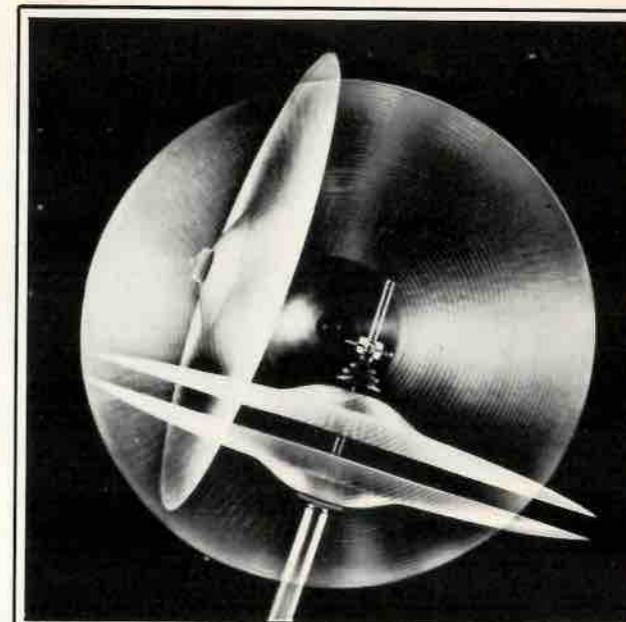
ROBERT ISMIR et JACQUES BARSAMIAN

PROGRAMME DE L'OLYMPIA :
Jusqu'au 9 avril (avec prolongation possible) : Johnny Hallyday et Sylvie Vartan, les Charlots.
Du 17 au 23 avril : Miriam Makeba.
24, 25 et 26 avril : Charles Aznavour.
Du 27 avril au 1^{er} mai : Rosy Armen.
A partir du 5 mai : les Olympiades du Music-Hall.

PROGRAMME DE BOBINO :
Jusqu'au 3 avril : Anne Sylvestre et Félix Leclerc.
A partir du 7 avril : « Petit patapon », comédie musicale de Jacques Martin avec l'auteur.

PROGRAMME DES MUSICORAMAS D'EUROPE I :
Le 11 avril : les Rolling Stones à 19 h et 22 h à l'Olympia.
Le 18 avril : Ray Charles à Pleyel.
Le 12 mai : Count Basie à Pleyel.
Le 25 mai : Erroll Garner à Pleyel.

SALLE PLEYEL :
Le 8 avril : le roi du sitar, Ravi Shankar, à 21 h.



cymbales PAISTE GIANT BEAT

importées de suisse.
les premières
conçues spécialement
pour le son "rock"
percutantes
couleur irisée
"special sunlight"

garantie totale • crédit longue durée
en vous recommandant de la revue, documentation
complète et gratuite sur simple demande.
g. becker 54, rue des petites écuries, paris 10^e - tél. : 770.17.18

Stimer Vous cherchez :

guitare Ou micro Ou ampli

CHAMBRES { de distorsion & de vibrato

11 RUE DE LA CONVENTION SARTROUVILLE . 78 962. 20.25




Les Éditions Chappell sont heureuses de vous présenter le premier disque

des

HAMSTERS

Georgy girl

Pauvre Jessie
Pendant des jours et des jours
L'air d'autrefois

Super 45 t EP 5731



Ravi Shankar,
le roi du sitar,
le 8 avril
salle Pleyel
à 21 h.

PATRICK ABRIAL
Mister James Brown.
Solitude. Le croc'odile.
Le vent m'a dit.
CBS EP 6250 (45 t EP - 9,90 F)

Une personnalité qui se cherche mais ne s'est point encore trouvée. « Le vent m'a dit », bien que placée sur le disque en quatrième position, me paraît être la meilleure chanson. A. R.

BUDDY ACE

Nothing in the world can hurt me. Just to hold my hand. Inside story. It's gonna be me.

VOGUE INT 18107 (45 t EP - 10 F)

(U.S. Duke)

Buddy Ace enregistre depuis 1955 pour la marque Duke à Houston, Texas, mais jusqu'ici seuls deux titres avaient été publiés en France (Pop 3098). C'est un excellent chanteur à la voix très virile qui rappelle Bobby Bland et Ben E. King. S'il est parfois soutenu par de forts bons arrangements (comme dans le premier et le quatrième titre), il n'a pas encore bénéficié du truc sensationnel qui lui aurait valu un tube. Ne serait-ce que pour « Nothing in the world », un morceau rapide du genre « High heel sneakers », ne ratez pas ce disque.

K. M.

FRANK ALAMO

Maudit brouillard. Je compte sur mes doigts. L'amour ne se détruit pas. A travers les carreaux. RIVIERA 231.254 M (45 t EP - 10 F)

Bon « comeback » de Frank Alamo. Pour préparer son retour à la vie civile, Frank a trouvé de bonnes chansons, trois originales et une adaptation, celle du « No milk today » d'Herman's Hermits. C'est bien orchestré, bien interprété et bien emballé. Le service militaire aurait-il fait du bien au citoyen Alamo? A. R.

HOYT AXTON

MR. GREENBACK DOLLAR. Greenback dollar. Ashville junction. Brisbane ladies. Five hundred miles. Baladeer. Ox dri-



Philippe Adler, Jacques Barsamian, Kurt Mohr, Philippe Rault, Antoine Reida, Jacques Vassal, Oliver Wallace.

ver's song. Peggy-O. Walkin'to Georgia. Vandy. John Henry. MODE MDDA 9-339 (30 cm 16,10 F)

Voici un artiste méconnu mais d'un grand talent. Il vient de la côte californienne et se place dans la grande tradition des chanteurs-baladins qui peuvent se réclamer de Woody Guthrie. Pourtant, s'il perpétue une tradition, il apporte aussi au folklore de nouveaux éléments. Sa voix chaude, virile et parfaitement modulée se fait tour à tour tendre et confidentielle lorsqu'elle évoque la tristesse du départ (« Five hundred miles ») ou la déclaration d'amour (« Vandy »), épique quand elle conte les aventures d'un bouvier (« Ox driver's song »), en colère lorsqu'elle affirme le mépris de l'argent (« Greenback dollar ») ou la mort tragique de John Henry. Son jeu de guitare utilisant soit le martèlement du blues, soit le roulement à la Woody Guthrie, « accroche » l'oreille dès la première audition et les interventions du banjo sont toujours les bienvenues. Hoyt Axton prouve ici qu'interprété de manière très personnelle et sincère, un répertoire classique n'empêche pas un chanteur

d'être « dans le coup », même avec des titres archi-usés comme « John Henry » ces chansons n'ont pas d'âge. Écoutez Hoyt Axton, c'est une cure de jouvence. J. V.

LONG JOHN BALDRY

Cuckoo. You've lost that lovin' feelin'. Stop her on sight. Bring my baby back to me.

UNITED ARTISTS 36.108 UAE (45 t EP - 9,90 F)

Long John Baldry est un Anglais qui chante du blues depuis plusieurs années. Aujourd'hui, il a quelque peu « tourné sa veste » puisqu'à l'exception de son propre thème « Bring my baby back to me », ce sont des morceaux de rhythm'n-blues qu'il nous présente ; je retiens surtout la version très valable de l'ancien succès des Righteous Brothers « You've lost that lovin' feelin' ». J. B.

LES BEATLES

Strawberry fields forever. And your bird can sing. Penny Lane. I'm only sleeping.

ODÉON MEO 134 (45 t EP - 10 F)

Encore un tube pour les fantastiques Beatles, deux tubes devrais-je dire car actuellement « Strawberry

fields forever » marche très bien ; quant à « Penny Lane » qui ne l'a pas entendu? C'est du même cru que « Yesterday », « Michelle » et « Eleanor Rigby ». Quand je pense qu'il y a quatre ans, beaucoup de « gens du métier » me prenaient pour un dingue car je ne tarissais pas d'éloges sur nos quatre compères... Enfin ! Les deux autres morceaux sont extraits de « Revolver ».

J. B.

CHUCK BERRY

GOLDEN HITS. Sweet little 16. Memphis. School days. Maybellene. Back in the USA. Johnny B. Goode. Rock and roll music. Roll over Beethoven. Thirty days. Carol. Club nitty gritty.

MERCURY 124.033 MDL (30 cm - 19,95 F)

A l'occasion de son passage à l'Olympia en février, Mercury vient d'éditer ce 30 cm de Chuck Berry, son premier disque sous ce label. Chuck a repris pour la circonstance dix de ses plus grands succès auxquels s'ajoute une chanson inédite (« Club nitty gritty »). La séance d'enregistrement eut lieu en octobre et novembre derniers au studio Technasonic à Clayton (Missouri). Il est intéressant d'écouter cet album puisque les nouvelles versions de « Sweet little 16 » et Cie sont plus modernes que les originales, bien entendu.

J. B.

LES BLUE MAGOOS

We ain't got nothing yet. Tobacco road. Love seems to be doomed. I'll go crazy.

MERCURY 126 221 (45 t EP - 9,90 F)

Encore un succès au « top ten » d'outre-Atlantique. « We ain't got nothing yet » peut être considéré comme une bonne chanson et, en plus, la prise de son est vraiment excellente. Les Blue Magoos font partie de la vague « psychedelic » qui, depuis six mois, recouvre les États-Unis et l'Angleterre. Leur « Tobacco road » comprend un solo qui vous fera toucher

du doigt la musique d'avant-garde dont les « Mothers of Invention », le « Pink Floyd » et autres « Soft Machine » se sont faits les apôtres. L'expérience est intéressante, l'inspiration vient surtout des sonorités indiennes et orientales, mais il faut admettre qu'en trois minutes il est difficile de la pousser très loin; on tombe à la fin plus dans le « gimmick » qu'autre chose. La présence des deux autres titres semble due à un mauvais choix des plages de l'EP; ils appartiennent à un tout autre style et n'ont strictement rien à voir avec le « psychedelic sound ».

Ph. R.

LES BUCKINGHAMS

Kind of a drag. You make me feel so good. Don't want to cry. I'll go crazy. COLUMBIA ESRF 841 (45 t EP - 10 F)

Un n° 1 aux États-Unis qui ne fait pas honneur au public américain. C'est vieux, pénible et le titre qui signifie à peu près : « Quel emm... » est bien choisi.

Ph. R.

ERIC BURDON

Hey gipt. In the night. When I was young. Ain't that so.

BARCLAY 071 121 M (45 t EP - 9,73 F)

Après « C.C. rider », Eric Burdon, accompagné par les Animals, nous propose une nouvelle adaptation d'un grand succès, de Donovan, cette fois-ci. « Hey gipt » est arrangé à la Burdon, l'accompagnement est discret, le résultat bon. Eric Burdon demeure l'un des meilleurs chanteurs de la nouvelle vague britannique, bourré de talent! Espérons qu'il va refaire beaucoup parler de lui dans son pays. Les trois autres plages sont composées par les nouveaux Animals. J. B.

CHER

Mama. Homeward bound. Behind the door. Milord. POLYDOR 27.797 (45 t EP - 9,90 F)

Nouvelle production de Sonny Bono, cet EP reste bien dans la tradition du célèbre

duo : grand orchestre, violons et cloches, tous les éléments de « I got you babe » sont encore présents. « Mama », une composition de Sonny, possède un élément dramatique certain, bien que je n'aime pas tellement les chœurs d'enfants qui accompagnent le refrain. « Behind the door », un original de Graham Gouldman, bénéficie d'une sonorité presque japonaise, gâchée malheureusement par des « mandolinades » inopportunes. Par contre, je crois aimer le « Milord » de Piaf interprété avec brio par Cher. Un disque agréable.

Ph. R.

DANCE WITH...

Save me. 66-5-4-3-2-1. Rhythm of love. Winchster cathedral. Deadlier than the male. Progress. Any way that you want me. Pamela, Pamela. Tell it to the rain. Semi-detached suburban Mr. James. I wanna be free. Gimme some loving.

FONTANA 681.564 (30 cm-19,95 F)

Une très bonne sélection des meilleurs artistes américains et anglais du groupe Fontana/Philips, puisqu'on retrouve ici Dave Dee, les Troggs, les Merseys, le New Vaudeville Band, les Walker Brothers, les Pretty Things, Wayne Fontana, les Four Seasons, les V.I.P.'s, Manfred Mann et le Spencer Davis Group. Je retiendrai surtout le « Deadlier than the male » des Walker Brothers, toujours excellents en disque si parfois décevants sur scène, et « Pamela, Pamela », deux titres non encore sortis en France et qui devraient réjouir fortement les amateurs de « pop ». De toute manière, pour votre surbom, ce 33 t constitue un élément de base indispensable. Ph. R.

JEAN-CLAUDE DECAMP Ahhh!!! Après tout, pourquoi pleurer?. Pourquoi pas?. Mister Brady. C'était la fête.

FESTIVAL 1529 M (45 t EP - 9,90 F)

Le poulain de l'ami Périès. Jean-Claude a pris un départ sur les chapeaux de

roues et son « Ahhh!!! Après tout! » a bénéficié d'une très forte programmation sur les différentes antennes. C'est une excellente chanson, idéale pour les clubs et qui aurait fait un malheur cet été. « C'était la fête » que l'on entend moins est un bon titre. La mise sur orbite de Decamp me paraît « périèsment » réussie. Ph. A.

MICHEL DELPECH

La femme de l'an 3000. Etre deux. Le petit musicien. Tête de Turc. FESTIVAL 1525 (45 t EP - 10 F)

De bonnes chansons bien qu'il n'y ait pas là un nouvel « Inventaire 66 ». « La femme de l'an 3000 » est une amusante histoire d'anticipation. « Etre deux », qui semble être le titre qui se détache, est une jolie chanson d'amour. Quant à « Tête de Turc », c'est assez rigolo mais Roland Vincent est assez gonflé de signer la musique : je connais un certain Wolfgang qui doit se retourner comme un fou dans son caveau de famille. O. W.

NEIL DIAMOND

You got to me. Someday baby. I got the feeling. The boat I row. BANG 770.003 M (45 t EP - 9,73 F)

Vraiment, voici un nouveau chanteur que j'apprécie beaucoup : sa voix est très colorée, il swingue bien et interprète des chansons qui accrochent, surtout « I got the feeling », le tube par excellence. C'est avec Jimi Hendrix l'une des révélations de la sélection des disques du mois de mars. Ce qu'il chante est un peu un mélange de ce que faisaient Del Shannon, Neil Sedaka et autres, il y a quelques années, et de ce que font les meilleurs groupes aujourd'hui. J. B.

LES DILLARDS

FOLKLORE DES MONTAGNES DES ÉTATS-UNIS. Old Joseph. Somebody touched me. Polly Vaughn. Banjo in the hollow. Dooley. Lone-

some indian. Ground hog. Old home place. Hickory hollow. Old man at the mill. Doug's tune. Rainin' here this mornin'. Cold trailin'. Reuben's train. Deulin' banjo. MODE MD-EKL 9-309 (30 cm - 16,10 F)

Encore un groupe folklorique américain, mais d'un genre particulier; les Dillards sont originaires du Missouri et interprètent des airs montagnards; ils nous font en même temps respirer l'air vivifiant du « bluegrass ». La plupart des morceaux sont instrumentaux et le banjo chauffe à faire fondre un glacier! On entend aussi un instrument original, sorte de mandoline à huit cordes dont j'ignore le nom, mais qui est du plus heureux effet. Les voix sont assez sèches et nasillardes, un peu dans le style « hillbilly », avec des ruptures de rythme suivies de reprises entraînant à souhait (en particulier dans « Ground hog » et « Reuben's train »). Quant à « Polly Vaughn », les Dillards interprètent cette triste histoire avec assez d'entrain (comparez avec le « Polly Von » de Peter, Paul and Mary, plus dramatique; c'est pourtant la même chanson qui nous présente deux conceptions opposées du folksong, opposées mais complémentaires et toutes deux nécessaires). Les Dillards : un groupe qu'apprécieront les amateurs de folk, de banjo... et de danse! J. V.

LES 5TH DIMENSION

Go where you wanna go. Too poor to die. I'll be loving you forever. Train keep on movin'.

LIBERTY LEP-4055 (45 t EP - 10 F)

(U.S. Soul City) Premier disque de la 5^e Dimension et qui connut un beau succès aux États-Unis l'automne passé. Il s'agit de trois garçons et deux filles, les premiers Noirs à ma connaissance qui aient adopté un nom surréaliste. Pour être dans le vent, je suppose. C'est pour cela sans doute aussi qu'ils posent en prenant des al-

lures de jeunes délinquants, que leur disque s'inspire tour à tour de très près des Mamas & Papas, des Supremes, des Four Tops et de Stevie Wonder. Tout cela manque encore de personnalité et de justesse; le médiocre l'emporte sur le bon. K. M.

CHRIS FARLOWE

Ride on baby. Headliness. What became of the broken hearted. I'm free.

COLUMBIA ESRF 1837 M (45 t EP - 10 F)

Le nouveau titre de Chris Farlowe, « Ride on baby » (une autre composition de Mick Jagger et Keith Richard, des Stones) est inférieur à « Out of time ». La voix, l'accompagnement et l'enregistrement sont égaux à ceux de ses précédents disques, mais les mélodies sont moins commerciales. C'est dommage car Chris possède un talent indéniable. J. B.

JULIE FELIX

I can't touch the sun. Changes. The lost children. Rainy day. FONTANA 465 357 ME (45 t EP - 9,90 F)

Disque pas mal, Julie joue bien de la guitare, mais l'ensemble n'est pas génial. A la suite du spectacle « Fame in 67 », elle bénéficie d'un regain de popularité en Angleterre; cela n'est cependant pas suffisant pour que la vente des disques en France en soit influencée. Les puristes du folk reprocheront l'accompagnement avec grand orchestre. Ph. R.

FORMIDABLE RHYTHM & BLUES

BILLY GRAHAM : Ooh-Poo-Pah-Doo. OTIS REDDING : She put the hurt on me. BEN E. KING : What is soul. THE DRIFTERS : Baby what I mean. JOE TEX : Papa was too. WILSON PICKETT : New Orleans. SAM & DAVE : You got me hummin'. KING CURTIS : Pots and pans. THE MAR-KEYS : I've been loving you too long. PERCY SLEDGE : Love me

tender. OTIS REDDING : You're still my baby. ESTHER PHILIPPS : When love comes to the human race. CLARENCE CARTER : I stayed away too long. JIMMY HUGHES : Why not tonight. BOOKER T. & THE MG'S : Summer-time.

ATLANTIC 820103 (30 cm-19,95 F)

(U.S. Atlantic 820040) Après le premier recueil « Surbom Rhythm & Blues » qui fut très bien accueilli par le public, Barclay présente ici un second volume, en pochette-livre, comportant à l'intérieur photos et biographies des principaux artistes. Ce disque, tout d'abord, a été conçu pour la danse. Ce « sound » et ce rythme, c'est ce qui se danse aujourd'hui : jerk, boogaloo et shingaling sur la première face, aux tempos fortement marqués; slows pour le verso (de manière à avoir le temps de reprendre son souffle).

Ce disque cherche aussi à faire connaître à un plus vaste public les artistes d'Atlantic et de ses filiales. Tâche impossible! Il faudrait en effet y consacrer au moins quatre ou cinq albums à raison d'une plage par interprète. Qu'on sache seulement que la présente sélection ne groupe pas que les artistes les plus réputés : la qualité seule a guidé le choix. Pour Billy Graham et Clarence Carter, il s'agit là de leur premier disque; en solo du moins, car Clarence avait déjà quelques enregistrements à son actif en tant que membre de l'équipe « Calvin & Clarence ». Et tous ces braves gens, connus ou pas connus, sont bourrés de talent. Clarence Carter et Jimmy Hughes, notamment, pourraient facilement se trouver d'ici peu dans les premiers rangs du hit parade s'ils trouvent une mélodie et un arrangement qui frappent. D'autres, comme Ben E. King, Sam & Dave ou Esther Phillips sont déjà de grosses vedettes aux États-Unis et il ne reste qu'au public français de les découvrir.

BILL DOGGETT

HONKY TONK A LA MOD'. Honky tonk, pt. 1. Booga man. Bueno. Sapphire. Hold it. Honky tonk, pt. 2. C'mon git it. Doctor Joy. Ko-Ko. Mr. Man.

ROULETTE CVR 56038 (30 cm - 26,90 F) (U.S. Roulette)

Personnel : Danny Moore (tp); Barney Hendrix (ss, as, ts); Clifford Scott, Al Pitts, Jimmy Castor (ts); Numa « Pee-Wee » Moore (bs); Bill Doggett (org); Billy Butler, Eric Gale, Cornell Dupree (g); Chuck Rainey (f-b); Emmett Spencer, Ray Lucas (dm). Enreg. à New York en 1966.

Ce dernier disque de Bill Doggett vient à point pour remplir un vide dans de nombreuses discomothèques. Il s'adresse tout particulièrement aux amateurs — et ils sont nombreux! — qui estiment que le rhythm & blues n'accorde pas assez de place à l'improvisation et que le jazz actuel n'en accorde pas assez au swing. Dans cette optique, ce disque est sensationnel. Connaisant Bill Doggett, je sais qu'il l'a conçu ainsi non dans un dessein commercial, mais parce qu'il répond à sa propre conception de la musique. Basé sur des rythmes qui vont du classique boogie (« Honky tonk ») au plus récent boogaloo (« C'mon git it »), ce recueil convient non seulement de manière parfaite pour les surboms, mais fait en même temps l'affaire de ceux qui s'intéressent aux solistes. Le personnel indiqué plus haut (différent en quelques points de celui donné sur la pochette) m'a été fourni par Bill Doggett. C'est lui aussi qui a bien voulu identifier les principaux solistes que voici :

« Honky tonk » : Clifford Scott (ts) et Billy Butler (g). « Booga man » : Clifford Scott (ts). « Bueno » : Eric Gale (g) et Barney Hendrix (as). « Sapphire » : Barney Hendrix (ts). « C'mon git it » : Al Pitts (ts) et Cornell Dupree (g). « Doctor Joy » : Al Pitts (ts), Cornell Dupree (g) et Barney Hendrix (as). « Ko-Ko » : Jimmy Castor (ts). « Mr. Man » : Barney Hendrix (ss). Et, bien entendu, Bill Doggett, à l'orgue, dans tous les morceaux. Quelques détails encore sur les musiciens. Al Pitts et Emmett Spencer étaient venus en France avec Doggett en 1963; Pitts figure sur la photo publiée dans Rock & Folk (n° spécial d'été 66) Jimmy Castor enregistre depuis deux ans en tant que chanteur sur les marques Jet Set et Smash. Les trois guitaristes (ce sont pour moi, avec Clifford Scott, les meilleurs solistes du disque) ont tous défilé chez King Curtis, ainsi d'ailleurs que Chuck Rainey et Ray Lucas. Mais que tous ces détails ne vous empêchent surtout pas d'écouter le disque. C'est du très bon Doggett. KURT MOHR

BILL DOGGETT
R & B et improvisation.



Ben E. King est représenté ici par une très bonne plage ; il est à mon avis peut-être le meilleur des chanteurs à voix puissante. L'autre « voix », dans ce recueil, c'est évidemment Percy Sledge ; son timbre est tellement beau qu'il « fait passer » une musique dont par ailleurs je ne raffolerais pas. Je ne trouve pas non plus que Otis Redding soit bien en valeur avec un morceau comme « She put the hurt on me » ; il est par contre grandiose dans « You're still my baby ».

Les Mar-Keys, Booker T. et King Curtis alimentent les plages instrumentales et je suis heureux de signaler que ce dernier, après une ou deux années de fléchissement, semble de nouveau dans sa meilleure forme avec son groupement régulier qui, outre lui-même au saxo ténor, comprend Melvin Lastic (trompette), Willie Bridges (saxo baryton), Paul Griffin (piano), Cornell Dupree (guitare), Charles Rainey (fenderbass) et Ray Lucas (drums). Et ça se défonce joyeusement ! Non, croyez-moi, si vous aimez vraiment le rhythm'n'blues — si vous l'écoutez ou si vous le dansez — cet album sera la base de votre discothèque. K. M.

LES HAMSTERS

Georgy girl. **Pauvre Jessie. Pendant des jours et des jours. L'air d'autrefois.** CBS EP 5731 (45 t EP - 9,90 F)
Un excellent trio vocal dans le style folk. Une fille, Colette, et deux garçons, Richard et Christian. Les voix sont jolies et bien en place. Les chansons sont bien choisies : « Georgy girl » est le thème principal du film du même nom et devrait beaucoup servir la cause des Hamsters. « Pauvre Jessie » est une ravissante chanson française. Bon accompagnement de Jean-Claude Petit. Ph. A.

FRANÇOISE HARDY
Je changerais d'avis. Si

c'est ça. **Rendez-vous d'automne. Je serai là pour toi. Peut-être que je t'aime. Il est des choses. Comme. Mes jours s'en vont. Qu'ils sont heureux. Surtout ne vous retournez pas. Tu es un peu à moi. La maison où j'ai grandi.**

VOGUE CLD 702-30 (30 cm - 26,90 F)

Il y a longtemps que je n'avais vu Françoise Hardy en scène. Tout comme pour Antoine, son passage au MIDEM m'a très favorablement surpris. Le présent album ne fait que confirmer cette impression : il se passe vraiment quelque chose et les progrès sont étonnants. La voix est ravissante et émouvante, tout comme les paroles et les musiques. C'est de la très, très jolie chanson de rythme. Ph. A.

HERMAN'S HERMITS

There's a kind of hush. Gaslight street. East West. What is wrong, what is right.

COLUMBIA ESRF 1846 (45 t EP - 10 F)

Depuis plus de deux ans, les Herman's Hermits ont réussi à tirer honnêtement leur épingle du jeu. Ils se sont attirés les faveurs du public américain sans discontinuité depuis « I'm into something good ». « No milk today » a été leur premier véritable « hit » dans notre pays. Quant à ce nouveau 45 t, « There's a kind of hush » est une chanson de Geoff Stephens, le compositeur de « Winchester cathedral », et de Les Reed, à qui l'on doit également les arrangements. Ce morceau est bon mais ne supporte pas la comparaison avec « No milk today ». Sur l'autre face, on trouve « East West » (le dernier tube sorti aux États-Unis), à mon goût nettement inférieur à l'autre titre à cause d'un côté « mélo » et un peu « gnan-gnan » qu'on supporte difficilement en 1967. Ce 45 t est recommandé aux fans d'Herman's Hermits ; pour les autres il sera agréable mais sans plus. Ph. R.

CHUCK JACKSON

I've got to be strong. Where did she stay. You don't know like I know. Something's got a hold on me.

VOGUE INT 18110 (45 t EP - 10 F)

(U.S. Wand)
Chuck Jackson fit ses premiers enregistrements en 1957 en tant que soliste des Dell-Vikings. A partir de 1959 il enregistre sous son propre nom (sur Clock, Amy, Atco et Beltone) puis sur Wand. C'est de ce dernier catalogue que six EP de Chuck ont été publiés en France et il est vivement à espérer que cette dernière parution va enfin le faire connaître des amateurs de R & B. Si ses premiers disques n'étaient pas affolants, Chuck n'a cessé de faire des progrès et, depuis trois ou quatre ans, il faut le compter parmi les meilleurs chanteurs, à la voix puissante et assurée. Il paraît qu'il a beaucoup de présence sur scène et on aimerait bien le voir en France. Mais pour cela il faudrait qu'il trouve l'arrangement génial qui accroche le vaste public. Ce qui n'est pas encore le cas. En attendant, procurez-vous ses disques. Son dernier compte parmi les meilleurs. K. M.

LES JETS

La cornemuse. O Marie. La légende de l'homme au fusil. Elle n'avait pas le temps.

IMPACT 200.007 (45 t EP - 10 F)

Chouette pochette. Les Jets — Henri, Christian, Gilbert et Micky — jouent la carte du folk-song et s'en sortent avec les honneurs. Leurs titres sont intéressants (particulièrement « La légende de l'homme au fusil » et « O Marie ») et le tout balance agréablement. Comme de plus les groupes sont on ne peut plus rares en France, les Jets ont une place à prendre. Ph. A.

GLORIA JONES

Run one flight of stairs. How do you tell an angel. Finders keepers. Heartbeat, pt. 1.

CAPITOL EAP-122010 (45 t EP - 10 F)

(U.S. Uptown)
Voici le premier disque de Gloria Jones qui démarra fin 1965 avec son « Heartbeat » en deux parties, une interprétation très proche du gospel et qui swingue d'un bout à l'autre. Gloria possède une excellente voix et sait s'en servir. L'accompagnement comporte notamment un orgue et un chœur féminin qui, selon les morceaux, font penser tantôt aux Chiffons, tantôt à Martha et les Vandellas. Mais ni le répertoire, ni les arrangements ne sont pleinement à la hauteur pour décrocher le gros tube. Dommage qu'on n'ait pas gardé la seconde partie de « Heartbeat » au lieu de « How do you tell », qui n'était pas indispensable. Mais soyons reconnaissants au service Productions Étrangères de Pathé-Marconi d'insister pour se procurer des photos couleur des artistes pour leurs pochettes. K. M.

MARTHA & LES VANDELLAS

I'm ready for love. He doesn't love her anymore. What am I going to do without your love. Go ahead and laugh.

TAMLA-MOTOWN TMEF 541 (45 t EP - 10 F)

(U.S. Gordy)
Martha Reeves, Rosalyn Ashford et Betty Kelly n'ont pas ici de très bonnes chansons, à part « Ready for love », comme par hasard due à l'équipe Holland-Dozier. Les mignonnes qui sont capables de swinguer comme des folles n'ont pas l'occasion ici de déployer pleinement leur talent. Non que ce soit mauvais, mais que voulez-vous, on devient difficile à force d'entendre de bonnes choses de chez Tamla. K. M.

LES MEC OP SINGERS

Dies irae. Summer in Hawaii. Pep pills. Only lonely me. DISC'AZ EP 1.071 (45 t EP - 10 F)

L'histoire de « Dies irae »

est celle d'un homme de couleur qui a été lynché et qui, de sa tombe, adresse à Dieu une supplique. Le thème musical, emprunté à la musique religieuse, crée une ambiance qui contribue à souligner l'ineptie même de la discrimination raciale. Les autres titres sont d'un niveau inférieur. J. B.

LES MERSEYS

Rhythm of love. Is it love. So sad about us. Sorrow. FONTANA 465 356 ME (45 t EP - 9,90 F)

« Sorrow » a été un best-seller en Angleterre il y a environ un an et c'est le morceau le plus intéressant de cet EP — avec « So sad about us » de Peter Townshend. Les arrangements de Kit Lambert, le manager des Who, transforment du tout au tout l'original du groupe américain, les Joys, qui s'intitulait à l'époque « I'll always love my Joe ». « So sad about us » met en valeur un clavecin et une flûte ; quant aux deux autres morceaux, leur qualité est moyenne, sans grande originalité. Ph. R.

LES MIRACLES

(Come 'round here) I'm the one you need. Save me. Whole lot of shakin' in my heart. All that's good.

TAMLA-MOTOWN TMEF 540 (45 t EP - 10 F)

(U.S. Tamla)
« Whole lot of shakin' » et « Come 'round here », les deux derniers tubes des Miracles, sont déchainés du début à la fin, pourtant le soliste, William « Smokey » Robinson, a une petite voix fluette. Les Miracles jouent précisément sur cet effet de contraste entre la voix susurrante de Smokey et un accompagnement fracassant. C'est très différent des Four Tops ; seule la section rythmique a le même air de famille : le fameux « Motown Sound ». Les Miracles sont (dans l'ordre où on les voit sur la pochette) : Ronald White, Warren « Pete » Moore, Robert Rogers et Smokey Robinson. C'est avec cette

même formation (plus Claudette, la sœur de Rogers) qu'ils ont fait leurs premiers disques en 1958 pour la marque End. L'année suivante Ronald White et Smokey enregistraient pour Argo sous le nom de Ron & Bill. Quelques mois plus tard, c'est leur début en tant que Miracles, sur Tamla, dont Smokey est maintenant vice-président. K. M.

EDDY MITCHELL

Je ne me retournerai pas. Je n'avais pas signé de contrat. Bye bye précheur. Rien qu'une femme.

BARCLAY 71.126 M (45 t EP - 9,73 F)

EXCELLENT!!! Il n'arrête pas de progresser ce bougre. L'Olympia, c'était tout ce qu'il y a de plus chouette, et son super est un petit régal. Trois excellentes chansons sur quatre, la quatrième étant d'ailleurs supérieure à ce que l'on entend habituellement chez les confrères d'Eddy. C'est un des meilleurs disques de la saison et je ne peux que vous le recommander chaleureusement. Ph. A.

LES OLYMPICS

Baby do the philly dog. The duck. Mine exclusively. Secret agents.

FESTIVAL FX 1523 (45 t EP - 10 F)

(U.S. Mirwood)
Faisant suite à leur EP Warner Bros (voir Rock & Folk n° 2), les Olympics remettent ça — et de plus belle — avec quatre interprétations fumantes, enregistrées à Los Angeles au début de 1966. Bons arrangements dans un style proche de Tamla-Motown. Interprétations déchainées d'où ressort le soliste Walter Ward. A ranger aux côtés des meilleures productions Atlantic ou Tamla et à passer de préférence en début de surboum, et à plein tube. Pas pour les oreilles délicates ! Peu de danseurs en France connaissent les pas exacts du philly dog et du duck (ce n'est hélas pas moi, mes agneaux, qui saurai vous dépanner !), mais c'est par-

LEE DORSEY

Working in the coal mine. Can you hear me. The greatest love. A mellow good time. Mexico. Get out of my life woman. Ride your pony. Confusion. Holy cow. Don't you ever leave me. Neighbour's daughter. A little dab-a-do-ya.

COLUMBIA FPX 333 (30 cm - 26,90 F)

(U.S. Amy)

Avec Lee Dorsey, nous avons le rhythm'n'blues « New Orleans Sound » et cet album offre d'intéressantes comparaisons avec les recueils Stax, Tamla-Motown et Epic. Réalisé sous la direction du pianiste et arrangeur Allen Toussaint, il est d'un niveau moyen plus que convenable et comporte les meilleures productions de Lee Dorsey de ces deux dernières années.

C'est du Nouvelle Orléans à l'heure du jerk. Eh oui, et ça se passe le plus naturellement du monde. Car Nouvelle Orléans n'est pas forcément synonyme de vieux style, même si la ville fut jadis le berceau du jazz. Il y a eu là-bas entre temps une véritable vague de rhythm'n'blues, illustrée notamment par Fats Domino. Conformément à leur tempérament proverbiallement nonchalant, les artistes néo-orléanais ne sont pas de grands « chauffeurs » et ne se sont guère distingués dans le rock proprement

dit. Ainsi, Lee Dorsey n'est-il pas un hurleur (un « shout »), mais un chanteur au cachet de terroir, qui rappelle tantôt Champion Jack Dupree, tantôt Ray Charles. Son style pourrait se retrouver presque intact sur des disques des années trente. A lui seul, il ne serait peut-être pas un grand interprète, mais il bénéficie dans ce disque d'un accompagnement remarquable, parfois très subtil. Il faut noter le rôle important dévolu au piano et l'utilisation raffinée et discrète des chœurs (dans « Get out of my life woman » entre autres). Allen Toussaint prouve là qu'il est un arrangeur très original.

Mais tout cela, ce sont des considérations techniques qui n'ont jamais dû venir à l'esprit des danseurs, aussi bien en Europe qu'en Amérique, qui, d'instinct, ont pris goût aux disques de Lee Dorsey. Car à quoi servirait de prouver le génie d'un artiste si sa musique ne passait pas la rampe, ne touchait pas le public ? A la suite de ses récents succès, Lee a déjà fait deux tournées en Angleterre ; espérons que la prochaine fois il viendra jusqu'en France. Son nom n'est peut-être pas encore très connu, mais qui n'a pas entendu dans une version ou dans une autre son plus gros tube : « Ya Ya » ? KURT MOHR

LEE DORSEY
La Nouvelle Orléans à l'heure du jerk.



fait pour le jerk et le boogaloo. K. M.

LES OUTSIDERS

Touch. Ballad of John B. RELAX 45016 (45 t simple - 6,50 F)

Le dernier 45 t des Outsiders est sans doute le meilleur qu'ils nous aient présenté jusqu'à maintenant. « Touch » est dans la veine de ce que faisaient les Pretty Things et les Them il y a quelque temps. C'est un morceau très sauvage, beaucoup plus commercial que ceux qu'ils avaient fait avant. « The ballad of John B. » est un slow très « dylanésque » bien chanté par Willy Tax. J. B.

LES PLATTERS

SUMMERTIME. September song. Rock around the clock. The exodus song. My blue heaven. Day-O. Stormy weather. The song from Moulin Rouge. Mack the knife. Don't be cruel. Volare. The three bells.

MERCURY 124.034 MDL (30 cm - 19,95 F)

Jamais artiste américain n'a connu en France la popularité des Platters, nous dit-on au verso de la pochette. Sans doute. Pour ma part, j'ai toujours eu beaucoup d'admiration pour ces quatre garçons et cette fille que le grand public a un peu oubliés aujourd'hui. On a réuni sur cet album douze grands succès dont « Rock around the clock » (Bill Haley) et « Don't be cruel » (Elvis Presley); mais je préfère leurs interprétations de « Summertime », « Stormy weather » et « My blue heaven » qui conviennent mieux à leur style de voix. J. B.

SANDY POSEY

Single girl. Blue is my best colour. Born a woman. Caution to the wind. M.G.M. 63.640 (45 t EP - 9,90 F)

Deux hits, « Single girl » en Angleterre et « Born a woman » aux États-Unis; c'est sur ce dernier morceau que je m'arrêterai

parce qu'il fait preuve de beaucoup plus d'originalité et de rythme. Sandy Posey a, elle aussi, un « sound » bien particulier, mais qui semble bien plus tenir d'une technique de studio que d'une originalité de voix particulière; le re-recording, ajouté à un chant très doux, donne ici de bons résultats mais l'atmosphère n'est pas très Rock & Folk. Ph. R.

LES PRETTY THINGS

Progress. We'll play house. Get the picture. Gonna find a substitute. FONTANA 465.353 BE (45 t - 9,90 F)

Quatrième super 45 t de ce groupe anglais que je considère toujours comme l'un des meilleurs sur disque: style très personnel, surtout grâce à la voix étrange de leur chanteur Phil May et aux excellents solos de guitare de Dick Taylor. Pour la première fois, ils sont accompagnés par des cuivres dans « Progress », leur dernier titre sorti en Angleterre où, malheureusement, ils semblent bien avoir perdu la cote. Les trois autres chansons sont extraites de leur album français. Dans l'ensemble, un bon disque et une belle pochette. J. B.

P. J. PROBY

I can't make it alone. Good things are coming my way. Niki Hoeki. If I ruled the world.

LIBERTY LEP 2274 (45 t EP - 10 F)

Un très bon disque de P. J. Proby qui coïncide avec son retour en Angleterre. La meilleure plage est sans aucun doute « Niki Hoeki », un boogaloo de première classe; cela nous change un peu du style « Maria » dans lequel P. J. excelle d'ailleurs. Le problème de Proby est justement de choisir entre deux répertoires, entre deux styles totalement différents, la chanson à voix et le jerk. Mais comme il déborde de talent et de possibilités vocales, il est capable de réussir dans les deux cas. Ph. R.

JAMES AND BOBBY PURIFY

I'm your puppet. So many reasons. COLUMBIA CF 104 (45 t simple - 6,50 F) (U.S. Bell)

Avec leur premier disque, « I'm your puppet », enregistré en été 1966, les duettistes ont fait un démarrage remarquable. « Puppet » est un slow ultra-dansant, au rythme très marqué et à la mélodie envoûtante. Je ne serais point tant étonné que l'organiste qu'on entend sur les deux faces ne soit autre que Spooner Oldham qui s'était fait remarquer avec Percy Sledge. Les deux thèmes sont signés Oldham et l'enregistrement pourrait bien provenir des studios de Sheffield, dans l'Alabama. Succès assuré pour vos surbouts, après quoi le disque ira constituer une addition valable à votre collection R & B. K. M.

BOOTS RANDOLPH

The shadow of your smile. Et maintenant (What now my love). MONUMENT 680001 (45 t simple - 6,50 F) (U.S. Monument)

Boots Randolph, c'est le Sam Taylor ou le King Curtis de Nashville, c'est-à-dire le saxo ténor qui fait toutes les séances, le pilier des studios d'enregistrement. Étant moins curieux de ce qui se fait chez les Blancs, je serais bien en peine de faire l'ébauche d'une liste de son œuvre. Il joue ma foi très bien sur « Shadow of your smile », dans un style quelque part entre Don Byas, Eddie Lockjaw Davis et Georgie Auld. Cordes rutilantes et chœurs soupirants. Ça ne me donne quand même pas la chair de poule. K. M.

RHYTHM AND BLUES AND JERK PARTY

TED TAYLOR: Ramblin Rose. Daddy's Baby. S.Q. REEDER: Two ton Tessie. Tell all the world about you. LITTLE RICHARD: Poor dog. Well. BILLY BUTLER: You ain't ready. You're gonna

be sorry. THE VIBRATIONS: Soul a go-go. Everybody loves a lover. EPIC EPR 1 (30 cm-15,35 F) (U.S. Okeh)

Encore un recueil rhythm 'n' blues authentique, avec tout ce que cela peut comporter de bon et de discutable. A part Little Richard, aucun des artistes présentés n'avait jusqu'ici figuré sur un catalogue français, et pourtant aucun d'entre eux n'en est à ses débuts. Le disque réunit les meilleurs parmi les productions récentes de Okeh (sous-marque de Columbia américain, représenté en Europe par CBS). Et les enregistrements qui s'échelonnent de 1963 à 1966 proviennent de New York, Chicago, Los Angeles, Nashville et New Orleans. Quel dommage que nous n'ayons pu obtenir jusqu'ici le moindre renseignement sur les orchestres d'accompagnement, souvent excellents!

Le meilleur du lot est certainement Little Richard, dont « Poor Dog » reste pour moi son meilleur disque. Je sais que ce n'est pas là le style qui l'a rendu célèbre; que c'est loin d'être son plus grand succès commercial. Mais en fin de compte, je trouve qu'il y chauffe encore davantage, et plus « sincèrement » (pour employer un mot bien galvaudé) que sur ses anciens disques où il me donne un peu trop l'impression de vouloir jeter de la poudre aux yeux.

Ted Taylor, à la voix de fausset (dont je ne raffole guère) nous donne un fulgurant « Ramblin Rose ».

Ted Taylor enregistre depuis 1957 sur une douzaine de marques et ses disques peuvent varier de l'excellent à l'affreux. Il est actuellement sous contrat Atco. S.Q. Reeder (qui précédemment s'orthographiait Eskew), originaire de la Nouvelle Orléans, enregistre depuis 1962 (sur Minut, Everest et Instant); on reconnaît chez lui l'accent du terroir, bien qu'il soit ici accompagné à l'orgue au lieu du traditionnel piano. Billy Butler, de Chicago, est le frère du chanteur Jerry

Butler et n'a rien à voir avec son homonyme, le guitariste Billy Butler (je pense que c'est ce dernier qu'on entend sur « Ramblin'Rose » de Ted Taylor, enregistré à New York, le 3 mars 1965). « You ain't ready » de Billy Butler fait entendre le typique « Chicago Sound », dû à l'arrangeur Johnny Pate. L'enregistrement date du 15 octobre 1963.

Les Vibrations: James Johnson, Richard Owens, Carl Fischer, David Gowan et Don Bradley ont débuté à Chicago, fin 1959. Ils ont enregistré pour les marques Bet, Chacker, Atlantic et Okeh. C'est un groupe qui chauffe, probablement plus visuel qu'auditif. Ce sont eux qui en 1960 ont lancé le Watusi.

Et vous voilà donc armés pour vous engager dans de doctes discussions discographiques, entre deux danses. K. M.

CLIFF RICHARD

Time drags by. In the country. Visions. What would I do? COLUMBIA 1832 M (45 t EP - 10 F)

La cote de ce pionnier du rock anglais a bien baissé depuis l'arrivée des groupes et depuis qu'il a plus ou moins abandonné le rock violent. Excepté pour « Visions », Cliff est accompagné par ses fameux Shadows, qui sont d'ailleurs les compositeurs des trois autres morceaux. Je retiens surtout deux titres « In the country », une agréable mélodie sur un tempo de rock médium et « Visions », un bon slow. J. B.

CLAUDE RIGHI

Personne. Partout et nulle part. Imagine. Changement de mains. RIVIERA 231.239 (45 t EP - 10F)

C'est bien. Righi progresse de disque en disque et a incontestablement réussi à trouver un « sound » qui lui est propre. « Personne » est un habile remake de « Elle ». « Partout et nulle part » est une jolie chanson. Les paroles de « Changement

de mains » sont un peu faibles. Bon super dans l'ensemble. Ph. A.

ROSCOE ROBINSON

How much pressure. Do it right now. That's enough. One more time. VOGUE INT 18111 (45 t EP - 10 F) (U.S. Wand)

Roscoe Robinson a déjà une longue expérience professionnelle derrière lui en tant que chanteur de gospel. Il fit notamment partie du Royal Quartet, des Highway Q.C.'s, des Paramount Sin-

gers of San Francisco et des Five Blind Boys (1959-65) avant de se lancer comme soliste dans le Rhythm'n'Blues. Roscoe Robinson a parfois tendance à être emphatique et l'accompagnement dont il bénéficie sur ce disque manque d'originalité, mis à part le pimpant chœur de filles. Ce serait sûrement un bon filon à exploiter: Roscoe & the Extatic Virgins. Hein? K. M.

LES ROYAL GUARDSMEN

Snoopy versus the

red baron. Roadrunner. Bears. Alley oop. VOGUE INT 18 118 (45 t EP - 10 F)

Disque typiquement américain, « Snoopy versus the red baron » ne sera pas un gros « hit » en France. L'histoire est simplement le récit d'un combat aérien; plus exactement, c'est la transcription musicale d'une bande dessinée, comme l'autre morceau « Alley oop » d'ailleurs. L'ensemble du disque, avec « Bears » notamment, est assez marquant. « Snoopy » a été n° 1

LES WHO

A QUICK ONE. Run run run. Boris the spider. I need you. Whiskey man. Heat wave. Cobwebs and strange. Don't look away. See my way. So sad about us. A quick one, while he's away. POLYDOR 657 117 (30 cm - 26,90 F)

Second album 33 t de l'un des groupes anglais les plus populaires, aussi bien en Angleterre qu'en France. Un groupe très visuel sur scène (amplificateurs défoncés), au caractère plutôt bizarre hors de la scène (projectiles à travers la figure des journalistes), mais aussi un groupe qui a beaucoup contribué à l'évolution du rock'n'roll ces dernières années, puisqu'ils furent les premiers adeptes du « pop art », les précurseurs de ce que l'on appelle aujourd'hui le « psychedelic sound ».

Plusieurs groupes importants ont été influencés à leurs débuts par les Who: les Small Faces, les Move et même dans une certaine mesure, depuis un an, les fantastiques Beatles. Le larsen, l'anticonformisme et les sonorités bizarres ont consacré ce groupe désormais célèbre.

Ce second 30 cm est, sans contestation possible, meilleur que le premier, surtout du point de vue vocal. Les Who sont de grands admirateurs des Beach Boys et il est aisé

de s'en rendre compte. Je l'avais déjà dit le mois dernier à propos de leur dernier 45 t, « Happy Jack » (Polydor 27.799 M), qui comprenait d'ailleurs deux titres de cet album: « Boris the spider » et « Whiskey man ». Ils attachent désormais beaucoup d'importance aux harmonies vocales. Keith Moon, leur sympathique batteur, nous l'avait déjà dit: « Ce LP est une véritable œuvre d'anticipation musicale. Pour ce 33 t John a écrit deux morceaux, « Boris the spider » et « Whiskey man ». Roger, un titre, « See my way ». Quant à moi, j'ai composé « I need you » et « Cobwebs & strange ». Pete a fait les autres pages, à l'exception

tion du fameux Tamla-Motown de Holland-Dozier-Holland, « Heat-wave », que nous aimons interpréter sur scène. Parmi les thèmes que je préfère sur cet album, je noterai « Boris the spider », « So sad about us », « Run, run, run », « Heat-wave » « I need you ». « A quick one, while he's away », le dernier morceau de la face B, dure près de dix minutes; c'est en quelque sorte un petit opéra de « pop-art ». Concluons donc que cet album est destiné aux fans des Who et aux amateurs de groupes anglais dans le vent. JACQUES BARSAMIAN P.S.: A noter que la pochette, elle aussi, est très « pop-art ».

LES WHO
Psychedelics ?



aux USA et l'on sait que le nouveau 45 t des Royal Guardsmen s'intitule « The return of the red baron ». Jusqu'où pousseront-ils le « gimmick »?... Ph. R.

TOM RUSH

Long John. If your man gets busted. Do-re-mi. Milk cow blues. The cuckoo. Black moutain blues. Poor man. Solid gone. When she wants good lovin'. I'd like to know. Jelly roll baker. Windy bill. Panama limited. MODE MD-EKL 9-339 (30 cm - 16,10 F)

Folksong, blues, « bottle-neck guitar » chère à Fred Mc Dowell, harmonica « ouin-ouin », Tom Rush c'est tout cela suivant les chansons. Ce Blanc à la voix sûre et solide montre son appartenance au folksong en interprétant des morceaux comme « Do-re-mi » de Woody Guthrie ou « The cuckoo », mais cela ne l'empêche pas d'être aussi à l'aise dans le blues d'inspiration noire : blues parlé (« Panama limited »), harmonica à moitié « avalé » (« Solid gone »), guitare jouée avec un goulot de bouteille (« Panama limited ») encore et « If your man gets busted », tout est très chouette à entendre chez ce chanteur américain au talent varié et original. Il ne cède à aucune mode : il chante ce qu'il aime ; n'est-ce pas le plus important? J. V.

ERICK SAINT-LAURENT
Vendredi m'obsède. J'ai cru à mon rêve. Il a suffi d'un jour. Je devine la vérité.

BARCLAY 71.115 (45 t EP - 9,73 F)

Bon disque. Un petit peu décevant pourtant, de la part de Saint-Laurent du moins. Pour un autre, ce serait excellent. Erick, lui, peut et doit faire mieux. Parce qu'il a du talent, une voix nasillarde qui accroche et qu'il sait chanter. Il y a sur ce disque deux très gros tubes anglo-américains (« Friday on my mind » et « I'm a believer »). Les adaptations ne sont pas mauvaises mais au départ ces

chansons ont été créées par des groupes (The Easybeats et The Monkees) et je me demande comment Erick s'en sortira lorsqu'il devra les chanter en scène. « Je devine la vérité » est adapté du « I got the feelin' » de Neil Diamond ; c'est bon. Le quatrième titre est un original assez incolore. Bon disque donc mais St-Lt doit faire mieux. Ph. A.

HENRI SALVADOR

Attila est là. Personnalisé. Touche du bois. Mama goteu loteu hou. RIGOLO 10.744 (45 t EP - 10 F)

C'est un petit régal : Du Salvador grand cru, du fait sur mesure, du « faut qu'ça marche les copains ». « Attila est là » balance à mort et joue la carte Astérix à fond. « Touche du bois » est le machin populaire style « Quand faut y aller » ou « Le travail c'est la santé ». Cela ne peut pas ne pas marcher et la famille Salvador (car Madame dit toujours son mot) le sait parfaitement. « Mama et la suite » est rigolo et bourré de swing. Quant à « Personnalisé », c'est le petit cadeau que Salvador fait toujours à ceux qui l'aiment vraiment. C'est un chef-d'œuvre mais ce n'est pas ce titre qui fera vendre le disque. On s'en moque puisqu'il y est quand même. Ph. A.

LES SEEKERS

Morningtown ride. When the stars begin to fall. Walk with me. Georgy girl.

COLUMBIA ESRF 1834 (45 t EP - 10 F)

(Angleterre : Columbia)
On est à mille lieues du blues ou du rock, oui, malgré les paroles de « Morningtown ride » qui parlent de « rocking, rolling, riding... » : en réalité il s'agit d'une berceuse. On est donc plutôt dans le folk, du folk élaboré puisqu'on ne dédaigne pas à l'occasion d'utiliser la section de violons. Oh oui, on est en plein « squaresville » et l'on est parfaitement en droit de détester ce genre de musique. Mais que ceci ne

nous obnubile pas au point de passer sous silence la voix passablement sublime de la soliste, la glorieuse harmonisation et les mélodies fort jolies. On parlait de « sound » : les Seekers en ont un, immédiatement reconnaissable. Et c'est chanté sans affectation. Pas moins de trois gros tubes sur ce disque : c'est donc qu'il y a beaucoup de gens qui, comme moi, aiment ça. K. M.

LES SHADOWS

Late night set. The war lord. I wish I could shimmy like my sister Arthur. I met a girl. **COLUMBIA ESRF 833 (45 t EP - 10 F)**

Les Shadows tiennent, vaillent que vaillent, le coup depuis trois ans. Le meilleur morceau se trouve être le plus long « I wish I could shimmy like my sister Arthur » ; quant à « I met a girl », c'est honnêtement chanté pour un groupe instrumental. Rappelons que « The war lord » constitue le thème du film du même nom (« Le seigneur de la guerre » en français). Le bastion de fidèles que les Shadows gardent en France leur assurera une vente régulière mais de second plan. Ph. R.

SONNY AND CHER

The beat goes on. Love don't come. Living for you. Monday. **ATCO 118 M (45 t EP - 10 F)**

L'un des meilleurs disques de Sonny and Cher, peut-être le meilleur ! Deux accords mais arrangés de main de maître par Sonny ; ligne de basse continue, sonorité d'orgue adroitement gardée au second plan, appui très efficace d'une fantastique section de cuivres pendant les couplets. C'est la chanson « in » par excellence ; les paroles ne manquent pas non plus d'intérêt :

« Charleston was once the rave
History has turned the page »
mais « The beat goes on...
Grand-ma sit in a chair
and reminiscence

Boys keep chasing girl to get a kiss »
mais « The beat goes on... »
Le « beat » continue...
C'est certainement un disque qui fera date dans l'histoire de la « pop music ». Ph. R.

PETITES ANNONCES

5 F. la ligne

• **CYNTHIA WEST** et **DAN CAMBO** communiquent : Continuez à envoyer vos poèmes et chansons (sans musique) à Denis Palay, 104, Bd St-Germain (Paris). Vos œuvres sélectionnées paraîtront dans un maxi-recueil de mille pages intitulé : LES ORDURES PROPRES...

• Leçon batterie technique et jazz (également par correspondance), Piano, Orgue électrique, Solfège, Théorie. Enseignement d'orchestre pour tous instruments et chanteurs. F. Vetti, B.P. 29. Saint-Mandé (Seine). Tél. : 328-81-24.

• Vends ampli 30-40 W 3 entrées + 1 basse 750 F. RONDAN, 75, rue Rochechouart, 9^e.

• A vendre n° spécial d'été 1966, n° 1, 2 de « Rock & Folk ». Envoyer 2,50 F. pour la France et 3 F. F. pour l'étranger, par exemplaire, aux Editions du Kiosque, 14, rue Chaptal, Paris-9^e. C.C. Paris 1964-22. Articles parus dans le n° spécial d'été : Bob Dylan, Wilson Pickett, James Brown, Tamla Motown, Rolling Stones, Nino Ferrer, Hugues Aufray, Antoine, Chuck Berry, Rock Story, Eddy Mitchell, Joan Baez. N° 1. Sonny & Cher, Alan Price, Sunlights, Lovin' Spoonful, Little Richard, Donovan, Otis Redding, Small Faces, Michel Polnareff, Vince Taylor. Articles parus dans le n° 2 : Johnny Kidd, Moody Blues, Les Beach Boys, Cat Stevens, The Cream, Johnny Hallyday, Jerry Lee Lewis, Erick St-Laurent. A bord des Bateaux Pirates. Les Who, Ferré Grignard, Junior Walker. Articles parus dans le n° 3 : Pete Seeger, Lou Rawls, Le New Vaudeville Band, Eric Burdon, Graeme Allwright, Les Charlots, Zoot Money, Hector, L'Épopée du Rock, Jacques Dutronc, Spencer Davis et Stevie Winwood, Noël Deschamps, Londres 67, Little Richard, Donovan, Les Suprêmes, Les Four Tops. Articles parus dans le n° 4 : Pete Seeger, Jimmy James, Les V.I.P.'s, Françoise Hardy, Rock & Folk et Beatniks aux U.S.A., José Artur, Hugues Aufray, Tom Jones, Les Young Rascals, Les Kinks, Sullivan, Buddy Holly. Articles parus dans le n° 5 : Jimi Hendrix, Les Shamrocks, Le Midem, Vince Taylor, Les Sharks, Miriam Makeba, Télégrammes, Courrier, Ronnie Bird, Les Four Tops, Ravi Shankar, Eddy Mitchell, Rosko, Graeme Allwright, Stone, Cabu, Clubs Rock & Folk, Sélection disque du mois, Antoine, The Cream, Marie Laforêt, Otis Redding.

• **SHAKE** n° 8 est paru : 60 pages, photos special three stars : Buddy, Ritchie, Big Bopper, Alabama blues, Little Richard. Anciens n° 5 disponibles. N° 5 : L. Williams, S. Borgess. N° 6 : J. Brown. N° 7 : Bill Haley, Carl Perkins, R. Hawkins, etc. contre 2 F le n° au RSC, 42, rue d'Audincourt (25) Seloncourt. CCP Dijon 2.404.21.

L'ELECTRONIQUE... DANS LES INSTRUMENTS A VENT!



CELLULE MICROPHONIQUE pour instrument à vent : Saxophones - Clarinettes - Flûtes. Tout en respectant scrupuleusement le timbre de chaque instrument et sans période d'adaptation spéciale, ce nouveau procédé d'amplification mis au point par SELMER apporte une amélioration importante et indiscutable quant aux moyens d'expression des instruments à vent. Le plus important des nombreux avantages apportés est l'autonomie de la sonorisation. L'instrumentisme n'est plus tributaire du micro ou de la qualité d'une installation inconnue, et, en ayant soin de se placer entre l'amplificateur et le public, l'artiste est le premier à être informé du résultat de son interprétation.

Cette cellule microphonique, munie d'un câble et d'une fiche standard « type américain » se branche sur n'importe quel ampli ; il est toutefois recommandé d'utiliser un ampli d'une certaine puissance comportant des contrôles de timbres, réverbération et trémolo.

DOCUMENTATION SUR DEMANDE :

INSTRUMENTS HENRI SELMER

78 rue de la Fontaine-au-Roi - PARIS XI^e
Tél. 023-09-74

